Jackson Library -UNCG
c.1
NGUV
ff DS375.B3 G6
Godard / Les antiquites bouddhiques de Bami
3 0510 0617314V

The Woman's College of
The University of North Carolina
LIBRARY

ff

NIVERSITY OF NORTH CAROLINA AT GREENSBORO

BOOK CARD

Please keep this card in
book pocket

-ANTIQUITES-BOUDDH

University of North Carolina at
Greensboro, North Carolina 27412

Walter Clinton Jackson Library

Date Due

27 Oct '56

9 Apr '58

à Monsieur Henri Vever
affectueux hommage
J Hackin
le 29 juin 1934.

Les

Antiquités Bouddhiques

de Bāmiyān

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE
EN AFGHANISTAN

TOME II

Les Antiquités Bouddhiques de Bāmiyān

A736
2557

PAR

A. GODARD
Architecte diplômé par le Gouvernement
Membre de la Délégation archéologique française
en Afghanistan

Y. GODARD

J. HACKIN
Conservateur du Musée Guimet
Membre de la Délégation archéologique française
en Afghanistan

AVEC DES NOTES ADDITIONNELLES DE M. PAUL PELLIOT
Membre de l'Institut

PARIS ET BRUXELLES
LES ÉDITIONS G. VAN OEST
—
1928

ff
DS
375
B3G6

A MONSIEUR ÉMILE SENART

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOMMAGE D'AFFECTUEUSE GRATITUDE

(26 MARS 1927)

A. G. Y. G. J. H.

AVERTISSEMENT

Ce fascicule porte le numéro 2. Il est, cependant, le premier à paraître entre les publications de notre délégation archéologique en Afghanistan. Le volume qui suivra sous le numéro 1 a été retardé par l'absence du chef de la mission : M. A. Foucher, après avoir été longtemps immobilisé à Balkh, fut retenu en Extrême-Orient par une tâche supplémentaire. On y trouvera notamment des rapports rédigés en cours de route et dont quelques fragments seulement ont été imprimés dans divers recueils, Journal Asiatique, Géographie, *etc. C'est là aussi que seront esquissées les origines de l'entreprise et la chronique de ses débuts.*

Il suffit ici de rappeler que S. M. le Roi d'Afghanistan ayant consenti à la France pour trente années le privilège des fouilles archéologiques sur tout son territoire, M. et Mme Godard et M. J. Hackin assumèrent la mission d'aller pour quelques mois poursuivre dans la région de Caboul des recherches qu'avait amorcées M. Foucher, mais auxquelles, immobilisé ailleurs, il était provisoirement obligé de surseoir. La présente publication rend compte de l'exploration qu'ils ont consacrée à la vallée de Bāmiyān.

Situé sur une grande route du commerce et de la guerre, marqué par des vestiges grandioses et singuliers, signalé par l'admiration des pèlerins chinois, ce lieu célèbre s'imposait des premiers à l'active curiosité des nouveaux venus. Il lui opposait aussi de sérieux obstacles, monuments dispersés, accès malaisé, voire périlleux, décorations compromises par les siècles et difficiles à reproduire. Ni le temps dont ils ont disposé ni les conditions dans lesquelles ils ont travaillé ne

leur ont permis une étude complète et définitive. Mieux que personne ils savent qu'il reste là beaucoup à découvrir. Il y a lieu d'espérer qu'ils pourront, avant longtemps, y employer une expérience vaillamment acquise.

Les dispositions éclairées qui, pour la première fois, ouvrent ces contrées à une enquête méthodique lui imposent une œuvre de longue haleine. Le champ des recherches est immense et les vues libérales du souverain ne suffisent pas à faire tomber toutes les difficultés. Dès le début, la tâche se présente, d'après les régions, sous des aspects très différents, suivant que l'on se meut autour de Caboul ou à Ghazni, dans le Séistan ou dans le périmètre de Bactres. Partout la recherche est condamnée à traverser, plus longue et plus pénible qu'elle ne serait dans des conditions moins défavorables, une période de prospection plus ou moins poussée. Nulle part la première moisson, si précieuse qu'elle soit, ne peut se flatter d'épuiser un sol vaste et tourmenté. Les auteurs de ce fascicule ne veulent être suspects d'aucune légèreté avantageuse, et je dois d'autant moins heurter un scrupule si respectable que je suis plus sensible à la satisfaction que je leur dois de m'associer, si humblement, par quelques lignes liminaires à leur travail excellent.

Il marquera une date, il inaugure dignement une série qui, nous l'espérons, sera abondante et féconde en enseignements. Par les points de contact qu'il révèle dans la série de Bāmiyān tant avec l'Inde qu'avec l'Asie Centrale et l'Iran Sassanide, il situe l'Afghanistan à sa vraie place dans l'histoire, il projette son rayon de lumière sur le cheminement des civilisations et des arts dans cette Asie intérieure que les découvertes des dernières décades ont poussée au premier plan des curiosités archéologiques.

Même plus tard, quand les courants en pourront être mieux précisés, les documents que MM. Godard et Hackin ont conquis avec tant d'énergie et de diligence, qu'ils ont habilement commentés, continueront à leur assurer parmi les chercheurs une estime reconnaissante.

Je suis heureux, pour ma part, de pouvoir m'en faire le premier interprète.

Émile SENART.

PREMIÈRE PARTIE

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES ET ÉTUDE ICONOGRAPHIQUE

En novembre 1922 (1er–9 novembre), M. Alfred Foucher, chef de la Délégation archéologique française en Afghanistan, fit un séjour à Bāmiyān. Pour la première fois un spécialiste était en mesure de décrire et d'apprécier les vestiges archéologiques de ce site fameux, déjà signalé par bon nombre de voyageurs européens. Le premier compte rendu rédigé par M. A. Foucher, et adressé à M. Émile Senart, membre de l'Institut, président de la Commission consultative pour les recherches archéologiques en Afghanistan, fut inséré dans le *Journal Asiatique* (1) : une présentation de la vallée de Bāmiyān y prélude à des considérations sur les origines des monuments bouddhiques. Ce premier exposé d'une mémorable reconnaissance archéologique constitue la plus profitable introduction à la connaissance de Bāmiyān ; aussi bien n'avons-nous pas hésité à reproduire, au début de cette étude sur les antiquités bouddhiques de Bāmiyān, les premières pages de la notice rédigée par M. A. Foucher (2).

« La vallée proprement dite de Bāmiyān (3) (Pl. III, a) ne mesure qu'une quinzaine de kilomètres de longueur, et deux ou trois dans les endroits les

(1) T. CCII, n° 2, avril-juin 1923. Correspondance (*Notice archéologique de la vallée de Bāmiān*, par M. A. Foucher), p. 352 et 354-368.

(2) *Op. cit.*, p. 354-357, I. *Origine des monuments bouddhiques de Bāmiyān.*

(3) Située à une altitude d'environ 2.500 mètres.

plus larges (Pl. III, b)... — Comme au temps de Hiuan-tsang, on ne peut faire qu'au printemps les semailles de blé et d'orge, et le sol ne produit que « peu de fleurs et de fruits ». Ni vignes ni mûriers : seuls les saules et les peupliers poussent. La grande ressource locale est toujours constituée par les troupeaux. Il serait absolument incompréhensible qu'une vallée aussi exiguë et déshéritée ait jamais pu nourrir « un millier de moines mendiants » et « éblouir les yeux » par la richesse de ses fondations religieuses, si l'on ne se souvenait qu'elle se trouvait sur la grand'route entre l'Inde et la Haute-Asie. Assurément il faut prendre en considération la piété exceptionnelle dont faisaient preuve ses habitants, leur roi en tête, et qui leur valut les éloges de Hiuan-tsang; mais selon toute vraisemblance, c'est la dévotion des gros marchands de passage, désireux d'intéresser les « esprits » au succès de leurs affaires, qui avait fourni l'argent nécessaire à l'ornementation, sinon à la construction des « dix couvents » et à l'exécution des grandes images dont s'enorgueillissait la vallée. De toutes manières, le constant va-et-vient des caravanes faisait la richesse du pays.

« Ces considérations économiques, pour exactes que nous les croyons, n'apportent d'ailleurs qu'une demi-solution au problème. Les caravanes ne passaient pas qu'à Bāmiyān ; pourquoi les pieuses magnificences dont les débris nous étonnent encore sont-elles justement écloses à cette étape de la longue route ? C'est ici qu'il faut faire intervenir plusieurs raisons d'ordre géographique, de plus en plus probantes. La moins convaincante de toutes, bien qu'elle ne soit pas sans valeur, est que, par la vieille route, Bāmiyān se trouvait à peu près à mi-chemin entre Bactres et Peshawar. En second lieu, il était alors comme aujourd'hui possible de s'y réapprovisionner et de s'y réparer, en y prolongeant à loisir la halte ; car, si étroite que soit la vallée, on s'y trouve encore au large en sortant du tortueux couloir suivi par la rivière de Ghorband (Pl. II, a) ; et un petit bazar assez animé offre toutes les denrées de première nécessité et les services des artisans les plus indispensables, forgerons et selliers, cordonniers et tailleurs. L'impression est, dit-on, la même en descendant du Nord ; aussi bien de ce côté on ne signale aucun monument bouddhique avant Haibak et de même, vers l'Est, nous ne commençons à en rencontrer qu'au débouché des montagnes, près du village de Charikar. Mais la raison décisive que nous cherchons nous est fournie, ici comme dans le reste de l'Asie bouddhique, par une particularité topographique locale. De même

que celles d'Ajaṇṭā et d'Ellora dans l'Inde, de même que celles de Yun-kang et du Long-men en Chine (pour ne citer que celles-là et négliger tous les jalons intermédiaires de la Sérinde), les grottes et les images rupestres de Bāmiyān doivent avant tout leur création à la présence de falaises éminemment propices à ce genre de travail. Au beau milieu de la vallée le versant septentrional, se terminant de façon abrupte, offrait au pic et au ciseau de l'ouvrier de hautes surfaces verticales dont les donateurs et leurs architectes ont su tirer parti (Pl. I). Dans ce banc de conglomérat, qui se creuse assez aisément, ils ont choisi les parties du grain le plus fin et le plus solide pour y évider des temples et y modeler des statues aussi indestructibles que les flancs mêmes de la montagne qui les porte : et cette pérennité théorique de leur œuvre (les inscriptions indiennes le disent expressément) était justement l'appât qui attirait les fondateurs et les encourageait à délier largement les cordons de leur bourse.

« Ainsi naquirent, grâce à l'existence fortuite d'un site favorable au bord d'une route fréquentée, les sanctuaires qui sont devenus pour nous les antiquités de Bāmiyān : et, à ce propos, nous pouvons tout de suite signaler que nous verrons bientôt dans la même vallée une autre formation géologique (Pl. XXXVIII, b, Pl. XXXIX, Pl. XL) donner de même naissance à un pèlerinage. Il reste seulement à savoir quelle date il convient d'attribuer aux premières fondations bouddhiques, telles que ce couvent « bâti par un ancien roi » dont parle Hiuan-tsang (B) (1) et qui fut peut-être l'amorce de tout le développement ultérieur. Pour notre part, nous rapporterions volontiers ces premiers débuts à la fin du I^er^ siècle de l'ère chrétienne. C'était, croyons-nous, le temps où cette route servait de trait d'union, à travers l'Hindou-Koush, entre les deux moitiés, indienne et scythique, du vaste empire du troisième grand conquérant Koushān, Kanishka, c'était aussi le temps où Balkh, devenu centre international de négoce, était le nœud et la plaque tournante des trois principales artères commerciales de l'Asie : à l'Ouest vers l'Empire romain, au Nord-Est vers la Chine, au Sud-Est vers l'Inde. C'était enfin le temps où l'empereur barbare, miraculeusement converti au Bouddhisme, mettait sa puissance et sa richesse au service d'un zèle religieux tout frais émoulu. Jamais Bāmiyān ne vit passer plus

(1) Les majuscules entre parenthèses renvoient aux rubriques correspondantes de l'annexe.

de riches caravanes, et jamais l'art gréco-bouddhique, déjà en pleine floraison dans la vallée de Kāboul et au Gandhāra, ne se colporta plus activement, d'étape en étape, vers la Bactriane et l'Asie Centrale. Sans doute de nombreuses générations travaillèrent à accroître le nombre, la dimension et la splendeur des sanctuaires de Bāmiyān. En dépit des invasions scythes, hunniques ou turques — car les routes des trafiquants sont aussi celles des conquérants — Hiuan-tsang les trouva encore en pleine prospérité au début du VII^e^ siècle ; mais leurs jours étaient déjà comptés, et le Bouddhisme allait bientôt abandonner la place, voire même céder une de ses places saintes, à l'Islām. Au moment où le pèlerin chinois traversa la vallée, le prophète Mohammed venait de mourir (632), et le VII^e^ siècle était à peine achevé que les premiers envahisseurs arabes pénétraient jusqu'en Afghanistan. Les moines bouddhiques furent massacrés, chassés ou convertis, et dès lors leurs couvents restèrent détruits ou abandonnés, leurs idoles plus ou moins mutilées. Apparemment la vieille capitale que Hiuan-tsang paraît avoir trouvée immédiatement au Sud-Ouest des grands Bouddhas et du même côté de la vallée, partagea le sort des monastères voisins, et la citadelle de Shahr-i-Gholghola (Pl. IV, Pl. V), située au Sud-Est des idoles et sur le versant opposé, supplanta l'ancienne ville royale. Elle aurait été à son tour détruite par Tchengis-Khān (1221) (N) si l'on en croit la tradition locale corroborée par l'histoire ; et la ville dite Shahr-i-Zohāk (Pl. II, b), située à l'entrée orientale de la vallée, aurait partagé le même sort. Dès l'abord, il semble donc que nous ayons affaire à deux catégories de ruines, les unes bouddhistes et les autres musulmanes, remontant à deux époques distinctes, et qui par suite demandent une étude séparée. »

*
* *

MENTION DES ANTIQUITÉS DE BĀMIYĀN PAR DES AUTEURS EUROPÉENS
HYDE, WILFORD, ETC.

Hyde (1) est le premier Européen qui ait mentionné les images colossales

(1) *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia, autor est* THOMAS HYDE, *s. t. d. linguae hebraicae in Universitate Oxon., professor regius et linguae arabicae professor laudianus, Editio secunda, Oxonii, typographeo Clarendoniano*, MDCCLX, p. 129-130 ; la 1^re^ édition avait été publiée en 1700.

de Bāmiyān (C). C'est ensuite Wilford (1) (D) qui consacre plusieurs pages à la métropole de la secte de Buddah (*sic*) (Buddah-Bámiyan), et le même auteur ajoute que les deux statues colossales étaient considérées par les bouddhistes comme des représentations de Sha'ha'ma et de son disciple Sa'lsa'la ; en fait ces appellations sont d'origine musulmane (2). Mountstuart Elphinstone (1814) (3) répète, en s'inspirant sans doute de Wilford, que les idoles ont un rapport avec le culte de « Boodh » (E). Nous n'avons affaire, jusqu'à présent, qu'à des renseignements de seconde main : Dix ans après la publication du « Caubul » de Mountstuart Elphinstone, Moorcroft et Trebeck visitent Bāmiyān (25-27 août 1824).

*
* *

CONDITIONS DU TRAVAIL ARCHÉOLOGIQUE EN AFGHANISTAN (1824-1924)

Sir Alexander Burnes, le docteur Gérard, Honigberger, Ch. Masson parcoururent ensuite la même route. Les uns et les autres déployèrent au cours de leurs périlleuses randonnées d'admirables qualités d'énergie, d'endurance et d'abnégation. Aux fatigues de rudes étapes s'ajoutait souvent la menace d'une arrestation et d'une détention arbitraires. Chaque jour apportait son tribut de brimades et d'exactions. Aucune garantie ne pouvait être invoquée quand s'exerçait le caprice ou le fanatisme d'un tyranneau local. L'aventure parfois prenait fin dans l'une de ces plaines solitaires et fiévreuses — Bactriane, Margiane — où se résolvent si sûrement en mort et poussière les hommes et leurs entreprises. Burnes (4) put voir à Balkh la tombe de Moorcroft, et à Māzar-i-Sherīf celle de Trebeck. Unis dans l'aventure, Moorcroft et Trebeck

(1) *On mount Caucasus. By captain Francis* Wilford. *Asiatick Researches*, vol. VI, 1798, pp. 462-469.

(2) Le géant Salsal « avait fondé et habitait la citadelle d'Aq-Kerman, au nord de la mer Noire, et qui fut conquise en 1484. D'après la légende d'Ali, le géant habitait le désert Quam-Qum, voisin d'Aq-Kerman ». (Communication de M. Deny à la Société d'Ethnographie et des Traditions populaires, *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, 5e année, n° 19, 3e trimestre 1924, p. 302).

(3) *Caubul*, p. 487.

(4) Sir Alexander Burnes périt assassiné le 2 novembre 1841 à Kāboul.

subirent la lente agonie de l'épuisement fiévreux et les angoisses d'une fin solitaire. Dans une telle ambiance faite de périls incessants ces hommes avaient évolué sans crainte, glanant des renseignements précieux, n'hésitant pas à parcourir des centaines de kilomètres pour enrichir et compléter leur documentation. Plus aisée fut sans conteste la tâche des officiers britanniques attachés à la Commission de délimitation de la frontière russo-afghane ; mais, si les risques allaient s'atténuant, l'effort physique restait le même, et on ne peut s'empêcher d'admirer les remarquables résultats obtenus, pendant leur séjour à Bāmiyān (1885), par les capitaines Maitland et Talbot. Ce fut dans des conditions de complète sécurité que les membres de la Délégation archéologique française poursuivirent, de 1922 à 1924, leurs recherches à Bāmiyān, grâce à l'appui des autorités afghanes et à la protection éclairée de S. M. Amanullah Khān, roi d'Afghanistan.

*
* *

APERÇU SOMMAIRE DES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES POURSUIVIES A BĀMIYĀN AVANT L'ARRIVÉE DE LA DÉLÉGATION ARCHÉOLOGIQUE FRANÇAISE (1824-1922).

Nous aurons l'occasion de constater, en étudiant dans le détail les sculptures et les peintures de Bāmiyān, que les descriptions de Moorcroft et de Trebeck témoignent de remarquables qualités d'observation (1).

Sir Alexander Burnes et le docteur Gérard visitent Bāmiyān en mai 1832 (2); les extraits des lettres du docteur Gérard, publiés dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, sont particulièrement intéressants. Les croquis de Burnes (3), exécutés de chic (Pl. VII, b), ont perdu tout intérêt depuis la publication des dessins du capitaine Maitland (Pl. VIII).

(1) *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab; in Ladakh and Kashmir; in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara ; by* Mr. William Moorcroft *and* Mr. George Trebeck, *from 1819 to 1825. Prepared for the Press, from original Journals and Correspondence by* Horace Hayman Wilson, London, 1841, 2 vol. in-8°.

(2) *Continuation of the Route of Lieut.* A. Burnes and Dr Gérard, *from Peshawar to Bokhara, J. A. S. B.*, vol. II (1833), p. 7 sqq.

(3) *J. A. S. B.*, vol. II, pl. XIX, et l'article de Burnes, *On the colossal Idols of Bamián, op. cit.*, p. 561-564.

En 1835, Ch. Masson passe quelques jours à Bāmiyān, et signale une inscription pehlvie placée, prétend-il, au-dessus de la tête du Bouddha de 53 m. (L_1) (1). Cette constatation, jointe au fait que des figures peintes à l'intérieur de la niche du Bouddha de 35 mètres avaient particulièrement retenu son attention (2) (il s'agit du dignitaire sassanide qui figure à côté d'un moine bouddhique dans la fameuse frise des donateurs), l'amenèrent à dénier — conclusion hâtive — tout caractère bouddhique aux idoles de Bāmiyān. Il n'en reste pas moins vrai, ces conclusions téméraires écartées, que Masson eut le rare mérite de pressentir l'importance de l'apport iranien dans la constitution de l'iconographie de Bāmiyān (3).

En 1842, Sir Vincent Eyre, prisonnier des Afghans, visite Bāmiyān (F) et trace un médiocre croquis du Bouddha de 53 mètres ; c'est une copie de ce croquis, exécutée par William Simpson, qui figure dans le *Journal of the Royal Asiatic Society* (4). Des copies des peintures ornant « les murs et les plafonds (5) » près de la grande idole de Bāmiyān furent exécutées en 1842 par Lady Sale et sa fille, Mrs Sturt (G), mais il ne semble pas que ces copies aient jamais atteint l'Europe.

Mentionnons enfin le Journal de route du docteur W. Griffith (1839) publié par J. Mac-Clelland (6) et le récit de voyage du docteur Yavorskiï (1882).

De toutes les contributions à l'étude des antiquités de Bāmiyān, la plus importante est, sans conteste, l'article du *Journal of the Royal Asiatic Society* de 1886, intitulé : *The Rock-Cut Caves and Statues of Bāmiyān* (7). Cet article comporte une introduction du colonel Yule, des lettres du capitaine Talbot, des reproductions de copies d'esquisses du capitaine Maitland (8) et des notes

(1) *Note on an Inscription at Bamyan by* Mr. C. Masson, *J. A. S. B.*, vol. V, p. 188.

(2) *J. A. S. B.*, vol. V, pl. XLIV.

(3) *J. A. S. B.*, vol. V, p. 713.

(4) *J. R. A. S.*, vol. XVIII (1886), part 3, plate 2.

(5) *Notes to capt. Talbot's letter*, by W. Simpson. *J. R. A. S.*, 1886, p. 339.

(6) Docteur W. Griffith, *Posthumous Papers, Journal of Travels in Assam*, etc., edited by J. Mac-Clelland 1847), p. 389.

(7) *The Rock-Cut Caves and Statues of Bāmiyān* By Captain the Hon. M. G. Talbot, R. E. *With notes hereon, and on Sketches of* Capt. P. J. Maitland, Intelligence Branch, Q.-M.-Gen. Department, by W. Simpson, Esq., Hon. Assoc. R. I. B. A., etc., and an *Additional Note* of Capt. Maitland's own (*J. R. A. S., new series*, vol. the 18th [1886], pp. 323-350). On doit noter qu'une reproduction d'un croquis représentant le Bouddha de 53 mètres a paru en 1878 dans les *London Illustrated News ;* Reproduit par M. A. von Le Coq dans *Buddhistiche Spätantike*, I, p. 8.

(8) Ces deux officiers étaient attachés à la Commission de délimitation de la frontière Nord-Ouest de l'Afghanis-

explicatives de William Simpson. Ces textes et ces croquis constituaient jusqu'en 1922, c'est-à-dire jusqu'à l'arrivée de la Délégation archéologique française en Afghanistan, le meilleur de notre documentation sur Bāmiyān (H).

Complétons cette notice bibliographique en mentionnant l'apparition, en 1895, de la première reproduction d'un cliché photographique représentant le Bouddha de 35 mètres, publié par le docteur J. A. Gray dans son livre *My Residence at the Court of the Amir* (cliché de Mr. A. Collins). Signalons enfin les reproductions publiées en 1910 par M. H. H. Hayden, du service géologique des Indes, dans le volume II des *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal* (1), et celles qui figurent dans la brochure, parue en 1923, et éditée par l'Association Russe pour l'étude de l'Orient près le Commissariat du peuple des Affaires concernant les nationalités (série historique-ethnologique, sous la direction du professeur J. N. Borozdin) sous le titre : *Afghanistan* (1re partie) [en russe] (2).

Quelques mois après le passage de M. Alfred Foucher et de Madame Foucher (1er-9 novembre 1922), André Godard et Madame Godard firent à Bāmiyān un séjour d'un mois et demi (3). Les documents, plans de grottes, copies de peintures, photographies rapportés par André Godard et Madame Godard sont exposés au Musée Guimet ; c'est cet ensemble documentaire qui constitue la base de la présente étude.

Il convient, dès à présent, de faire observer que ces documents ne donnent qu'un aspect très fragmentaire des richesses archéologiques qui subsistent encore à Bāmiyān. Le relevé complet des peintures, le dégagement de celles qui sont encore recouvertes d'un enduit glaiseux exigeraient plusieurs mois

tan. Cette Commission, réunie en 1884, sous la direction de Sir Peter Lumsden, auquel était adjoint le colonel Sir West Ridgeway, comprenait les officiers dont les noms suivent : Major E. L. Durand, major E. C. Yate (auteur de *Northern Afghanistan* et de *Khurasan and Sistân*), major T. H. Holdich (colonel Sir Thomas Holdich, auteur de *The Gates of India*), capitaine Saint-George Core, capitaine Peacocke, capitaine l'Honorable M. G. Talbot, capitaine Maitland, lieutenant A. C. Yate.

(1) Vol. II, n° 10, p. 341-346, plate XII : *Bamian from the South : showing the cave dwellings and niches containing rock carvings. The niche slightly to the left of the center is empty ;* plate XIII. *Carved figure in cliffs on right side of Chapdara ;* plate XIV. *Figure in niche* (1), *seen on left hand side of plate* XIII (grand Bouddha).

(2) Articles de MM. D. Amoutchin, J. Borozdin, M. Vetcheslov, V. Gorodtsov, V. Gourko-Kriajin, B. Denike, L. Mseryanz et A. Samoilovitch. Les photographies ont été prises par M. M. Kalinin : p. 173, 175, Grand Bouddha ; p. 177, La troisième statue et les grottes qui se trouvent à gauche du second colosse ; p. 179, Le second colosse et le groupe des grottes qui l'entourent ; p. 185 Plafond avec détail de sculptures dans une grotte près du second colosse ; p. 187. Fresques sur un des murs des grottes situées près du second colosse.

(3) 25 août 1923-10 octobre 1923.

de travail ; mais il importait de faire connaître les résultats acquis au cours de cette première prospection.

En juin 1924, J. Hackin, se rendant à Balkh, passe quelques heures à Bāmiyān (18–19 juin 1924) ; les observations hâtives faites à ce moment furent heureusement complétées en novembre de la même année (24–26 novembre) par une visite des grottes et un examen attentif des peintures (1).

*
* *

LES GRANDS BOUDDHAS

Le Bouddha de 35 mètres.

La principale curiosité de la vallée consiste, comme chacun sait, en deux gigantesques images debout du Bouddha (2), taillées dans la falaise (Pl. I) de conglomérat tertiaire (1) qui forme la bordure septentrionale de la vallée. Le Bouddha de 35 mètres occupe, dans la partie orientale de la falaise, une niche qui mesure 8 mètres environ de profondeur à sa partie supérieure (pl. XII, b). Cette niche, aux surfaces gauches, présente toutes les imperfections d'un premier essai, les formes du Bouddha sont lourdes, la tête est d'une grosseur monstrueuse, le torse exagérément bombé, les épaules trop larges, les jambes sont fichées dans le corps comme des étais. La chevelure est encore ondée à la mode grecque. Les détails de la face, front, yeux, nez, lèvres ont été l'objet d'une destruction systématique : du front au menton la face est ramenée à un plan vertical. Le drapé est obtenu par une application de mortier de chaux. Les plis très rapprochés du manteau monastique (*saṅghāṭi*) qui drape entièrement le Bouddha affectent un tracé schématique qui leur donne l'apparence de cannelures à vive arête. Les observations ayant trait aux imperfections que nous avons relevées, tant dans l'aspect de la niche que dans les formes lourdes et maladroites de l'image, jointes au fait que les grottes les plus anciennes se trouvent dans le voisinage immédiat du Bouddha de 35 mètres, nous

(1) Le dernier en date des récits de voyage consacrés à l'Afghanistan, Berlin (1925), *Quer durch Afghanistan nach Indien*, du docteur E. Trinkler, donne une description sommaire de Bāmiyān, accompagnée d'illustrations.

(2) La distance qui sépare les deux images debout peut être évaluée à 400 mètres.

amènent à considérer ce premier ensemble de grottes comme le plus ancien aménagement de la falaise, et comme un prolongement rupestre du couvent de l'ancien roi (*circa* 1er siècle de notre ère). Quant aux deux images, elles seraient « postérieures à la mode des colosses en mortier de chaux dont nous retrouvons encore les énormes pieds en place dans les ruines indiennes de Takht-i-Bahī, de Taxila, mais antérieures à leurs pendants chinois (ceux-ci également rupestres) de Yun-kang (Ve siècle) et du Long-men (VIe siècle), et par suite contemporaines des statues géantes de Rawāt, dans la Sérinde » (1).

Le pèlerin chinois Hiuan-tsang nous a laissé une description des merveilleuses images de Fan-yen-na (Bāmiyān) (2) (B). Les idoles étaient dorées ou peintes, à telle enseigne que le bon pèlerin a pu croire que le Bouddha de 35 mètres avait été fondu en bronze : « Chaque partie de son corps », nous dit-il, « a été fondue à part, et en les réunissant toutes ensemble on en a formé la statue droite de Śākya-muni ».

Le Bouddha de 53 mètres.

Une niche trilobée (Pl. IX), au tracé régulier, abrite le Bouddha de 53 mètres. Cette image (Pl. X) marque un progrès très net sur la réalisation gauche et empâtée que nous venons d'étudier.

Le corps, plus harmonieusement traité, repose d'aplomb sur les jambes, hanchant légèrement à la façon des statues hellénistiques qui lui servirent de modèle. La face du grand Bouddha, comme celle du Bouddha de 35 mètres, a été l'objet d'une mutilation systématique qui, entamant profondément la face, a fait disparaître complètement le front, les yeux, les joues et le nez ; toutefois les lèvres subsistent encore (J). Les avant-bras, qui n'avaient pas été taillés dans le roc, mais étaient constitués par des poutres revêtues de mortier de chaux, n'existent plus. Le bras droit, si l'on en juge par les traces laissées contre la paroi de la niche, était sans doute levé en *abhaya-mudrā* (geste qui rassure), tandis que le bras gauche pendait le long du corps. Les jambes furent brisées, il y aura bientôt deux siècles, par les canons de Nādir Shāh. Sur

(1) A. Foucher, *op. cit.*, p. 358.
(2) Appendice B ; Hiuan-tsang visita Bāmiyān en 632.

la cuisse droite, les trous d'encastrement des piquets de bois qui fixaient le revêtement de mortier de chaux forment un pointillé qui indique la place qu'occupaient les plis du manteau monastique (Pl. XI). Les têtes de piquets étaient reliées par des cordes qui apparaissent par endroits ; ces cordes et ces piquets servaient d'armature au revêtement de mortier de chaux. Là où ce revêtement subsiste encore, le drapé se présente sous l'aspect de bourrelets disposés parallèlement le long de l'épaule gauche, mais divergeant vers le milieu de la poitrine pour s'incurver et remonter vers l'épaule droite (Pl. X). Si l'on fait abstraction des formes encore trapues de l'image, on constate que ce drapé ornemental est très proche du dispositif schématique (drapé plissé) communément adopté à l'époque gupta.

Dans le cas qui nous occupe, le rendu des draperies est tributaire d'une technique aux moyens limités : l'emploi du mortier de chaux, des fiches de bois et des cordes déterminait un aspect schématique très différent de celui du drapé creusé des modèles hellénistiques. Nul doute que le prestige qui s'attachait aux images de Bāmiyān ne les ait fait prendre comme modèles par de pieux pèlerins. On vendait vraisemblablement, aux abords des images colossales, des modèles réduits qui se répandaient ensuite dans tout le monde bouddhique. Nous voyons un rappel de ces origines dans les statuettes anciennes et modernes que l'on trouve encore en Chine, au Japon (1) et au Tibet.

Les niches des deux grands Bouddhas sont, nous l'avons vu, distantes l'une de l'autre d'environ 400 mètres. Dans cet intervalle, trois autres niches ont été ménagées dans la falaise. Elles étaient occupées par d'autres grandes statues, celles-là assises, dont on ne retrouve plus aujourd'hui, et pour deux d'entre elles seulement, que le grossier épannelage. Le stuc, ou plutôt l'enduit de chaux qui garnissait cet épannelage et précisait les formes des statues, a presque complètement disparu (Pl. XII, a, XIII, a, XIII, b).

Dans la petite vallée de Kakrak (2), toute proche, et qui débouche dans celle de Bāmiyān au Sud-Est de la grande falaise, se trouve un groupe assez important de sanctuaires au centre duquel, dans une niche autrefois décorée d'ornements peints et sculptés, se tient encore debout un Bouddha d'une dizaine

(1) Exemple de statue ancienne dans Ernest F. Fenollosa, *Epochs of Chinese and Japanese Art*, pl. XI.

(2) Right side of Chapdara, H. H. Hayden, *Notes on some Monuments in Afghanistan* (*Memoirs A. S. B.*, vol. II, n° 10, pl. XIII).

de mètres (Pl. XIV, a, b). Il ne garde plus, sur son revêtement de stuc, que quelques plis du manteau drapé. Cette image est certainement plus tardive que les deux Bouddhas debout de la falaise de Bāmiyān ; en effet, le fond de

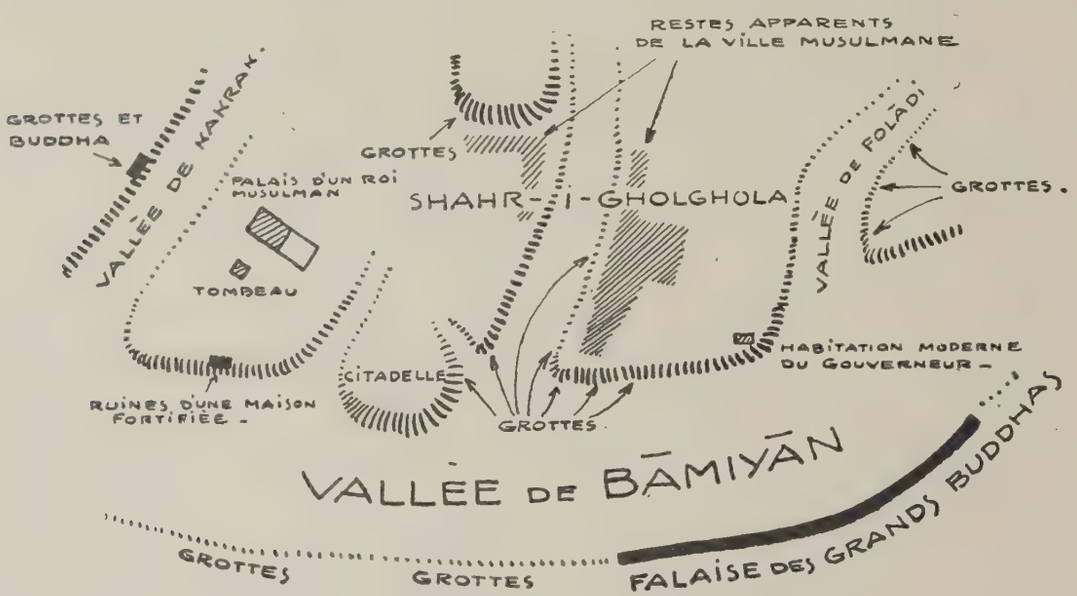


Fig. 1. — Croquis schématique de la vallée de Bāmiyān.

la niche de ce Bouddha de Kakrak est orné de décorations sculptées ; or il est avéré — l'étude des grottes ne laisse subsister aucun doute à cet égard — que dans tous les cas la décoration peinte précède la décoration sculptée.

*
* *

LES VOIES D'ACCÈS

Les voyageurs européens qui ont visité Bāmiyān n'ont pas manqué de signaler les vestiges des peintures qui ornent les niches des idoles. Moorcroft et Ch. Masson font remarquer qu'un escalier, sorte de déambulatoire vertical, est creusé à l'intérieur de la falaise et donne accès à la partie supérieure de la niche ainsi qu'à la galerie qui permettait aux fidèles d'accomplir

la circumambulation de la tête du Bouddha de 35 mètres. Moorcroft et Masson prétendent qu'un escalier du même type donnait également accès à la partie supérieure de la niche qui abrite le grand Bouddha. « Les côtés de la niche », écrit Moorcroft (1), « avancent de façon à former des ailes à l'intérieur desquelles se trouvent des escaliers qui permettent d'accéder à une galerie, derrière le cou de la statue... » « La suite des marches de la plus grande image est détériorée au point d'être inaccessible ; mais les marches qui se trouvent sur le côté de la plus petite image étaient encore suffisamment praticables et conduisaient à la tête de la statue » (K).

Ch. Masson note qu'au temps de sa visite (2) « les grottes inférieures situées à proximité de l'escalier » (du Bouddha de 53 mètres) « étaient occupées par un Tadjik de mauvaise composition qui avait fait emmagasiner dans le passage son stock de fourrage ». « Il nous fut impossible », ajoute Masson, « de nous faire livrer passage, prières et menaces n'y firent rien, et il affirma évasivement » (*sic*) « qu'il n'existait, à sa connaissance, aucune voie d'accès » (L). Masson se rendait parfaitement compte de l'intérêt qu'aurait présenté la réussite de cette escalade ; « de là », affirmait-il, « on pourrait avec profit inspecter les peintures ». Il dut renoncer à cette entreprise et se contenta d'atteindre, comme l'avait déjà fait Moorcroft, la partie supérieure de la niche du Bouddha de 35 mètres, car l'escalier intérieur était en bon état de conservation ; mais le Tadjik avait raison lorsqu'il affirmait qu'il n'existait pas d'escalier donnant accès à la tête du grand Bouddha. Si un tel escalier a jamais été amorcé, ce qui est vraisemblable, il n'a jamais desservi que les grottes voisines de la niche, mais il n'a certainement pas atteint la galerie déambulatoire dont la baie centrale permet d'accéder à la protubérance cranienne (*uṣnīṣa*) du Bouddha de 53 mètres. Cette galerie déambulatoire fut atteinte, en 1923 (A. Godard), par un étroit sentier ménagé sur la face de la falaise, à 60 mètres au-dessus du sol. En fait, ce sentier représentait un nouvel aménagement de l'ancienne voie d'accès que les éboulements avaient fait progressivement disparaître. Il se peut qu'un escalier extérieur, en bois ou en briques crues, ait jadis permis d'accéder à la petite construction édifiée sur l'épaule gauche de l'idole, et que les trous d'encastrement qui figurent sur le croquis de Sir Vincent Eyre et du

(1) Moorcroft, II, p. 388-389.
(2) *J. A. S. B.*, 1836, p. 709-710.

capitaine Maitland aient aidé à la fixation des supports de cet escalier. L'absence d'une voie d'accès intérieure aboutissant à la galerie déambulatoire du Bouddha de 53 mètres constitue un nouvel argument en faveur de l'antériorité du Bouddha de 35 mètres. D'ailleurs, cette image plus ancienne n'a pas été délaissée et l'on trouve, à proximité du petit Bouddha, des grottes sculptées contemporaines de celles qui furent creusées près du Bouddha de 53 mètres. Il est d'ailleurs possible que les travaux d'aménagement de l'escalier intérieur et du système de grottes du Bouddha de 53 mètres aient été interrompus par l'invasion musulmane.

*
* *

LES PEINTURES

Les vestiges à notre avis les plus anciens des peintures de Bāmiyān apparaissent sur les faces latérales de la niche du Bouddha de 53 mètres, au-dessous de l'arête du ressaut droit. La partie supérieure de la composition, relativement protégée par l'avancée du ressaut, comprend une série de médaillons partiellement recouverts de coulées de terre (Pl. XV, a). Le premier médaillon (Pl. XVII) représente trois génies, volant d'un même mouvement vers l'image du Bouddha (fig. 2) (1). Par le type et l'attitude, ces personnages s'apparentent au répertoire de l'iconographie gandhārienne. M. Alfred Foucher nous a d'ailleurs fait remarquer que, sur les bas-reliefs du Gandhāra, ces personnages s'emploient à faire

Fig. 2. — Détail du 1er médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.

(1) Voir (Pl. XLIV, XLV, XLVI), le même sujet à Ḳïzïl (Mission Paul Pelliot). Nous adressons nos vifs remerciements à M. Paul Pelliot qui a bien voulu nous autoriser à reproduire des documents inédits provenant de sa mission en Asie Centrale.

tomber du ciel une pluie de fleurs. Ces fleurs, recueillies dans le sinus d'une écharpe retenue par la main gauche, sont saisies par la main droite. Le geste de la main gauche subsiste dans tous les médaillons de cette frise, alors même que le génie ne fait aucune offrande.

Fig. 3. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.

Le deuxième médaillon est très dégradé ; on distingue cependant un groupe de trois personnages où figurent un génie et ses deux femmes, l'une joignant les mains, l'autre tenant un plateau d'offrande. Le troisième médaillon est le mieux conservé (Pl. XV, b, Pl. XVI et fig. 3, 4, 5). Un génie saisit à pleines mains les offrandes qui lui sont présentées sur un plateau par l'une de ses épouses placée à sa droite ; celle qui se tient à sa gauche porte précieusement un anneau à l'extrémité de l'index gauche. Le quatrième médaillon est semblable au troisième, à cela près que l'orante se tient à droite et que la femme au plateau est placée en avant.

Fig. 4. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.

On aperçoit, immédiatement au-dessous de ces médaillons, des représenta-

tions très mutilées de cinq Bouddhas (Pl. XV, a) nimbés et auréolés, assis à l'orientale sous des arbres de la Bodhi, dont les feuillages diffèrent nettement les uns des autres. On distingue le geste mystique (*mudrā*) esquissé par le troisième Bouddha de la première rangée — le geste de l'enseignement (*dharma-cakra-mudrā*), qui caractérise le Bouddha humain Krakucchanda et son Dhyāni-Bouddha Vairocana. Les Bouddhas de cette deuxième rangée ne sont pas assis sous des arbres de la Bodhi. Krakucchanda et Vairocana (le Dhyāni-Bouddha correspondant à Krakucchanda) occupent leur place rituelle au centre de chaque rangée. Le tracé des contours témoigne d'une grande habileté technique, la souplesse cursive du trait donne une grande impression d'élégance; mais il s'en faut, malgré tout, que ces représentations soutiennent la comparaison avec les fameuses fresques d'Ajaṇṭā. À Bāmiyān, le détail prend place comme il peut dans l'ensemble, avec des maladresses enfantines en regard d'habiletés extrêmes. Les pieds, quand ils sont réussis, rappellent cependant très nettement, par les particularités du traitement des orteils aux contours arrondis, la manière des maîtres d'Ajaṇṭā; mais, dans bien des cas, ces détails sont complètement manqués; ils n'en figurent pas moins en bonne place dans la composition.

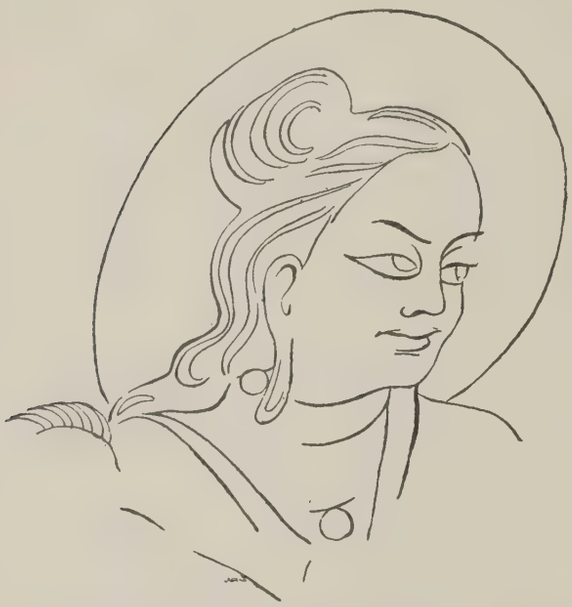


Fig. 5. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.

Aucun de ces calques ou patrons dont on remarque si souvent l'emploi dans les peintures de l'Asie Centrale (1), au Tibet tout particulièrement; l'esquisse est jetée hardiment sur l'enduit, reprise au trait rouge et corrigée parfois en noir, puis la peinture est appliquée par grandes teintes plates bien équilibrées, modelées seulement dans quelques draperies.

Les personnages féminins sont nettement indiens de type et d'allure : yeux

(1) A. von Le Coq, *Spätantike*, III, p. 7.

en amande bordés de longs cils, bras minces et souples, doigts longs et flexibles. Certains détails du costume et de la parure accusent des influences iraniennes ; c'est ainsi que le génie masculin porte le *kosti* sassanide et un collier pourvu d'une ornementation en perlé.

Nous avons donc retrouvé, dans ce site propice aux rencontres, le mélange d'influences artistiques que Ḳïzïl nous avait déjà révélé : types physiques empruntés à l'Inde, facture cursive d'une virtuosité toute chinoise, éléments décoratifs iraniens.

Au-dessus du ressaut de la niche, le mortier de chaux a complètement cédé jusqu'à hauteur de la tempe de l'idole ; vers l'amorce de la voûte, au-dessus d'une décoration de draperies surmontée d'une frise de fleurs, apparaissent des personnages nimbés et auréolés, assis sur des coussins ou sur des sièges (Pl. XVIII, a, b), les uns dans des postures nonchalantes qui rappellent le *lalitāsana* de certains Bodhisattvas, les autres les jambes repliées, et non pas rigoureusement croisées, comme c'est le cas dans la posture du Dhyāna où la plante des pieds retournée est apparente. Ces personnages esquissent des gestes mystiques (*mudrā*), geste de l'argumentation (*vitarka-mudrā*), geste de l'enseignement (*dharma-cakra-mudrā*) ; la partie inférieure du corps est drapée dans la *dhoṭī;* on remarque, en outre, une écharpe qui, pour deux d'entre eux tout au moins, paraît fixée sur les épaules au moyen d'appliques lancéolées (1) (Pl. XIX, a, b, XX, a). Tous ces personnages portent des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles ; la chevelure de l'un d'eux est ramenée en chignon sur le sommet de la tête ; ailleurs c'est un voile qui est disposé sur la tête, aucune trace d'*uṣṇīṣa* (protubérance cranienne). Les personnages ainsi représentés ne peuvent être des Bouddhas, l'absence de tout attribut ne permet pas de les ranger dans la catégorie des Bodhisattvas. Ces représentations sont séparées les unes des autres par des colonnes pourvues d'un chapiteau de grandes dimensions ; deux figures féminines, dont l'une porte un masque, surgissent à mi-corps de l'abaque qui surmonte ce chapiteau (Pl. XVIII, a, b) ; adossées, elles dissimulent partiellement l'escalier d'un *stūpa* dont on aperçoit le dôme (2) et, dans un cas, le parasol (Pl. XVIII, a, b).

(1) Voir disposition analogue dans Grünwedel, *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch Turkistan*, fig. 213, p. 94.

(2) Ce type de *stūpa* se retrouve à Ḳïzïl (grotte de Māyā), Grünwedel, *Alt-Kutscha*, double planche XLII-XLIII.

Au-dessus de cette première rangée de personnages apparaissent quelques figures féminines nues. L'une d'elles, visible à la partie supérieure et à droite de la Pl. XVIII, a (voir également la Pl. XX, b), rappelle de très près certaines représentations de Kïzïl (1). Le sommet de la voûte est très dégradé, et on ne trouve pas trace de l'inscription pehlvie signalée par Masson (2). Bien que le témoignage du voyageur américain soit formel (3), il nous paraît difficile d'admettre qu'il ait pu voir distinctement une inscription placée au-dessus de la tête du Bouddha de 53 mètres. Cette inscription, pour laquelle J. Prinsep suggère la lecture Nanao ou Nanano=la lune (4), n'aurait pu être visible que pour un observateur placé sur la tête même de la statue ; or Masson reconnaît très nettement qu'il n'a jamais pu accéder à ce poste d'observation. Par contre, l'escalier intérieur qui s'élève jusqu'à la partie supérieure de la niche du Bouddha de 35 mètres est parfaitement praticable ; Masson parvint sans peine jusqu'au déambulatoire, d'où il lui fut facile d'accéder à la tête de l'idole.

Il put alors examiner tout à loisir la vaste composition (Pl. XXI, a, b ; fig. 6) qui orne la voûte de la niche, et qui nous paraît représenter un dieu lunaire. Le personnage principal figure, en effet, au centre d'une auréole radiée en dents de scie qui se détache sur un fond bleu. Une demi-lune d'un ton gris bleuté s'inscrit à la partie inférieure de l'auréole. Cette particularité est à rapprocher d'une constatation faite par M. Herzfeld : le savant professeur remarque, en effet, que, dès l'époque achéménide, le dieu lunaire est représenté par le croissant inscrit dans le disque (5). À Bāmiyān, la forme anthropomorphisée du dieu lunaire se superpose à la représentation symbolique qui subsiste intacte sous la forme disque et demi-lune. L'inscription remarquée par Masson

(1) Grünwedel, *Alt-Kutscha*. Double planche XXXII-XXXIII, double planche XL-XLI.

(2) *J. A. S. B.*, vol. V, p. 188.

(3) « An inscription found in so fortunate a situation, as the summit of the niche in which stands the larger, and by inference, the more ancient of the idols directly over its head, will, if capable of being interpreted, dispel much of the mystery attaching to it and its associates. »

(4) *J. A. S. B.*, vol. V, p. 188.

(5) E. Herzfeld, *Quellenkritische und ikonographische Studien über Grenzgebiete der Kunstgeschichte des Morgen- und Abendlandes* (*Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen*, 1920, p. 108).

Noter également la représentation de Mani dans von Le Coq, *Spätantike*, II, pl. I, et p. 35. Le croissant est inscrit à la partie inférieure du nimbe. La même figure se trouve dans von Le Coq, *Auf Hellas Spuren in Ost-Turkistan*, Tafel 9, b.

M. Paul Pelliot nous a signalé des représentations d'auréoles formées d'un disque et d'un croissant figuré au-dessous du disque. Voir ce détail dans l'album IV des « *Grottes de Touen-hoang* », Pl. CCLI, grotte 120 N., Paroi avant de gauche. Disques et croissants auréolent des petits personnages disposés en frise à l'amorce de la voûte.

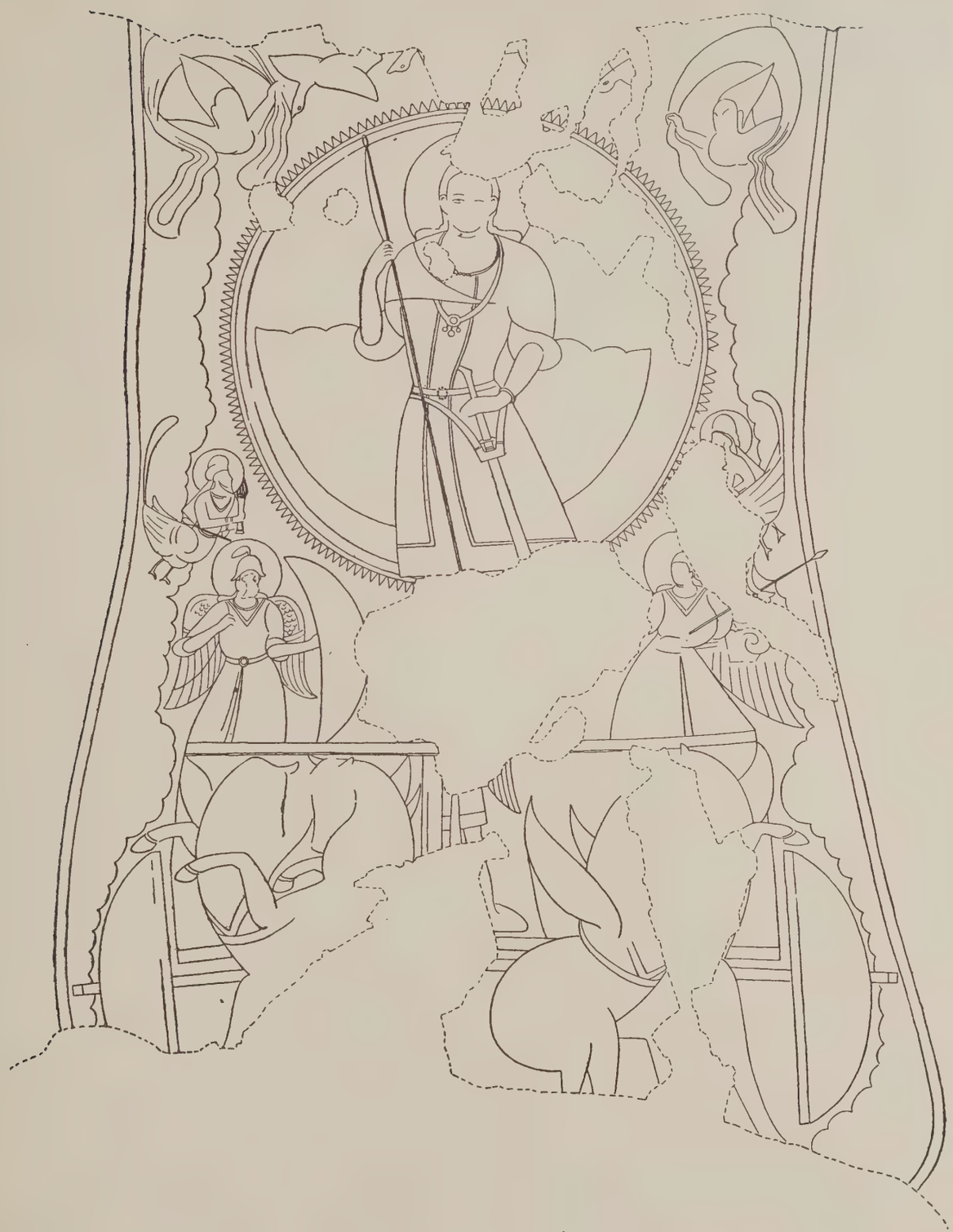


Fig. 6. — Fresque décorant le sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres.

figurait vraisemblablement au-dessous de cette représentation, là où l'enduit de chaux a cédé, laissant apparaître le roc nu. Le personnage central, nimbé, est légèrement tourné vers la droite; les longues mèches de sa chevelure retombent et s'étalent sur les épaules, des colliers ornent le cou, une longue tunique à revers, bordée d'une large bande violet-ocre, est serrée à la taille par un ceinturon à double courroie qui retient une longue épée droite. Les manches de la tunique s'arrêtent au coude. La main droite tient une lance pourvue d'une flamme triangulaire. Par son costume et son armement ce personnage s'apparente très nettement aux donateurs de Ḳumtura et de Ḳïzïl, près de Kuča en Asie Centrale, représentations dont M. von Le Coq a déjà souligné les origines iraniennes.

M. le professeur E. Herzfeld a bien voulu faire remarquer que les rapprochements ne se limitent pas aux représentations iraniennes d'Asie Centrale, mais que des figures semblables à celle de la représentation de Bāmiyān se rencontrent dans un bas-relief sassanide de la vallée de Shāpur, représentant le triomphe de Shāpur sur l'empereur Valérien (260 ap. J.-C).

De chaque côté de la figure centrale se tiennent, nimbés, ailés, revêtus d'une longue tunique, des génies assistants. Celui de droite (Pl. XXII et fig. 6) est armé d'une lance ; celui de gauche, coiffé d'une sorte de casque, tient un bouclier. Au-dessus de ces deux assistants, des *kinnara*, mi-hommes, mi-oiseaux, apportent des offrandes. Attelés au char du dieu, quatre chevaux blancs ailés évoquent des réminiscences hellénistiques (M). Le thème du dieu monté sur un quadrige figure également au répertoire de l'école du Gandhāra (1) ; on le retrouve dans l'iconographie de l'époque gupta (2) et en Asie Centrale à Ḳïzïl à Ḳumtura, à Kirish-Simsim et à Touen-houang (Mission Paul Pelliot).

M. le professeur Herzfeld a bien voulu nous signaler une représentation d'un type très voisin de celui du dieu lunaire de Bāmiyān découverte par M. Reuther dans une maison privée du « Markaz » à Babylone, remontant à l'époque arsacide (M).

Poursuivant l'examen de cette vaste composition, nous remarquons qu'un

(1) Foucher, *A. G. B. G.*, I, fig. 83, p. 207.

(2) Vincent A. Smith, *Indian sculpture of the Gupta period, in Ostasiatische Zeitschrift*, III, p. 13, fig. 7 : *Garhwā, Allāhābad district, W. P. Architraves from Gupta temple.*

petit cocher se tient debout sur le timon du char ; la représentation est très fragmentaire, on distingue encore les jambes, le bas de la tunique et les ailes. Aux angles supérieurs de la composition figurent deux petits personnages qui ne sont autres que des déesses du vent, dont l'outre (1) s'est transformée en châle. Nous trouvons des représentations très voisines au sommet de la voûte du corridor d'un grand temple de la vallée de Kirish-Simsim au Nord-Est de Kuča. M. von Le Coq voit très justement dans ces représentations les prototypes des démons femelles du Tibet (2). Des oies, figurées en plein vol, occupent la partie supérieure de la composition. Ces oies représentent sans doute les âmes des justes (3).

A droite et à gauche, bordant le sujet central, on distingue deux rangées de personnages (Pl. XXIII, a, b; Pl. XXIV). Les uns sont des donateurs, placés comme au balcon derrière une balustrade ornée de pilastres et de tapis, les autres se tiennent devant la balustrade. Deux de ceux-ci (Pl. XXIII, a, 1 ; Pl. XXIII, b, 2), assis sur un lotus, l'épaule droite découverte, esquissent le geste de l'enseignement (*dharma-cakra-mudrā*), ce sont des Bouddhas. Deux autres figures (Pl. XXIII, a, 3 ; Pl. XXIII, b, 4) présentent des particularités pour le moins contradictoires : alors que la posture, l'auréole et le nimbe rappellent les représentations classiques du Bouddha, les détails de la parure, colliers et bracelets, et du vêtement : un camail à trois pointes qui semble recouvrir l'habit monastique, indiquent que nous nous trouvons en présence d'un dignataire laïque, vraisemblablement investi d'une haute dignité spirituelle. Le *kosti* sassanide s'étale, en divergeant à droite et à gauche, au-dessus des épaules de ce mystérieux personnage. Celui qui figure dans la rangée de gauche, se distingue par une coiffure singulière composée d'ornements en forme de cornes, ce détail se remarque également dans la coiffure de certains dignitaires manichéens (4) repré-

(1) Sur une peinture tibétaine représentant des épisodes de la vie du prophète des Bon-po, Gśen-rab mi-bo (Collection du général d'Ollone), figurent des outres qui servent à recueillir le vent, matérialisé sous l'aspect d'un tourbillon coloré. Voir dans *Religion and Art* de A. della Setta, fig. 152, la représentation du génie de l'air dans un bas-relief romain.

(2) A. von Le Coq, *Bilderatlas*, fig. 220, et p. 27 fig. 176 *a* (Gandhāra) et fig. 177 (Ḳumtura).

(3) « Als er nun seine Minister fragte, was für eine Schaar roter Vögel das sei, da antworteten die Minister : « O König, Vögel sind dies nicht, dies sind die Çrāvakas des grossen Ṛṣi Buddha, des Tathāgata ». *Edelsteinmine. Deutsche Übersetzung von bKah babs bdun ldan, das Buch von den Vermittlern der Sieben Inspirationen*, traduction Grünwedel (*Bibliotheca Buddhica*, XVIII, 1-2), Pétrograd, 1914, p. 41, cité par Grünwedel, *Alt Kutscha*, I, 61.

(4) D'après C. Ritter, *Die Stupa's (Topes) oder die architectonischen Denkmale an der Indo-baktrischen Königsstrasse und die Colosse von Bamiyan*, Berlin, 1838, p. 27, Mani aurait fait son éducation de peintre à Bāmiyān.

sentés à Idïḳut shäri (Ruine K) (1); à Bäzäklik, près de Murtuq, ces dignitaires portent un ornement en forme de trident (2), dont les deux branches extrêmes restent très proches d'aspect de l'ornement représenté à Bāmiyān.

Derrière la balustrade, un moine nimbé (Pl. XXIII, b, 6) conduit vers le Bouddha la file droite des donateurs. D'un aspect tout à fait traditionnel, avec sa tête rasée et son épaule droite nue, il tient d'une main une lampe d'or et de l'autre un petit reliquaire en forme de *stūpa*. Cette représentation se retrouve fréquemment en Asie Centrale. Des deux côtés de la statue du Bouddha, par familles, s'avancent des personnages princiers : hommes, femmes, enfants. Tous sont nimbés, à l'exception d'un enfant. Les coiffures, surmontées de croissants et de globes (Pl. XXIII, a, 5, 9; Pl. XXIII, b, 8, 10), sont analogues à celles que portent certains rois sassanides et quelques hauts dignitaires.

Les pans de la ceinture mystique, le *kosti*, flottent au-dessus des épaules de quelques dignitaires (Pl. XXIII, b, 8, 12, 14). La chevelure bouclée d'une princesse se termine par des mèches frisées (Pl. XXIII, b, 10), particularité que nous retrouvons très fréquemment en Asie Centrale (3). Quelques-uns des hommes sont harnachés de cuir (Pl. XXIII, a, 5; b, 8) ; les autres, pour la plupart imberbes et d'un type physique différent (Pl. XXIII, a, 7, 9, 11; b, 12, 14), portent la tunique à bordure et à revers des chevaliers de Ḳïzïl.

*
* *

Le dessin de cette vaste composition, dont les copies sont exposées au Musée Guimet (Pl. XXIV), est très simple. La couleur, que le temps a adoucie, tient plus du coloriage que de la peinture. « Au total on ne peut manquer d'être frappé par la ressemblance de cette décoration avec celle des sanctuaires de l'Asie Centrale (Ḳïzïl, Ḳumtura, etc.) : style et attitude hiératique des Bouddhas, type et costume des donateurs, tout dénonce un curieux

(1) Grünwedel, *Alt Kutscha*, fig. 67 et 81.
(2) Grünwedel, *Alt Kutscha*, fig. 14.
(3) Grünwedel, *Alt Kutscha*, pl. III, IV, V, VI.

mélange d'éléments indiens, iraniens et chinois (1). » Il se peut, d'ailleurs, que ces influences iraniennes aient subsisté dans la vallée de Bāmiyān jusqu'au temps de l'invasion arabe, car il résulte de la lecture des notes de Hiuan-tsang qu'un siècle avant lui, l'invasion des Huns Blancs n'avait apporté dans la vallée de Bāmiyān aucune des « perturbations dynastiques ou des destructions systématiques de sanctuaires bouddhiques qu'il dut constater en arrivant au Gandhāra (2) ».

Ces peintures ont été vraisemblablement exécutées par des moines bouddhistes, fortement influencés par les traditions artistiques de l'Iran. C'est le mérite de Ch. Masson (3), d'avoir pressenti, dans un temps où les éléments d'information faisaient singulièrement défaut, l'importance de cet apport iranien dans la constitution de l'iconographie de Bāmiyān. La frise des donateurs avait particulièrement attiré l'attention de cet observateur sagace, à qui nous devons le premier croquis du groupe où figurent le moine bouddhique et deux zélateurs laïques (4). Croquis bien médiocre, mais qui souligne toute l'importance que Masson attachait à ces représentations. Si Masson va trop loin en émettant des doutes sur la suprématie du Bouddhisme dans la région de Bāmiyān (5), il n'en reste pas moins évident qu'il témoigne d'une rare sagacité en discernant des influences iraniennes qu'il fait remonter à une dynastie bactrienne, contemporaine des Arsacides (L).

Quelques vestiges de peintures sont encore visibles dans les niches des Bouddhas assis. Le médaillon qui décore le ressaut de la niche trilobée du plus grand des trois Bouddhas assis est particulièrement intéressant (Pl. XXV).

Deux génies volent vers la statue, accompagnés de leurs femmes qui leur présentent un plateau chargé d'offrandes. Décorativement, l'ensemble est très heureux : les masses sont équilibrées, les couleurs sont belles et bien disposées. Les visages sont dessinés par un artiste qui possédait une connaissance

(1) (2) A. Foucher, J. A., 1923, p. 360.

(3) « Ce dernier explorateur mérite une mention toute particulière : nul ne pourrait se vanter aujourd'hui d'apporter aux mêmes recherches plus d'endurance physique, un esprit d'observation mieux aiguisé, ni une dextérité plus grande à recueillir sur place les informations intéressantes. » A. Foucher, *Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan* (*Études asiatiques*, I, p. 258-259).

(4) *J. A. S. B.*, vol. V, Pl. XLIV. Le même groupe, augmenté du personnage vêtu du camail à trois pointes (gauche) et du Bouddha (droite). — Un personnage représenté à gauche du Bouddha est omis (n° 12 de la copie Godard), — il a été reproduit par le capitaine Maitland (*J. R. A. S.*, vol. XVIII, part 3, pl. 8, fig. 3).

(5) *J. A. S. B.*, V., p. 712-713.

précise du répertoire de la peinture religieuse de son temps, mais les pieds et les mains sont maladroitement exécutés ; le peintre s'est d'ailleurs fort peu soucié de ces détails, il ne s'est intéressé qu'à l'effet d'ensemble de son œuvre.

Ce médaillon est surmonté de neuf Bouddhas, — six représentés par paires et trois disposés sur une même ligne, — et d'une figure centrale, vraisemblablement un Bodhisattva (Pl. XXVI). Les Bouddhas groupés à la gauche de la figure centrale étaient disposés dans le même ordre que ceux qui figurent à droite. Ces images rappellent de très près les Bouddhas de Bäzäklik, près de Murtuḳ (1). Du même type sont les Bouddhas qui décorent le sommet de la niche du plus petit des Bouddhas assis. Dans la file centrale, bordée de représentations de donateurs, on aperçoit, placé entre deux Bouddhas accostés de *bhikṣu* nimbés, un personnage coiffé d'un diadème et revêtu du camail à trois pointes (Pl. XXVIII) : nous nous trouvons vraisemblablement en présence d'une représentation de Maitreya, Bodhisattva et Bouddha, tantôt revêtu de l'habit monastique, tantôt costumé et paré comme un jeune prince.

Les donateurs au balcon (Pl. XXVIII) évoquent les grâces un peu mièvres des pieux zélateurs représentés au plafond de la grotte des paons à Ḳïzïl. Dans l'ensemble, varié à souhait, que constitue le répertoire iconographique de Bāmiyān, ce fragment représente un indiscutable élément de liaison avec les fresques de Ḳïzïl (2). Il convient également de souligner la très grande diversité des types ethniques représentés dans le fragment de Bāmiyān où nous voyons apparaître des personnages à la carnation très foncée.

On remarque, au sommet de la niche du 3e Bouddha assis, les vestiges d'une grande composition ; les tons se révèlent très différents de la gamme habituellement employée : çà et là apparaissent des bleus clairs, des bleus foncés, des blancs et des teintes sombres, bruns ocrés et noirs. Un Bodhisattva trône sous un fronton coupé (Pl. XXVII).

Les grands yeux au regard fixe, les sourcils nettement tracés, en arc régulier, la rigidité du maintien, à peine atténuée par la préciosité du geste, apparentent le beau Bodhisattva de Bāmiyān à telle image byzantine, madone, ange ou

(1) A. von Le Coq, *Spätantike*, III, pl. 21.
(2) Grünwedel, *Alt-Kutscha*, fig. 3 du volume de texte, Pl. I-XIV de l'album des planches.

saint (1). Un examen plus attentif révèle cependant des particularités de facture qui font tourner court cette ébauche de comparaison. Voyez plutôt cette excessive rondeur du torse et des bras, ces épaules tombantes et cette chevelure aux longues mèches tressées en cadenettes, cette écharpe enroulée qui adopte vers ses extrémités un tracé encore plus sinueux, ces bandeaux qui disposent leurs enroulements symétriques autour de la tête. Le Bodhisattva s'inscrit, nous l'avons vu, dans une architecture peinte figurant un fronton coupé qui repose sur de minces colonnettes. Cet ensemble juxtapose assez arbitrairement des éléments disparates : le chapiteau qui surmonte les frêles colonnettes semble emprunté à quelque église romane. Le fronton coupé correspond à une coupe verticale du *vihāra* à toit anguleux, édifice spécial à cette zone pluvieuse l'été, neigeuse l'hiver ; c'est le dispositif « qu'ont conservé avec ou sans superposition de toiture les temples de Katmandou comme les mosquées de Çrīnagar (2) ». Très fréquemment ces frontons coupés servent de « guérite » à des personnages (*A. G. B. G.*, I, fig. 164 *b*). Souvent aussi « les deux rampants reposent en guise de pieds-droits, sur des pilastres ou même des colonnes (3) » (*A. G. B. G.*, I, fig. 77, 100, 161), ce qui est le cas dans notre représentation de Bāmiyān. Mais, — alors qu'à Dokhtar-i-Nōshirwān le peintre s'est plu à faire alterner les arches et les frontons (4), sans innover d'ailleurs, puisque ce motif figure sur telle stèle (*A. G. B. G.*, I, fig. 77) ou tel bas-relief (*A. G. B. G.*, I, fig. 161) du Musée de Lahore, — à Bāmiyān nous apercevons, à droite et à gauche du fronton coupé qui abrite le beau Bodhisattva, l'amorce de deux autres rampants, et, dans la courtine ménagée entre les rampants, deux petits personnages nimbés qui apparaissent à mi-corps (5) ; il est à noter qu'un détail identique figure sur la stèle à décor de *vihāra* déjà citée (*A. G. B. G.*, I, fig. 77), où plusieurs personnages sont représentés dans l'espace libre ménagé entre les rampants et les arches. Nous verrons que cette disposition se retrouve également à Dokhtar-i-Nōshirwān.

(1) Madone, mosaïque de Murano ; Saint-Georges, émail (Metropolitan Museum de New-York), XI^e siècle, G. Duthuit *Byzance et l'Art du XII^e siècle*, p. 16 et p. 49.

(2) *A. G. B. G.*, I, p. 136.

(3) M. Foucher ajoute très justement (*A. G. B. G.*, I, p. 138) : « Hardiesse de décorateur qui ne prouve nullement, à notre avis, que les architectes eussent dès lors réalisé ce tour de force. »

(4) Voir page 73.

(5) Tous ces détails se retrouvent dans le croquis du capitaine Maitland, reproduit dans le *J. R. A. S.*, vol. XVIII, pl. 8 (H).

Il eût été intéressant d'avoir une copie peinte de ce très bel et, du point de vue des coloris, exceptionnel ensemble décoratif, de même qu'il eût fallu exécuter, pour le moins, un dessin des fresques qui décorent le sommet de la niche du Bouddha de 53 mètres, tellement détériorées que la photographie n'en peut donner qu'une bien faible idée ; mais l'hiver précoce de l'Hindou-Koush a empêché le séjour de la mission à Bāmiyān de se prolonger autant qu'il eût été nécessaire. Quoi qu'il en soit, les quelques documents rapportés nous fournissent de précieuses indications historiques, iconographiques et artistiques.

Il n'est pas nécessaire de refaire à leur sujet l'histoire de la peinture bouddhique, mais il importe cependant de mettre Bāmiyān à sa place, aussi bien dans le temps que sur la grande route qui va du Magadha en Chine.

Les fresques d'Ajaṇṭā, de Bāgh dans l'Inde et de Sīgiriya à Ceylan, sont les seules peintures du monde bouddhique indien qui nous soient connues. Celles d'Ajaṇṭā ont été exécutées entre le Ier et VIIe siècle de notre ère ; les fresques de Sīgiriya au Ve et celles de Bāgh au VIe siècle.

Quant à la peinture gandhārienne, elle a complètement disparu ; « des fresques qui, nous dit Hiuan-tsang, couvraient à profusion les vantaux des portes et des fenêtres et les murs des couvents bouddhiques, le climat de l'Inde a eu depuis longtemps raison et nous ne conservons aucun espoir d'en retrouver jamais au Gandhāra le moindre vestige (1) ».

De l'autre côté de l'Afghanistan, en Asie Centrale, un nombre relativement considérable de peintures ont été retrouvées et étudiées par différents savants, Paul Pelliot, Sir M. Aurel Stein, Grünwedel, von Le Coq.

Toutes, sauf les peintures de Mirān découvertes par Sir Aurel Stein dans les ruines d'un ancien couvent et attribuées par lui au IIIe siècle de notre ère, sont postérieures aux décorations peintes de Bāmiyān.

Les médaillons qui ornent la niche du grand Bouddha au-dessous du ressaut sont les plus anciens vestiges de ces peintures. Il n'est pas possible de déterminer avec certitude la date de leur exécution ; cependant elles ne peuvent être plus anciennes que le colosse lui-même, c'est-à-dire antérieures au IIIe siècle de notre ère, et d'autre part elles n'ont pas précédé les peintures de

(1) Foucher, *A. G. B. G.*, II, p.401. Des fragments de compositions décoratives ont été récemment découverts par M. J. Barthoux à Haḍḍa-i-Sherif.

la niche du Bouddha de 35 mètres qui ont été exécutées au Ve et au VIe siècle.

Au sujet de ces dernières fresques, M. Foucher, dans son rapport sur les antiquités de la vallée de Bāmiyān, remarque, en effet, que « c'est au Ve siècle de notre ère que les rois sassanides de Perse affectent sur leurs monnaies ces bizarres couvre-chefs où se combinent le globe et le croissant (1) », et il en conclut que c'est vraisemblablement vers la fin du même siècle ou au commencement du Ve siècle que cette mode s'est propagée dans le reste de l'Iran, y compris le Tokharestan.

Les fresques de Bāmiyān sont donc, après celles des grottes 9 et 10 d'Ajaṇṭā et celles de Mirān en Asie Centrale, les plus anciennes peintures bouddhiques que nous connaissions. Elles sont aussi les premières que nous rencontrions sur la route d'expansion du Bouddhisme vers l'Asie Centrale.

Durant des siècles, jusqu'à ce que la religion bouddhique ait été abandonnée des Indiens, moines, pèlerins, artisans passèrent à Bāmiyān, se dirigeant vers la Chine ou inversement descendant vers l'Inde. Il est fort probable que ces voyageurs de passage sont les auteurs des décorations si différentes de style, de dessin et de couleur qui décoraient les sanctuaires de Bāmiyān. Il semble, tant on remarque à Bāmiyān de tendances picturales diverses, que chaque peintre en voyage, moine ou laïque, traversant Bāmiyān, y ait laissé en hommage, voire en paiement de l'hospitalité reçue, un échantillon de son savoir-faire. En cet endroit du monde où toutes les civilisations se sont rencontrées, il est probable que toutes les écoles de peinture ont été plus ou moins représentées, du IIe siècle de notre ère jusqu'à l'époque de l'invasion musulmane.

Malgré leurs qualités réelles de grâce et de couleur, ces peintures ne supportent cependant pas la comparaison avec les inoubliables fresques d'Ajaṇṭā. Tandis que les grands artistes d'Ajaṇṭā nous ont laissé, sur les murs de leurs couvents, un des plus admirables chefs-d'œuvre dont se puisse enorgueillir l'esprit humain, le plus beau poème, le plus émouvant qui se soit jamais exprimé en aucun art, Bāmiyān, sauf dans la frise des donateurs, n'est plus qu'une récitation, qu'une litanie pieuse.

Pour nous, qui sommes habitués à plus d'inquiétude dans l'élaboration de l'œuvre d'art, leur intérêt réside avant tout dans leur valeur archéologique.

(1) Foucher, *op. cit.*, p. 360.

DEUXIÈME PARTIE

LES GROTTES DE BĀMIYĀN.

Nous n'avons reconnu à Bāmiyān aucun monument ou vestige de monument rupestre ou construit en plein air qui soit antérieur à l'époque bouddhique : l'histoire de la célèbre vallée commence encore pour nous à la construction de ce couvent, « bâti par un ancien roi », dont parle le pèlerin chinois Hiuan-tsang.

Ce premier couvent, vraisemblablement édifié par le dévot empereur Kuṣān Kaniṣka (1), vers la fin du I^er^ siècle de notre ère, dut sans doute à cette origine, à ses riches dotations, mais surtout à sa situation favorable, en un point heureusement choisi de la grande route de l'Inde à l'Asie Centrale, de devenir particulièrement célèbre et prospère. Les pèlerins qui venaient visiter les saints lieux du Magadha et du Gandhāra et les riches marchands joyeux d'avoir franchi sans encombre les passes difficiles du terrifiant Hindou-Koush, heureux d'atteindre, à cette étape de leur voyage, le palier supérieur du gigantesque escalier qui, de vallée en vallée, allait doucement les conduire aux plaines indiennes, se montrèrent sans doute particulièrement généreux. Toujours est-il que de colossales statues du Bouddha furent taillées dans la falaise toute proche, couvertes d'or et d'ornements précieux, que d'autres couvents et sanctuaires furent construits dans leur voisinage ou creusés autour d'eux dans la montagne, et que Bāmiyān devint l'une des places les plus saintes du Bouddhisme.

(1) Voir plus haut, p. 4-6, l'extrait cité du rapport de M. A. Foucher, *Notice archéologique de la vallée de Bamiān*.

La capitale royale s'étendait le long du bord septentrional de la vallée, à l'ouest des grandes idoles, sur une longueur évaluée par Hiuan-tsang à six ou sept *li*. De la vieille ville, partie construite en plein air, partie creusée dans le roc, il ne reste aujourd'hui qu'un site chaotique au bas d'une double ou triple ligne de grottes abandonnées. On retrouve bien, sur place, la vallée latérale qui traversait la cité, signalée par Hiuan-tsang, et les rochers hauts et escarpés, auxquels elle s'adossait au nord, sont bien le prolongement de la haute falaise où se creusent, un peu plus à l'est, les niches des grands Bouddhas.

Des monastères en plein air, hormis celui de l'ancien roi dont l'emplacement est exactement déterminé par le récit du pèlerin chinois, nous ne savons pas davantage. Ils étaient probablement voisins du plus ancien et du plus vénéré d'entre eux, le couvent de Kaniṣka, et ont comme lui disparu dans les gigantesques éboulis de la montagne. Cependant, un peu à l'est du Bouddha de 35 mètres, dans les cultures, hors de portée des éboulements, une masse arrondie, agrégat caractéristique de cailloux et de terre, percée à son sommet par les chercheurs de trésors, se laisse identifier comme un *stūpa*. C'est le seul et indiscutable vestige apparent des constructions bouddhiques de Bāmiyān. Les couvents et les sanctuaires rupestres nous ont été mieux conservés.

Le couvent de l'ancien roi, nous venons de le dire, a complètement disparu sous les éboulis de la falaise. D'énormes blocs de rochers le recouvrent aujourd'hui. Peut-être, un jour, des travaux qui seront assez considérables nous permettront-ils d'en retrouver les parties basses, le plan, quelques fragments de statues de stuc encore en place, peut-être mieux. Pour l'instant nous ne connaissons que sa situation, au pied de la falaise, entre les deux grandes statues, à proximité du Bouddha de 35 mètres, mais le fait qu'il s'élevait en cet endroit précis est déjà pour nous d'un intérêt considérable. Nous verrons, en effet, par l'étude des grottes-sanctuaires, que les plus anciennes d'entre elles entourent le Bouddha de 35 mètres.

Nous trouvons donc réunis, au même point de la vallée, le premier couvent, la première grande idole et les premiers sanctuaires rupestres. Ces concordances, qui ne peuvent être fortuites, semblent bien déterminer le lieu et, à peu de chose près, la date des premiers monuments de Bāmiyān.

Il serait sans doute aventuré de supposer que le premier couvent ne fut construit au pied de la falaise qu'en vue de l'exécution du colosse tout voisin

pour servir en quelque sorte d'abri aux moines et aux ouvriers chargés de ce travail de longue haleine, et que par conséquent la grande statue, comme le premier couvent, fut l'œuvre de Kaniṣka. Le couvent de Kaniṣka ne chercha plutôt au bas de la haute muraille verticale qu'une protection contre les rudes bourrasques du nord, mais nous pouvons penser que les moines ne tardèrent pas à reconnaître la possibilité d'utiliser les abris existants, d'en aménager de nouveaux en creusant le conglomérat, relativement tendre, dont est composée la falaise et de trouver ainsi à l'intérieur de la montagne un meilleur abri contre la rigueur du climat de ces hautes contrées de l'Hindou-Koush. Entre le moment où les moines tirèrent parti de la merveilleuse aptitude de la falaise à être taillée et sculptée et la mise en chantier du premier des deux colosses, il n'y a peut-être que le temps d'un geste de donateur généreux. La niche de l'idole est toute en surfaces gauches, l'idole elle-même n'est qu'une ébauche de statue et les grottes voisines montrent, dans leur exécution, une égale inexpérience (Pl. XII, a). D'autre part les cheveux du Bouddha sont encore ondés à la mode grecque. Selon toute vraisemblance, le Bouddha de 35 mètres et les plus anciennes des grottes qui l'accompagnent ne sont que de peu postérieurs à la construction du couvent de Kaniṣka.

A quelques centaines de mètres à l'ouest de cet ensemble se dresse, au fond de sa niche, le Bouddha de 53 mètres entouré, lui aussi, d'un certain nombre de grottes. Ses proportions sont beaucoup plus heureuses, plus savantes ; sa niche trilobée est remarquablement réussie. Il semble évident que cette statue a été exécutée par des ouvriers plus expérimentés, à une époque beaucoup plus récente. Le spectateur, observant que l'une des statues a, très exactement, une demi-hauteur de plus que l'autre, ne doute pas que les donateurs n'aient voulu renchérir sur les 35 mètres de la première en donnant à la seconde une demi-hauteur de plus, le manque d'élévation de la partie verticale de la falaise ne leur ayant pas permis d'en doubler les dimensions. Il s'étonne même que Masson ait pu considérer la plus grande des deux statues comme la plus ancienne. Cependant les progrès considérables que nous constatons dans l'exécution du plus grand des deux colosses ne sont pas la preuve évidente de l'antériorité de son voisin de 35 mètres et la psychologie du donateur avide d'acquérir des mérites ne nous fournit pas davantage une raison suffisante. C'est

dans l'examen des grottes que nous trouvons la confirmation du témoignage de nos yeux. Alors que les plus anciennes entourent le Bouddha de 35 mètres, ce sont les plus récentes, des types les plus évolués, qui accompagnent le Bouddha de 53 mètres. Aucun doute n'est permis : non seulement le Bouddha de 35 m. est plus ancien que celui de 53 mètres, mais on peut encore affirmer que de nombreuses générations de tailleurs de pierre ont vécu et peiné dans les grottes de Bāmiyān entre l'époque où fut exécuté le premier colosse et celle où fut entrepris le second. C'est durant ce long espace de temps que furent vraisemblablement exécutés deux au moins des trois Bouddhas assis dont on voit encore les niches dans la falaise, entre celles des deux grandes statues debout (Pl. XII, b ; XIII, a, b).

Il ne faudrait pas croire cependant que les grottes de Bāmiyān soient rangées dans la falaise suivant un ordre rigoureusement chronologique, allant de l'est vers l'ouest, c'est-à-dire du Bouddha de 35 mètres vers celui de 53 mètres ; elles forment autour des colosses dont elles dépendent des groupes à l'intérieur desquels elles ont été disposées au gré des donateurs ou selon la place encore disponible. Il existe très nettement un groupe de sanctuaires dépendant du Bouddha de 35 mètres, un groupe commun aux deux des plus grands Bouddhas assis et un troisième groupe dépendant du Bouddha de 53 mètres. Le troisième Bouddha assis n'a pas de dépendances, pas même une cellule de moine. Toutefois, alors qu'on ne rencontre du côté du Bouddha de 53 mètres aucune grotte contemporaine de celui de 35 mètres, on reconnaît, dans le voisinage immédiat du Bouddha de 35 mètres, quelques sanctuaires exécutés ou décorés au temps du Bouddha de 53 mètres.

Il y a donc entre les deux grandes statues et un peu au delà, vers l'ouest et vers l'est, un nombre important de sanctuaires et de couvents rupestres dont les dates d'exécution se répartissent sur une durée de plusieurs siècles, les plus anciens, contemporains ou de peu postérieurs au règne de l'empereur Kaniṣka, pouvant être attribués à la fin du I^er^ siècle de notre ère ou au commencement du II^e^.

Le fait que nous avons trouvé des grottes inachevées et des galeries abandonnées en cours d'exécution ne prouve assurément pas que l'on exécuta de semblables travaux jusqu'au moment de l'invasion musulmane, c'est-à-dire jusqu'au début du VIII^e^ siècle, mais nous savons par Hiuan-tsang qu'en 632,

date à laquelle il visita Bāmiyān, les couvents et les sanctuaires de la vallée étaient en pleine prospérité. Nous voyons aussi que les donateurs représentés au sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres, sans doute parce qu'ils avaient restauré la célèbre idole et sa niche, sont vêtus de costumes identiques à ceux de certains personnages des fresques de Ḳïzïl, dont l'exécution a pu être attribuée au VII[e] siècle (1). Il nous est donc permis de penser que l'on creusait et décorait peut-être encore des sanctuaires rupestres à Bāmiyān à l'époque où apparurent les Arabes et où périrent ou devinrent musulmans les habitants de la paisible vallée.

En dehors de cet ensemble de monuments, de beaucoup le plus important, nous avons reconnu dans la petite vallée de Kakrak (2), qui débouche dans la vallée principale de Bāmiyān un peu au Sud-Ouest de la falaise des grandes idoles (fig. 1), un groupe intéressant de sanctuaires au centre duquel, dans une niche autrefois décorée d'ornements sculptés et peints, se tient encore debout un Bouddha d'une dizaine de mètres de hauteur. Il n'a gardé de son revêtement de stuc que quelques plis de vêtement passant d'une épaule à l'autre (Pl. XIV, a, b). Les faces latérales et le fond de la niche, ainsi que l'orbe sur lequel se détache la statue, étaient décorés d'ornements de stuc dont il reste quelques vestiges absolument semblables à ceux que l'on retrouve dans certaines grottes voisines du Bouddha de 53 mètres. Il est fort probable que le Bouddha de la vallée de Kakrak est contemporain de ces dernières grottes, c'est-à-dire postérieur au Bouddha de 53 mètres.

Quelques sanctuaires de ce groupe de Kakrak sont encore ornés de peintures en bon état de conservation. Ce décor peint se présente comme une sorte de marqueterie multicolore de petits médaillons circulaires, tangents les uns aux autres et couvrant entièrement la surface des murs. Au centre de chaque médaillon un Bouddha est représenté assis; des figurations de *stūpa*, à peu près généralement semblables à celle que nous avons dessinée sur place et que nous reproduisons ici (fig. 7), remplissent les vides entre les médaillons (3). Le tout est contemporain des derniers monuments bouddhiques de Bāmiyān;

(1) A. Grünwedel, dans *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistan*.

(2) Le croquis du capitaine Maitland, publié dans le *J. R. A. S.* (1886), *The Rock-Cut Caves of Bamian*, pl. 10, p. 349, désigne la vallée de Kakrak sous le nom de Said Abad Glen. Nous ne l'avons jamais entendu désigner sous ce nom.

(3) Voir Pl. XLVII, des *stūpa* du même type, Ḳïzïl (Mission Paul Pelliot).

on sait d'ailleurs à quelle époque la représentation du grand miracle de Çrāvastī, que l'on retrouve fréquemment, en peinture et en sculpture, à Ajaṇṭā, avait mis à la mode la multiplication indéfinie et stéréotypée de l'image du Bouddha.

Malgré l'époque tardive de leur exécution, les sanctuaires de Kakrak mériteraient d'être soigneusement étudiés. L'accès en est extrêmement difficile et nous n'avons pu y pénétrer qu'une fois. Le temps dont nous disposions pour l'exploration de la vallée de Bāmiyān au cours de ce voyage de reconnaissance des sites archéologiques de l'Afghanistan, la saison déjà très avancée et l'intérêt plus considérable des monuments de la falaise des grands Bouddhas ne nous permirent pas d'entreprendre les préparatifs qu'aurait nécessités un travail sérieux dans cette vallée.

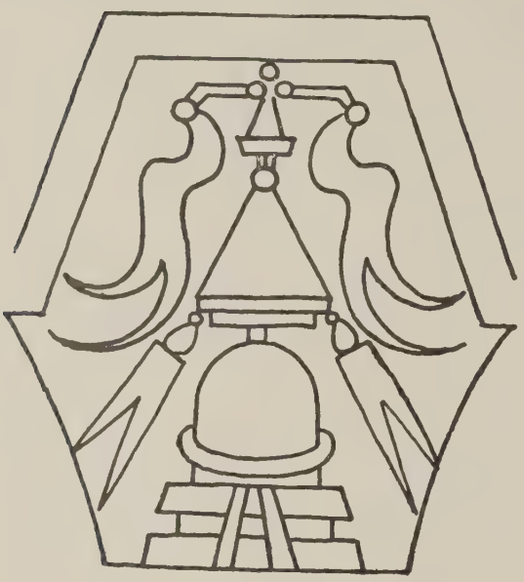


Fig. 7. — Détail de la décoration d'un sanctuaire de la Vallée de Kakrak.

Aussi bien, puisque l'occasion se présente, voulons-nous répéter ce que nous avons déjà dit au sujet des peintures de la grande falaise ; nous n'avons fait que peu de chose auprès de ce qui reste à faire, nous n'avons rapporté, pour ainsi dire, qu'un échantillonnage des antiquités de la vallée de Bāmiyān. Nous n'avons pas retrouvé la grotte où, selon Yāḳūt, on voyait « l'image de tous les oiseaux créés par Dieu ». D'autre part, un voyageur russe, G. Vetcheslov, qui visita Bāmiyān en 1922, et publia en 1923, à Moscou, le récit de son voyage (1), raconte qu'au dire des Afghans plusieurs grottes voisines du Bouddha de 53 mètres contiendraient encore des fresques en bon état de conservation. Il ne les a pas vues, ces grottes étant, à l'époque de son passage, pleines de grain appartenant au Gouvernement et scellées. Quant à nous, il ne nous a rien été signalé de semblable, mais, pour la même raison qui arrêta M. Vetcheslov dans son exploration, nous n'avons pu pénétrer dans la vaste

(1) *Afghanistan*, p. 168-188. Voir titre complet p. 10.

salle qui s'ouvre au fond de la niche de la statue, au niveau du sol et à la droite de ses pieds : elle était alors pleine d'orge jusqu'au plafond.

Voici ce que dit M. Vetcheslov : « Aux pieds du colosse se trouvent des ouvertures qui donnent accès aux grottes et aux escaliers intérieurs destinés à réunir les étages inférieurs aux étages supérieurs. D'après les récits des indigènes et les témoignages écrits, les degrés de ces escaliers sont à ce point détériorés qu'il n'est pas possible de les utiliser. J'ai tenté de vérifier par moi-même la véracité de ces renseignements ; mais, malheureusement, toutes les grottes inférieures étaient pleines de grain et il ne m'a pas été possible d'y pénétrer. Cependant, à mon retour en Russie, j'ai rencontré à Tachkent un colonel afghan, Abdul Hamid Khān, qui m'a dit avoir pu, il y a cinq ans, en compagnie de quelques compagnons d'armes, gravir à l'aide d'une corde les marches de l'escalier. Il m'a dit aussi que les grottes sont situées très profondément à l'intérieur de la montagne et qu'elles représentent un labyrinthe. Sur les murs de certaines d'entre elles il a vu des fresques en bon état de conservation, et il se rappelait fort bien que l'une de ces peintures représentait un archer lançant une flèche. En outre j'ai entendu dire à Moscou, par le second secrétaire de la légation afghane, que l'escalier est très dangereux et que toutes ces grottes ont une autre issue, fait confirmé par les récits des indigènes qui ont vu quelquefois, sur la tête de la grande statue, des groupes de boucs de montagne (1) ».

Que l'on ait vu de ces animaux sur la tête du grand Bouddha, cela n'a rien de très extraordinaire : on nous y a bien vus aussi. Les mouflons ont gagné comme nous, par la face de la falaise, la galerie déambulatoire qui fait le tour de la niche au niveau de l'*uṣnīṣa* de l'idole et nous n'avons reconnu aucun autre moyen d'y parvenir. Ni escalier, ni couloir oblique. On y accédait par une galerie qui longeait horizontalement la face de la falaise et dont il ne reste qu'un tronçon, le reste ayant disparu lors d'un éboulement. Cette galerie s'embranchait vers l'ouest à un large chemin bordé de grottes et montant du fond de la vallée jusqu'au-dessus de la niche du grand Bouddha. C'est ce chemin naturel et très facilement praticable, très nettement visible sur notre planche n° IX, qui justifie le mode d'accès que nous décrivons. Il

(1) Vetcheslov, *op. cit.*, p. 174.

avait très justement semblé aux architectes de la grande idole qu'il était inutile de tailler à grands frais, à grande peine, un escalier dans la montagne puisqu'une simple galerie, prolongeant un chemin naturel existant, pouvait rendre d'identiques et même de meilleurs services.

Notre planche n° XXXVIII, a, représente la construction du sentier qui nous permit d'atteindre la tête du grand Bouddha. Ainsi qu'on peut le voir, ce sentier en construction se dirige vers une baie qui n'est autre chose que la section de la partie restante de la galerie d'accès d'autrefois. Notre figure 8 représente, en pointillé, cette galerie et l'ancien profil de la partie supérieure de la falaise et, en traits pleins, le profil actuel de la montagne et notre sentier. Nous n'avons, en somme, que rétabli, un peu plus en arrière, le chemin de jadis.

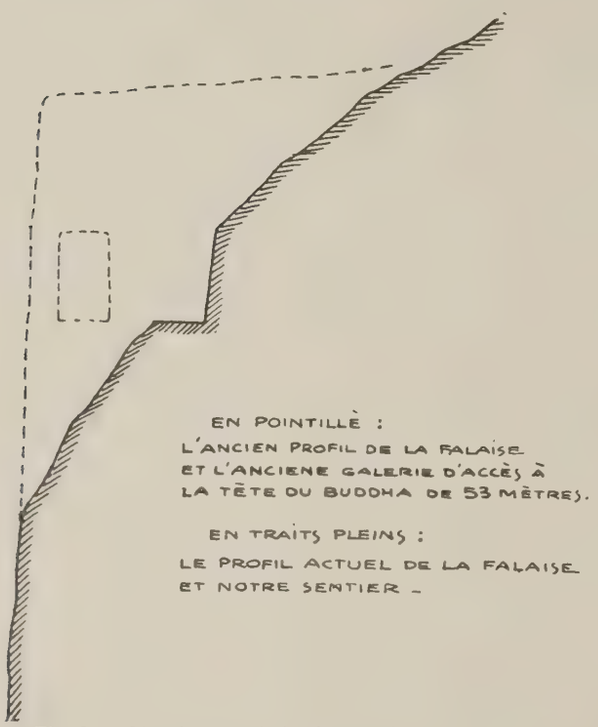

EN POINTILLÉ :
L'ANCIEN PROFIL DE LA FALAISE
ET L'ANCIENE GALERIE D'ACCÈS À
LA TÊTE DU BUDDHA DE 53 MÈTRES.
EN TRAITS PLEINS :
LE PROFIL ACTUEL DE LA FALAISE
ET NOTRE SENTIER -

Fig. 8. — L'ancienne galerie d'accès à la tête du Bouddha de 53 mètres.

Ainsi donc, à moins qu'une certaine niche plate qui se trouve dans la galerie supérieure, immédiatement derrière la tête du Bouddha, ne soit pas une niche mais une porte obstruée aujourd'hui par la chute d'un rocher dont la face, naturellement plane, aurait glissé le long du parement intérieur de la baie, ce qui est bien peu plausible, la question de l'escalier conduisant à la tête de la statue nous paraît définitivement réglée. C'est uniquement par le haut de la falaise que les religieux et les pèlerins s'en allaient accomplir le rite de la circumambulation de la tête de l'idole.

Sans doute, avec le temps, comme dans le cas du Bouddha de 35 mètres, de nouveaux couvents et d'autres sanctuaires auraient été creusés autour de la grande statue ; d'étage en étage ils auraient gagné le haut de la falaise et, tout naturellement, les escaliers qui les auraient desservis auraient permis

l'accès direct à la galerie supérieure, mais l'invasion musulmane est survenue, peut-être aussi, avant cette catastrophe, une certaine décadence de la ferveur religieuse...

Quant aux escaliers intérieurs reliant plusieurs étages des « grottes situées profondément à l'intérieur de la montagne », peut-être existent-ils, peut-être partent-ils précisément de cette grotte pleine de grain où nous n'avons pu pénétrer, mais la réalité de ces caves non aérées, absolument obscures, est bien improbable : s'il nous avait fallu ajouter foi à toutes les histoires entendues, il nous aurait fallu rechercher aussi ce souterrain qui conduit, selon les gens de Bāmiyān, d'une part à Kāboul et d'autre part à Balkh.

Il n'en demeure pas moins vrai qu'un certain nombre de grottes importantes, dont les communications avec le sol ont disparu, nous sont demeurées inaccessibles, et que d'autres, qui servent actuellement de grenier à grain et à fourrage, n'ont pu être vidées pour nous permettre de les examiner. D'autre part les grottes, couvents et sanctuaires où il nous fut possible d'accéder ont généralement servi ou servent encore de demeures aux habitants de Bāmiyān; les peintures qui décoraient la plupart d'entre elles ont presque totalement disparu, lacérées, hachées par les musulmans iconoclastes, ou rongées par l'épaisse croûte de suie qui s'est constituée sur leur surface. Nous avons cependant remarqué que quelques peintures ont été recouvertes, soit par les bouddhistes, au moment de l'invasion musulmane, soit, plus vraisemblablement, par les conquérants eux-mêmes, d'un enduit de terre et de paille sur lequel la suie s'est déposée. Peut-être serait-il possible de les retrouver en partie sous ce mortier protecteur. De plus nous avons dit qu'aucune fouille n'a été faite au bas de la falaise où l'on devrait retrouver des vestiges des anciens couvents construits en plein air ainsi qu'une partie des statues et du mobilier des sanctuaires rupestres. Le travail de recherche et d'étude des antiquités de la vallée de Bāmiyān, loin d'être terminé, est à peine commencé.

Nous pouvons cependant assurer dès maintenant que les sanctuaires de la grande falaise, ceux de la vallée de Kakrak et leurs grandes statues constituent les deux groupes de monuments les plus intéressants de Bāmiyān.

Plusieurs milliers d'autres grottes (1) ont été creusées dans les falaises et

(1) Abu'l-Faḍl évalue à 12.000 le nombre des grottes de Bāmiyān. (*Aīn-i-Akbari*).

les collines qui bordent la vallée principale, en aval et en amont de la célèbre falaise des grands Bouddhas et à l'entrée des vallées de Kakrak et de Foladi (1) (Pl. VI, a, b). Mais il s'en faut qu'elles présentent le même intérêt archéologique ou artistique. Elles ne sont, le plus souvent, que des galeries forées dans la montagne, la plupart perpendiculairement à la face de la falaise, pour servir d'abris provisoires aux pèlerins, aux marchands et même aux animaux des caravanes. Les plus perfectionnées comportent une chambre ouvrant sur la galerie d'accès et parfois une ou plusieurs niches où des sortes de banquettes, réservées dans le roc, servaient de lits de repos. Elles n'étaient nullement décorées, ni même, le plus souvent, revêtues de l'ordinaire enduit de mortier de chaux. Tout ce qu'on en peut dire est que leur forme était si parfaitement conçue pour résister à l'écrasement qu'elles sont encore généralement intactes de nos jours et que leur nombre considérable nous renseigne, peut-être mieux encore que celui des fondations pieuses, sur l'importance commerciale de cette étape de la grande route de l'Inde à la Haute-Asie.

Les premiers monastères de Bāmiyān furent construits en plein air, nous l'avons dit, au pied de la haute falaise où les moines n'allaient pas tarder à se tailler des habitations plus confortables que les modestes abris creusés dès les temps préhistoriques. Peu à peu, du bas en haut, et d'abord autour du premier colosse, la montagne fut percée, aménagée ; de multiples escaliers desservirent, à toutes hauteurs, sanctuaires et couvents. Certains d'entre eux se dégageaient par les escaliers qui, le long des côtés de la niche, conduisaient directement à la tête du Bouddha ; d'autres étaient franchement indépendants. Chacun d'eux possédait un escalier particulier partant du sol et aboutissant, en général, à un grand vestibule largement ouvert sur la vallée. Sur cette sorte de hall s'ouvraient le sanctuaire proprement dit ou chapelle, une autre grande salle sans fermeture ni iconostase, sans doute salle de réunion de la communauté dont dépendait le sanctuaire, ainsi qu'un couloir conduisant à plusieurs chambres, cellules de moines ou magasins divers. Quelques-uns de ces ensembles si caractéristiques comprenaient, faute de place sur un même plan horizontal, deux étages de grottes. D'autres, qui durent s'agrandir, ne purent le faire qu'en creusant, à un niveau inférieur, de nouvelles chambres auxquelles on parvenait par

(1) Maitland donne à la vallée de Foladi le nom de Dahneh-i-Tajik.

de petits escaliers ou même par de simples trous dans le sol. La montagne, en certains endroits, est trouée comme une éponge, mais un ordre parfait, un luxe vraiment étonnant de communications verticales et horizontales assurent à chaque ensemble de grottes et même à chaque grotte une indépendance absolue.

Aujourd'hui toute cette ordonnance est brouillée. Les escaliers, généralement taillés sur la face de la falaise, ayant le plus souvent disparu lors des éboulements provoqués par l'écrasement de la cloison trop mince qui les sé-

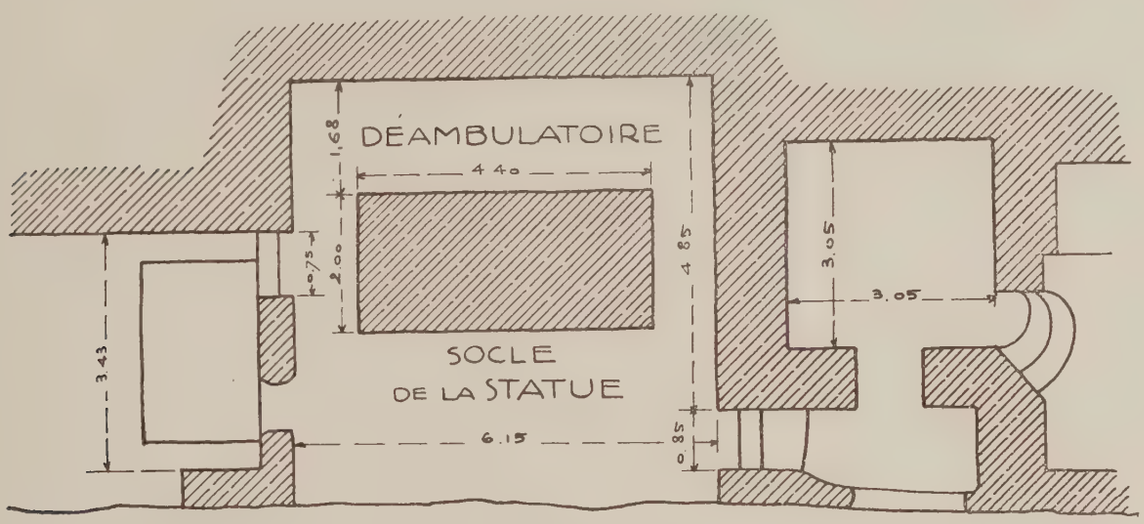


Fig. 9. — Plan de la niche du Bouddha assis voisin du colosse de 35 mètres.

parait du vide, les habitants musulmans de Bāmiyān percèrent de nouvelles galeries ou des couloirs obliques, taillèrent et construisirent de nouveaux escaliers, réunirent des ensembles de grottes séparés ou, au contraire, bouchèrent des portes et murèrent des escaliers devenus dangereux. Il y a des étables et des écuries à 30 mètres au-dessus du sol de la vallée; mais il est possible, en y regardant bien, de retrouver les anciennes dispositions, et nous avons pu relever le plan de quelques-uns de ces ensembles qui nous ont paru les plus intéressants. Les plus complets se trouvent auprès du Bouddha de 35 mètres, à droite et à gauche de lui, à toutes hauteurs. Il en est aussi, mais de moindre importance, autour du plus proche des trois Bouddhas assis (fig. 9; Pl. XII, a); mais soit que le Bouddha de 53 mètres n'ait jamais égalé en sainteté et en renommée son ancêtre de 35 mètres, soit qu'il fût trop jeune encore à l'époque de la conquête arabe pour qu'on eût eu le temps matériel de lui donner le même somptueux cortège de sanctuaires et

de couvents, soit enfin que vers l'époque de son achèvement la ferveur religieuse ne creusât plus les montagnes, il ne compte autour de lui que des grottes

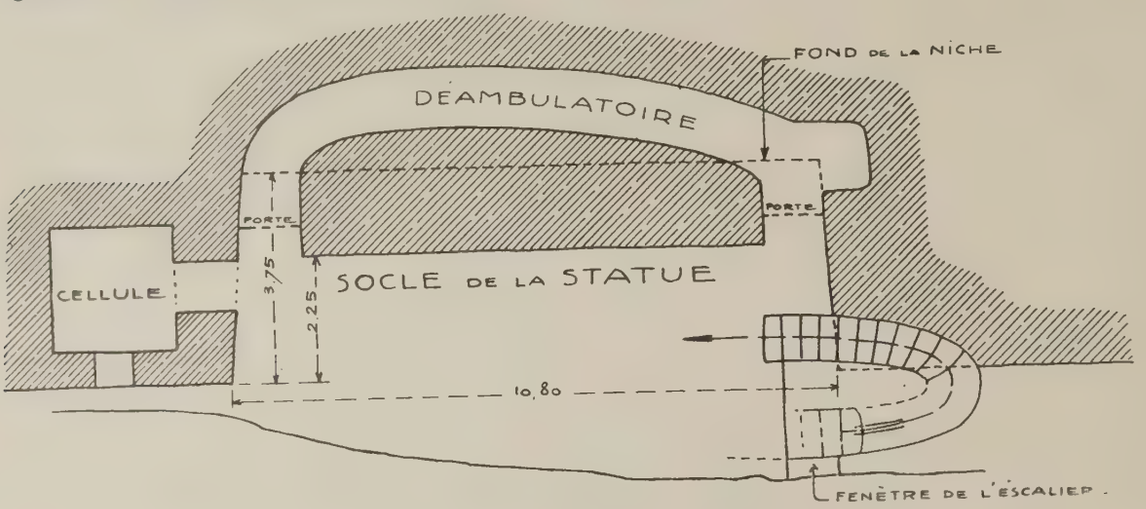


Fig. 10. — Plan de la niche du plus grand des Bouddhas assis.

simples, souvent spacieuses et richement décorées, mais pas d'ensembles. Il n'y a même immédiatement auprès de lui, dépendant de lui, que le groupe des

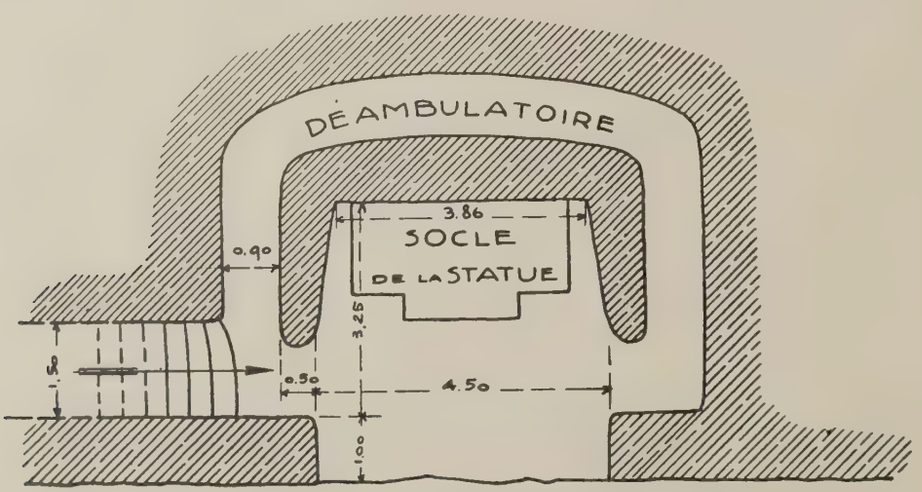


Fig. 11. — Plan de la niche du plus petit des Bouddhas assis.

caves qui s'ouvrent au niveau de ses pieds, au fond de sa niche. Le second des Bouddhas assis, celui du milieu, n'a comme dépendances immédiates qu'une très petite salle (fig. 10; Pl. XIII, a) et le troisième, le plus proche du Bouddha de 53 mètres, n'en a aucune (fig. 11; Pl. XIII, b).

DESCRIPTION DE QUELQUES SANCTUAIRES DE BĀMIYĀN (1)

Le premier ensemble de grottes [A] que l'on rencontre en gravissant l'escalier qui conduit aujourd'hui à la tête du Bouddha de 35 mètres est l'un des

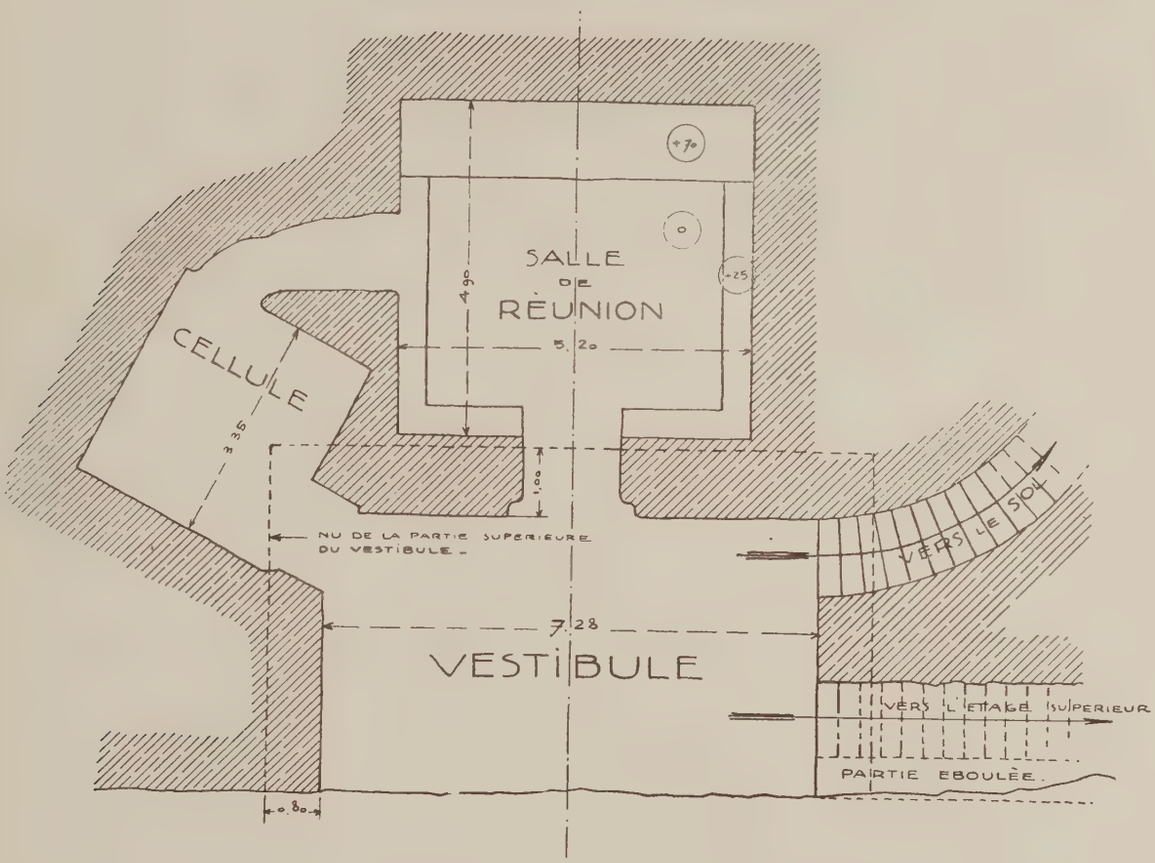


Fig. 12. — Plan de l'étage inférieur du sanctuaire A.

plus représentatifs de Bāmiyān, tant par la composition de son plan que par le détail de son décor (fig. 12–13). Il comprend deux étages de grottes. L'étage inférieur se compose uniquement d'une grande salle carrée, voûtée en coupole sur doubleaux d'angles (Pl. XXXI, a), et d'une salle plus petite, voûtée de la même façon et très probablement ajoutée après coup. Ces deux salles s'ouvrent sur un large vestibule auquel aboutit un escalier qui vient directement du sol et d'où part un autre escalier, aujourd'hui détruit, conduisant à l'étage supérieur.

(1) Voir Pl. XXIX le calque désignant l'emplacement dans la falaise des sanctuaires décrits ci-après.

La grande salle était entièrement décorée de peintures qui ont presque totalement disparu sous une épaisse croûte de suie. Elle est entourée, sur trois de ses faces, d'une banquette de 0 m. 25 de hauteur. Une estrade de 0 m. 70 de

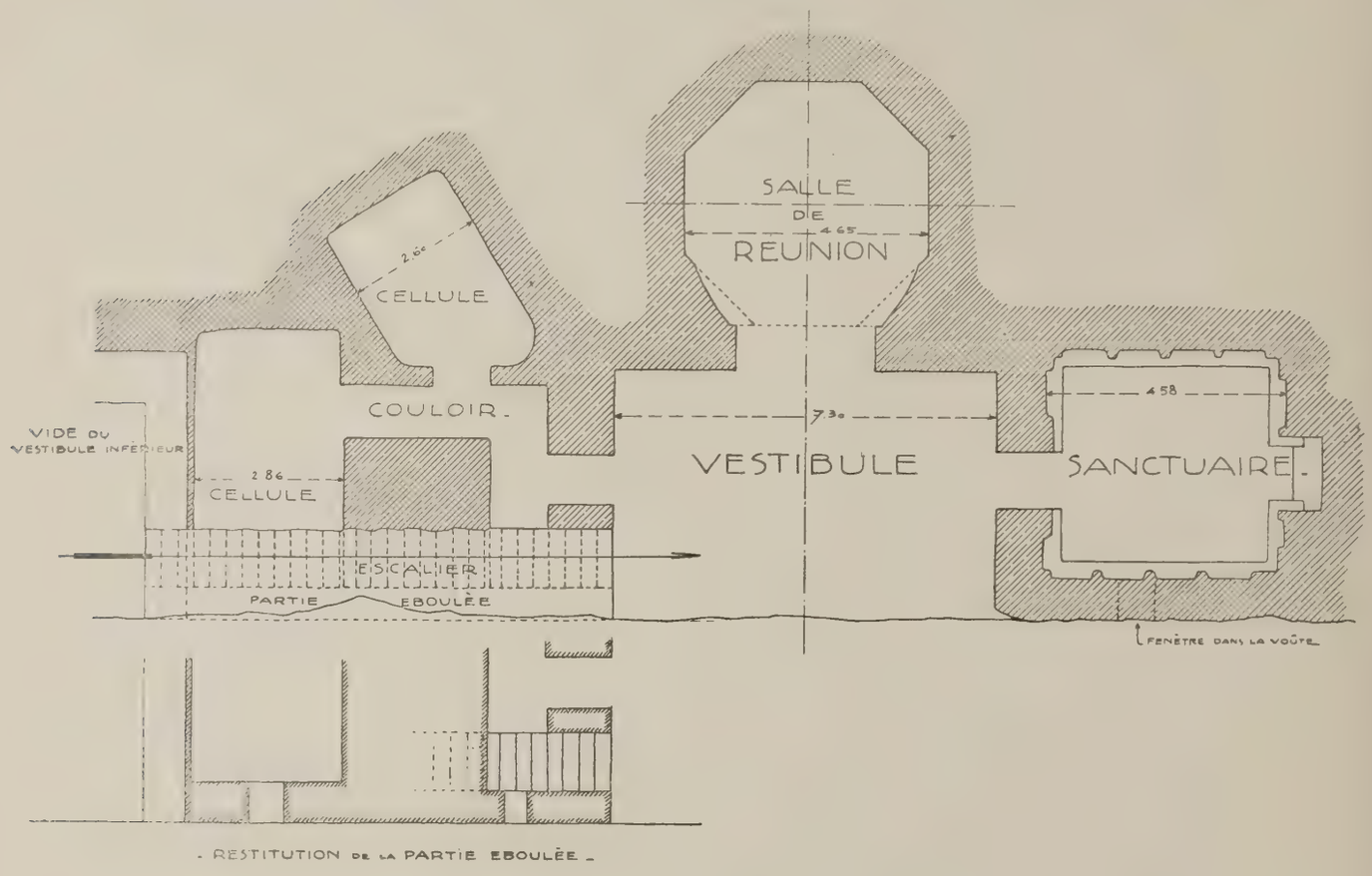


Fig. 13. — Plan de l'étage supérieur du sanctuaire A.

hauteur occupe toute la largeur de la quatrième face, opposée à la porte. La baie qui commande l'arrivée de l'escalier venant du sol et celle de la petite salle présentent des traces de linteaux de portes et de scellements. La baie de la grande salle comporte, du côté du vestibule, une large feuillure où se logeait le bâti d'une épaisse porte de bois.

L'étage supérieur est plus important. Il possède, lui aussi, un large vestibule (Pl. XXXI, b) auquel aboutit l'escalier intérieur du sanctuaire. Sur ce vestibule se dégagent la chapelle, une salle octogonale, qui était sans doute le lieu de réunion des moines, et un couloir conduisant à deux chambres dont l'une,

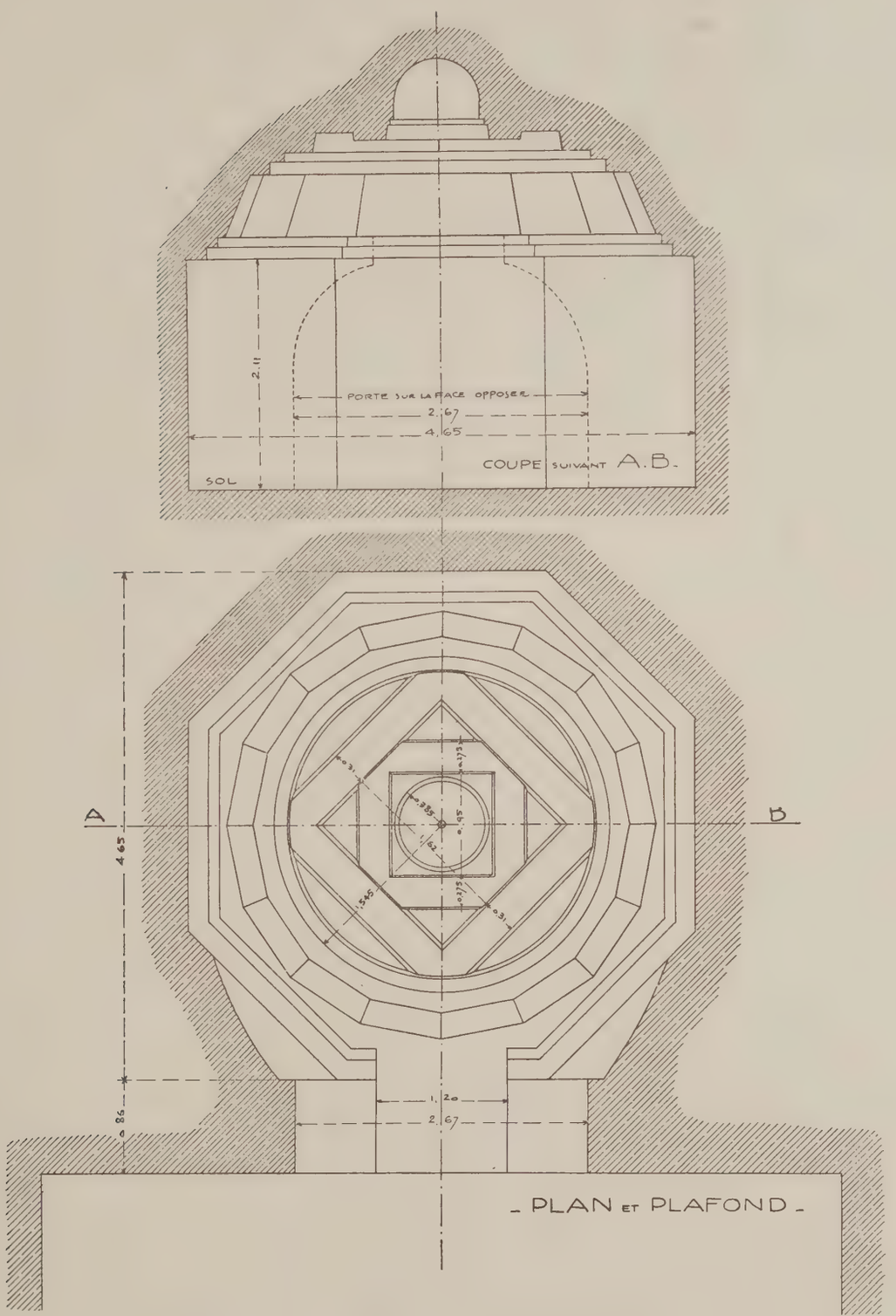


Fig. 14. — Plan et coupe de la salle octogonale du sanctuaire A.

la plus grande, en partie éboulée, s'éclairait sur la face de la falaise. La chapelle (Pl. XXXII, a, b) est une salle carrée voûtée en coupole sans aucune espèce de raccordement du plan carré au plan rond. Les parois verticales et la coupole sont ornées d'arcatures dont l'exécution est encore très gauche. Cette grotte si intéressante, l'une des plus anciennes de Bāmiyān, était autrefois décorée de peintures qui ont disparu. Il ne reste plus, au fond de l'iconostase, que le trou d'encastrement du tenon qui fixait au rocher une statue du Bouddha. La salle octogonale (fig. 14; Pl. XXXIII, a), l'une des plus belles grottes de Bāmiyān, est plafonnée. Un système ingénieux de plans obliques, diminuant la portée de la partie horizontale du plafond et doublant le nombre des côtés de l'octogone, permet le passage facile de cette forme au cercle dans lequel s'inscrit une combinaison de fausses poutres taillées dans le roc à l'imitation d'un plafond de bois. Le subtil artifice qui a permis au savant architecte de cette grotte de lui donner une porte plus large que l'un des côtés de l'octogone est absolument remarquable et, à notre connaissance, unique. Ces deux dernières grottes, la chapelle carrée voûtée en coupole et la salle octogonale si curieusement plafonnée, appartiennent aux deux types architecturaux le plus fréquemment rencontrés à Bāmiyān ; nous aurons plus loin l'occasion d'en étudier l'origine et les développements. Nous ne désirons, pour le moment, que présenter quelques exemples caractéristiques de la composition des plans des sanctuaires rupestres de la grande falaise.

Entre l'étage inférieur de l'ensemble de grottes dont nous venons de parler et la niche du Bouddha de 35 mètres se trouve un autre sanctuaire [B] (fig. 15) fort intéressant, desservi par deux escaliers, l'un qui lui est particulier, l'autre qui, montant le long des parois latérales de la niche jusqu'à la tête de la statue, dessert en cours de route un certain nombre d'étages de grottes. Cet escalier donne accès à un petit vestibule d'où un couloir, commandé par une porte de bois, conduit à la chapelle. L'escalier particulier aboutit, comme dans le cas précédent, à un vestibule également ouvert sur la vallée : même grande salle voûtée en coupole sur doubleaux d'angles, même couloir conduisant à diverses chambres, mais la chapelle est petite et n'est pas en belle place, comme il convient dans le cas présent d'un ensemble de grottes dépendant directement de la grande statue du Bouddha. Cette petite chapelle, le couloir qui la dessert et le vestibule qui l'éclaire par une vaste baie trilobée forment d'ailleurs une jolie composition déparée seulement par un horrible plafond (Pl. XXXIV, a)

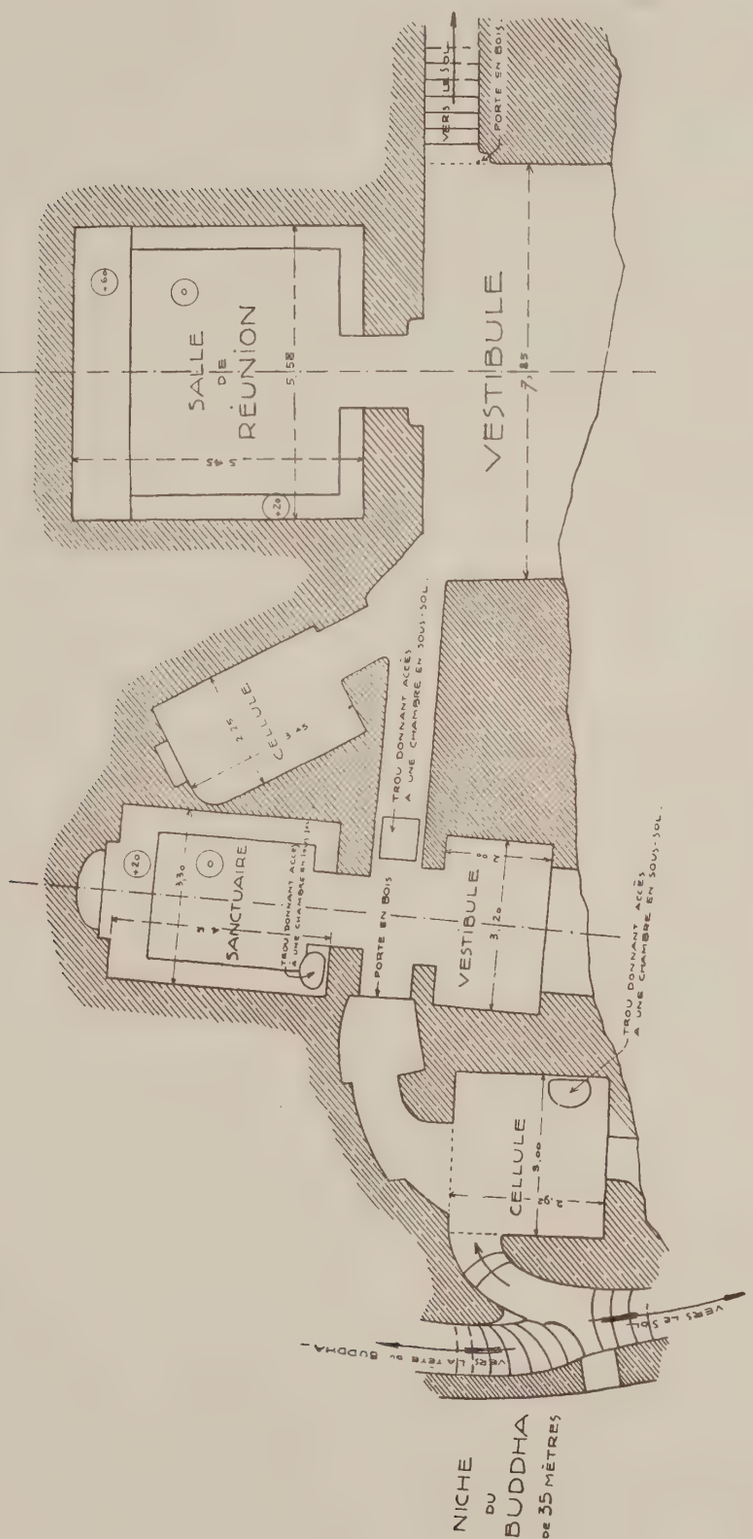


Fig. 15. — Plan du sanctuaire B.

compliqué à plaisir, et qui n'a d'autre intérêt que son étrangeté (1). Ce groupe important, mais serré entre le groupe voisin et la niche du Bouddha, s'étant trouvé, à une certaine époque, par trop dépourvu de chambres secondaires, il en fut creusé trois à un niveau inférieur. Un trou carré dans le couloir, ordinairement masqué par une trappe en bois, permet de descendre, par quelques marches très raides, à l'une de ces chambres, éclairée sur la vallée. On parvient directement aux deux autres par des trous très petits pratiqués l'un dans le sol de la chapelle, l'autre dans celui du vestibule d'entrée voisin de l'escalier du Bouddha. Ces dernières chambres, destinées sans doute à servir de magasins, n'ont d'autre ouverture que le trou par lequel on y accède.

Lorsque, ayant gravi jusqu'en haut l'escalier qui conduit à la tête du Bouddha et suivi la galerie qui fait le tour de la niche, on redescend le long de l'autre paroi par un escalier symétrique au premier, on rencontre un premier ensemble de grottes [C] dont la figure 16 représente le plan. C'est un sanctuaire demeuré inachevé pour une raison inconnue. Les galeries qui, à droite et à gauche, devaient conduire aux cellules des moines et aux magasins, ont été abandonnées en cours d'exécution. Il est cependant intéressant par la forme assez peu courante à Bāmiyān de ses deux salles principales et par les dimensions exceptionnelles de l'une d'elles. Ces deux grottes sont circulaires et couvertes en coupoles. Elles étaient décorées de peintures dont il reste quelques vestiges à la voûte de la plus petite (Pl. XXXIV, b). On distingue encore, sur les murs du vestibule de la plus grande, des traces de fresques grossières où l'on reconnaît des représentations rudimentaires de *stūpa*.

Si l'on descend un étage de plus par le même escalier du Bouddha, on rencontre une salle voûtée [D] (Pl. XXXV, b) dont le décor au moins, sinon la grotte elle-même, est contemporain des grottes voisines de la statue de 53 mètres. Ce décor, sculpté sur l'enduit de stuc et ne présentant aucune trace de peinture, est, en effet, semblable à celui que représente la planche XXX, a, b (2).

Voici maintenant deux ensembles de grottes [E], réunis par une brèche qui fut pratiquée dans leur cloison mitoyenne à l'époque bouddhique (fig. 17). Vrai-

(1) Maitland a dessiné ce plafond et son dessin a été publié dans l'article déjà cité du *J. R. A. S.*, vol. XVIII (1886), Part. 3, pl. 10, p. 348-349.

(2) Le décor de ces deux grottes est à rapprocher des ornements reproduits par M. Zoltán de Takács dans son article: *Mittelasiatische Spätantike und Keszthelykultur*, Tafel 64, 2, 3; 65, 8, 9 (*Jahrbuch der Asiatischen Kunst, herausgegeben von* Georg Biermann, Berlin, 1925).

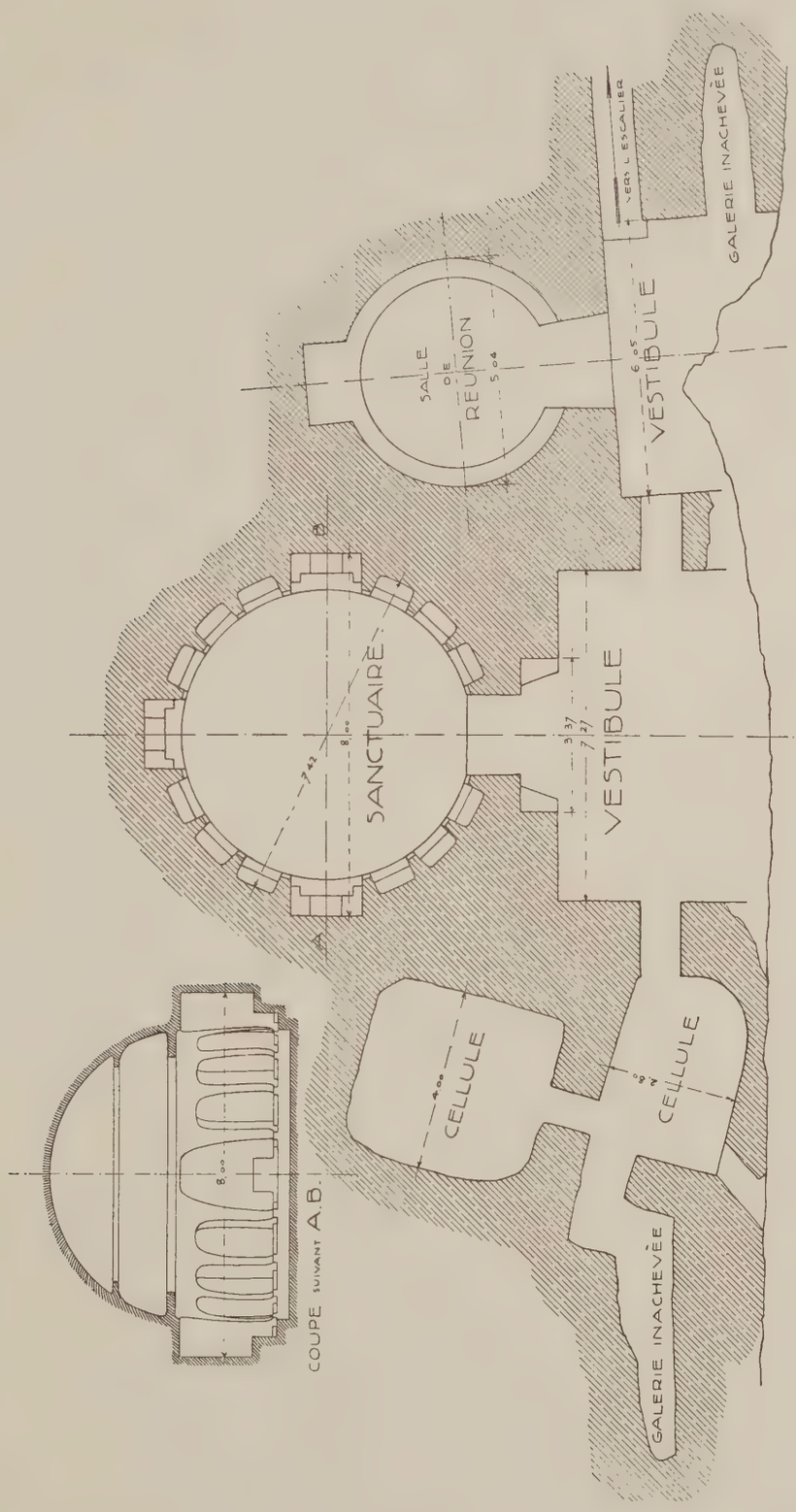


Fig. 16. — Plan et coupe partielle du sanctuaire C.

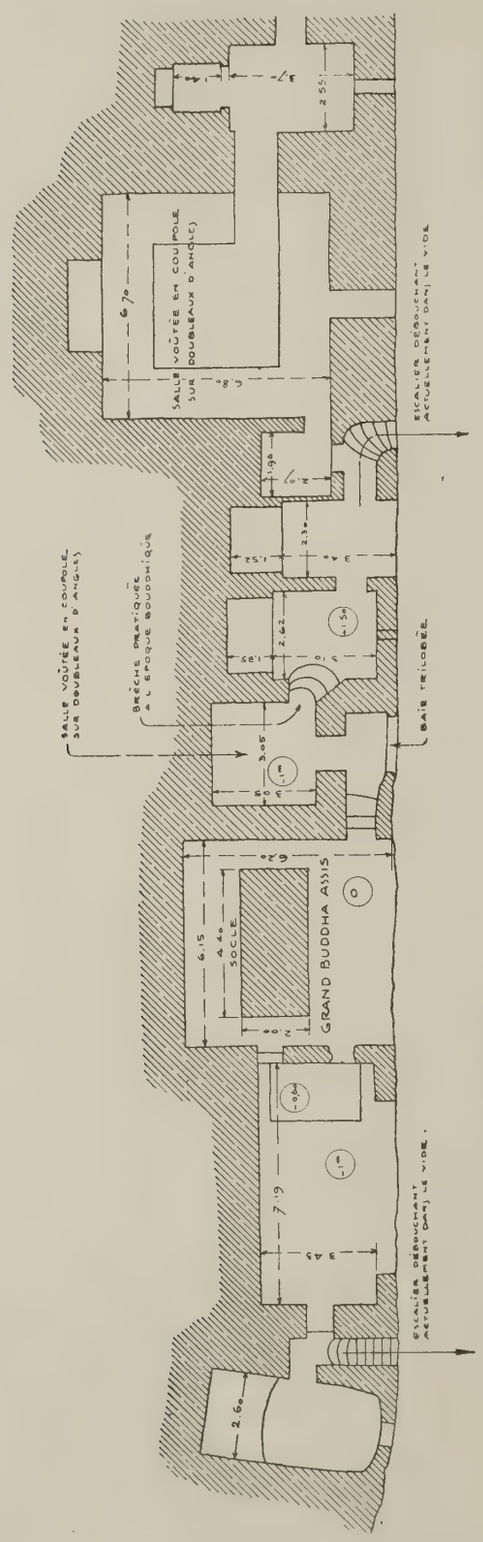


Fig. 17. — Plan du sanctuaire E.

semblablement l'un des deux dut s'agrandir en s'annexant son voisin, et ce fut sans doute le possesseur de ce Bouddha assis qui semble avoir été, après le colosse de 35 mètres, l'idole la plus vénérée de Bāmiyān. C'est au sommet de la niche de cette statue que se trouve une peinture magnifique que Maitland a dessinée (1) et dont nous donnons une photographie (Pl. XXVII). Ces sanctuaires comprennent à peu près les mêmes éléments que ceux du Bouddha de 35 mètres,

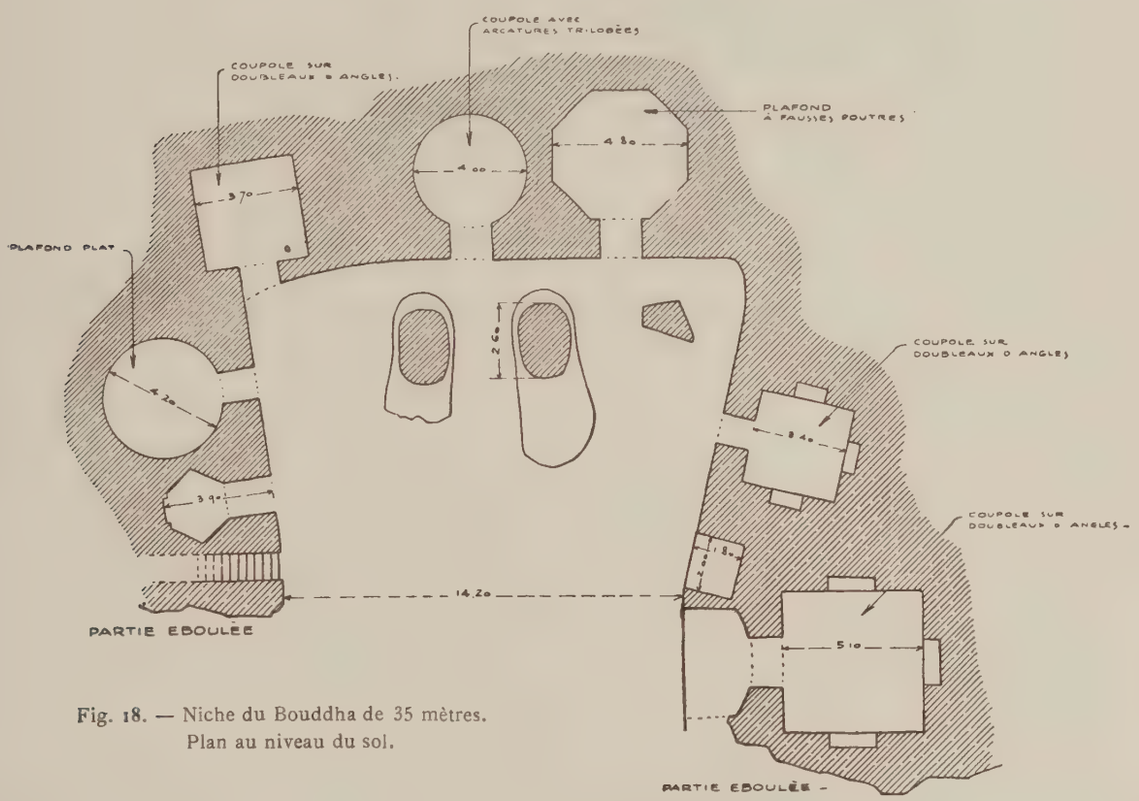


Fig. 18. — Niche du Bouddha de 35 mètres. Plan au niveau du sol.

escaliers particuliers, chapelles, salles de réunion, etc., mais les proportions en sont moins vastes et les dégagements moins bien compris.

Ces quelques exemples, dont on pourrait multiplier considérablement le nombre, suffiront à faire connaître l'esprit dans lequel ont été conçus les sanctuaires rupestres de Bāmiyān. Nous n'y ajouterons, pour compléter la description sommaire de cet imposant ensemble de grottes et de statues gigantesques, que, le plan, pris au niveau du sol, de la niche du Bouddha de 35 mètres (fig. 18).

(1) *J. R. A. S.*, vol. XVIII, pl. 8.

LE DÉCOR ARCHITECTURAL DES SANCTUAIRES DE BĀMIYĀN

Les plus anciennes des grottes où se découvre un souci d'art sont situées auprès du colosse de 35 mètres, à peu près au niveau du sol de sa niche.

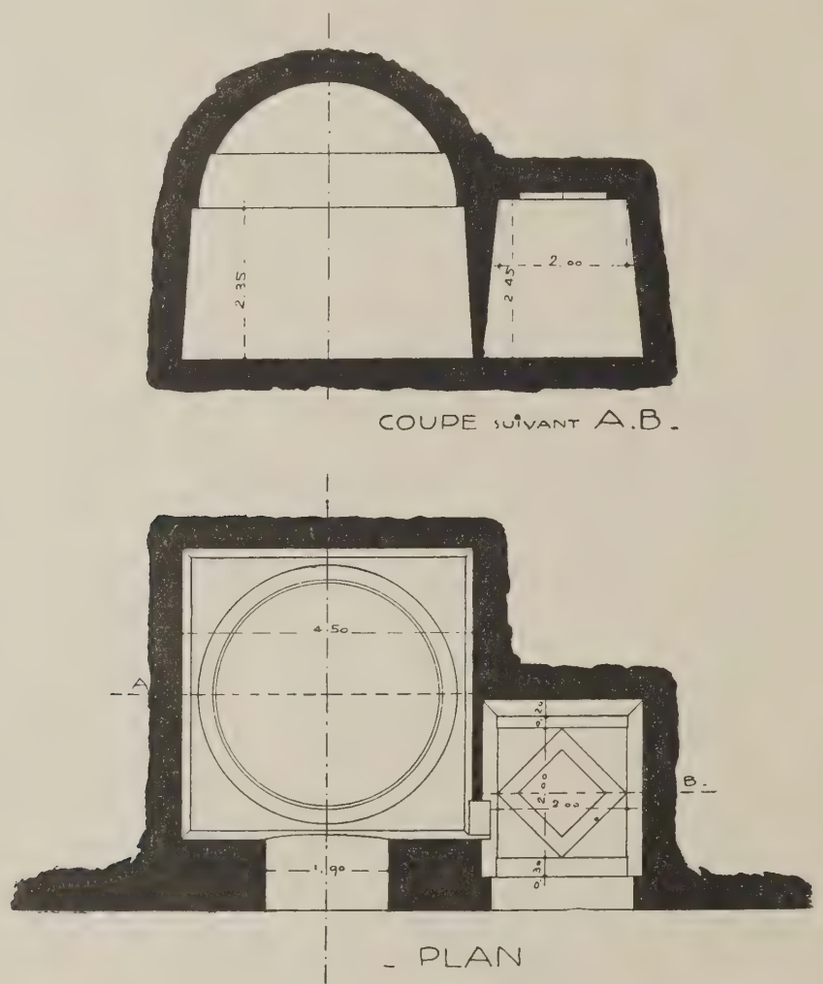


Fig. 19. — Ensemble de deux grottes à plan carré couvertes l'une en coupole et l'autre d'un plafond à fausses poutres.

Leur architecture est très rudimentaire et ne comporte aucun décor peint ou sculpté. Leur intérêt est, à la vérité, surtout archéologique et réside dans ce fait qu'elles sont les prototypes mêmes de celles qui se creusèrent, se perfectionnèrent et se décorèrent ensuite, d'abord immédiatement au-dessus d'elles, autour du Bouddha de 35 mètres, puis autour des Bouddhas assis et jusqu'au

delà du Bouddha de 53 mètres, où se termina le prodigieux labeur des troglodytes de Bāmiyān.

Nous voyons là les premiers spécimens des différents types de grottes que nous retrouvons dans la grande falaise à tous les stades de leur développement, depuis la salle rectangulaire voûtée en berceau, la salle ronde, octogonale et même hexagonale, couverte d'un plafond plat, jusqu'aux combinaisons, plus appréciées et le plus souvent employées, de la salle carrée voûtée en coupole et du plafond taillé dans le roc à l'imitation de l'ancienne charpenterie. La figure 19 représente un groupe de deux de ces plus anciennes grottes.

L'une est une salle carrée de 4 m. 50 de côté, surmontée d'une coupole à peu de chose près hémisphérique, ou affectant plus exactement, car les parois de cette salle sont inclinées vers l'intérieur, la forme d'un tronc de pyramide surmonté d'une coupole. Le délicat problème du passage d'un plan carré à un plan circulaire a été résolu de la façon la plus simple : on ne s'en est pas occupé, solution d'ailleurs très rationnelle dans le cas présent d'une grotte de petites dimensions, taillée dans un roc compact, et où, par conséquent, n'interviennent pas les questions d'appareillage et d'équilibre des matériaux qui régissent si impérieusement les procédés de la construction à ciel ouvert. Plus tard, des sortes de consoles (fig. 20), puis des séries de doubleaux d'angles formant trompes (Pl. XXXI, a), exactement empruntés aux monuments construits en briques, amortissent le plan rond sur le plan carré. De grotte en grotte et d'étage en étage se développèrent ces combinaisons décoratives, d'abord ornées de peintures, puis d'ornements sculptés, qui parvinrent à leur maximum d'effet et d'habileté autour du Bouddha de 53 mètres et plus loin vers l'ouest. La logique, répétons-le, n'a rien à voir en tout cela : l'architecture des grottes de Bāmiyān n'est qu'un décor. Les éléments actifs des constructions à ciel ouvert imités ici ne sont que des ornements, ils ne jouent, ils ne peuvent jouer aucun autre rôle. Quant à la forme même de la grotte, à cet arrangement d'une coupole sur une salle carrée, c'est un emprunt à l'art perse. Ce sont les Perses qui, faute de bois, obligés de maçonner sans cintres, trouvèrent le moyen pratique de poser une coupole sur un plan non circulaire.

« A première vue, dit Choisy (1), la coupole, c'est-à-dire la voûte à plan cir-

(1) Choisy, *Histoire de l'Arch.*, t. I, p. 124.

culaire, ne paraît point indiquée pour une salle carrée : la voûte naturelle serait, semble-t-il, la voûte dite en arc de cloître, où les quatre murs de l'en-

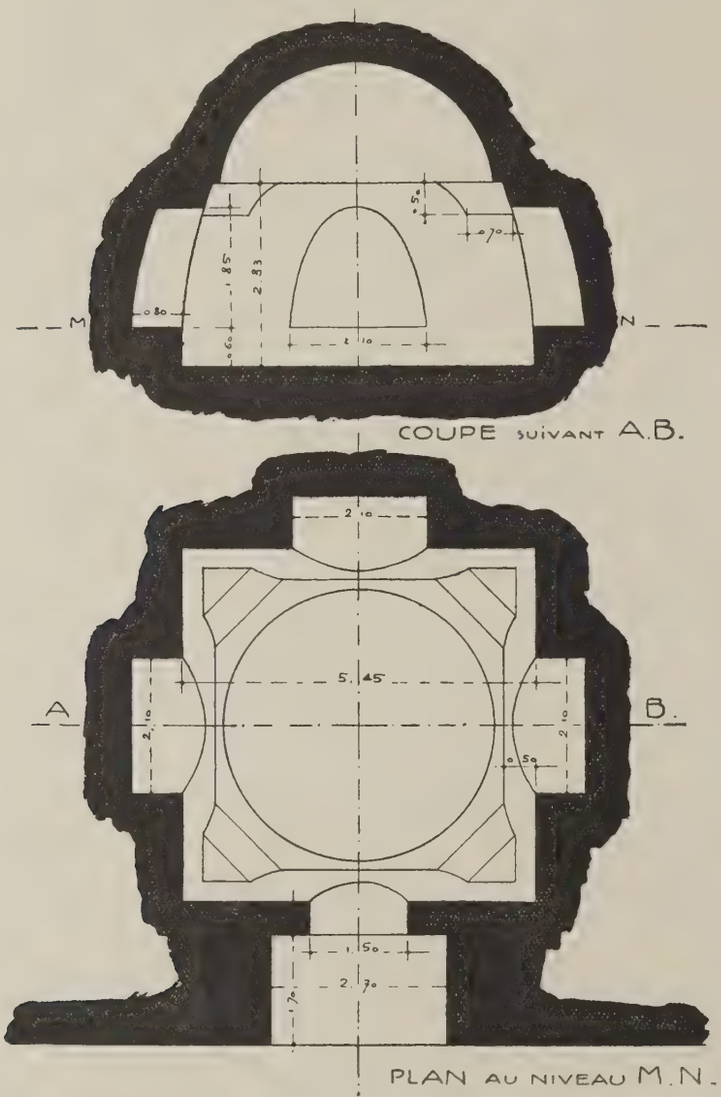


Fig. 20. — Grotte carrée couverte en coupole.

ceinte se prolongent en se courbant progressivement au-dessus du vide. Mais il faudrait des cintres : la coupole a l'avantage de les rendre inutiles et cette propriété précieuse explique les efforts que les Perses ont tentés pour raccorder la coupole avec un plan rectangulaire.

« Le raccord avec un plan octogone serait chose facile, tant l'octogone serre

de près le cercle qu'il enveloppe : la solution perse consiste à transformer le plan carré en un plan octogone à l'aide de quatre trompes d'angle construites suivant le procédé qui vient d'être exposé : c'est sur la base octogone fournie par ces quatre trompes que s'élève la coupole proprement dite. Tel est le procédé adopté à Sarvistan, à Firouz-Abad; telle la coupole se perpétuera jusqu'à nos jours dans l'architecture perse : le pendentif en trompe lui appartient essentiellement. »

C'est bien à la Perse, mais, de plus, c'est directement à elle que Bāmiyān a emprunté la coupole sur doubleaux d'angles formant trompes. L'Inde l'a totalement ignorée. L'architecture indienne qui a tant reçu de l'art achéménide ne lui a rien demandé de ses ingénieux procédés de construction des voûtes; qu'elle construisît en bois ou en pierre, elle ne sortit pas des combinaisons par empilage et ne connut guère qu'un principe d'équilibre : le contrepoids. L'art indien se ramène presque tout entier à des imitations de la vieille charpenterie indigène. Cependant, à l'époque gréco-bouddhique, en même temps que nous constatons l'apparition de types décoratifs occidentaux, nous découvrons un emploi de la voûte très généralisé dans les monastères construits sur les collines du Gandhāra. Presque toutes les chambres sont voûtées. Les unes sont rectangulaires et voûtées en berceau par empilage en encorbellement (voir A. FOUCHER, *L'Art gréco-bouddhique du Gandhāra*, t. I, fig. 34 et 35), les autres sont rondes ou carrées et voûtées en coupoles. Pour les intérieurs circulaires, aucune difficulté ne se présentait : rien n'est plus simple que de couvrir un cylindre par une coupole au moyen du procédé de construction par empilage en encorbellement. Le cas des salles carrées était un peu plus compliqué. « A leur occasion », nous dit M. A. Foucher (1), « les architectes indiens se sont trouvés, eux aussi, confrontés avec la difficulté de couvrir un espace carré au moyen d'une calotte hémisphérique. On sait que ce délicat problème n'a été définitivement résolu qu'au v^e^ siècle, dans la construction de Sainte-Sophie de Constantinople; mais il va de soi que dans l'Inde, non plus qu'ailleurs, on n'a pas attendu la savante et élégante solution des pendentifs pour se tirer pratiquement d'affaire. Une, deux ou trois pierres placées en encorbellement dans les quatre coins d'un carré ont vite fait de réduire ce dernier à l'octogone; quant

(1) A. FOUCHER, *A. G. B. G.*, t. I, p. 120.

au passage de l'octogone au cercle, les maçons du Gandhāra ne s'embarrassaient pas pour si peu. Cole a eu la bonne chance de trouver, le premier, près de Sanghao, des chambres souterraines assez bien conservées et qui présentent un exemple typique de ces dispositions (1). » Une autre des illustrations de l'ouvrage de M. A. Foucher laisse également apercevoir, à l'intérieur d'un *vihāra* carré, la pierre d'angle qui supportait la naissance circulaire d'un dôme (2).

L'Inde, et même l'Inde bouddhique du Gandhāra, ne semble donc pas avoir connu la solution perse de l'amortissement d'une coupole sur un plan carré.

Quant au Turkestan, nous y voyons bien, comme à Ili-Ḳöl, près de Ḳomul (3), des doubleaux d'angles peints à cheval sur les arêtes d'un plafond en forme de tronc de pyramide, mais ces représentations accusent une si absolue incompréhension de l'architecture qu'elles imitent en peinture, qu'il semble évident que leurs auteurs n'en ont jamais connu d'exemples originaux. L'ouvrier de Bāmiyān copiait un élément actif de construction qu'il avait vu de ses yeux (4); le peintre du Turkestan ne reproduisait plus qu'un décor qui n'avait pour lui aucun sens. Les coupoles construites en ce pays s'amortissent d'ailleurs directement sur de fortes pièces de bois placées dans les angles du carré et celles qui, à Ḳïzïl, par exemple, couvrent des grottes carrées, ont été taillées dans le roc au centre d'un plafond plat, sans qu'on se soit inquiété de soutenir ou de paraître soutenir les triangles restants.

Ainsi donc, la coupole sur doubleaux d'angles est un emprunt direct à l'architecture de la Perse.

Revenons à notre figure n° 19. La seconde grotte, la plus petite, est une salle carrée couverte d'un plafond qui semble porté par une combinaison de poutres. Ces poutres, obliquement placées, reposent si maladroitement sur leurs pointes qu'il est inutile d'aller chercher plus loin la preuve que cet artifice de construction, qui permet de couvrir des salles relativement vastes au moyen de matériaux de petites dimensions, n'était pas connu des artisans de la région. C'est le premier essai d'une ornementation empruntée à l'art de cons-

(1) A. Foucher, *A. G. B. G.*, t. I, p. 113, fig. 36, d'après Cole.

(2) A. Foucher, *A. G. B. G.*, t. I, p. 107, fig. 32.

(3) A. von Le Coq, *Bilderatlas*, fig. 254.

(4) Nous avons découvert, au cours des fouilles exécutées dans un couvent de l'ancienne Kaboura, la Kāboul bouddhique, une chambre souterraine couverte en coupole sur doubleaux d'angles et construite en briques suivant les procédés mêmes de la technique perse. L'emploi de cette combinaison architecturale était donc connu des maçons de cette contrée voisine de Bāmiyān.

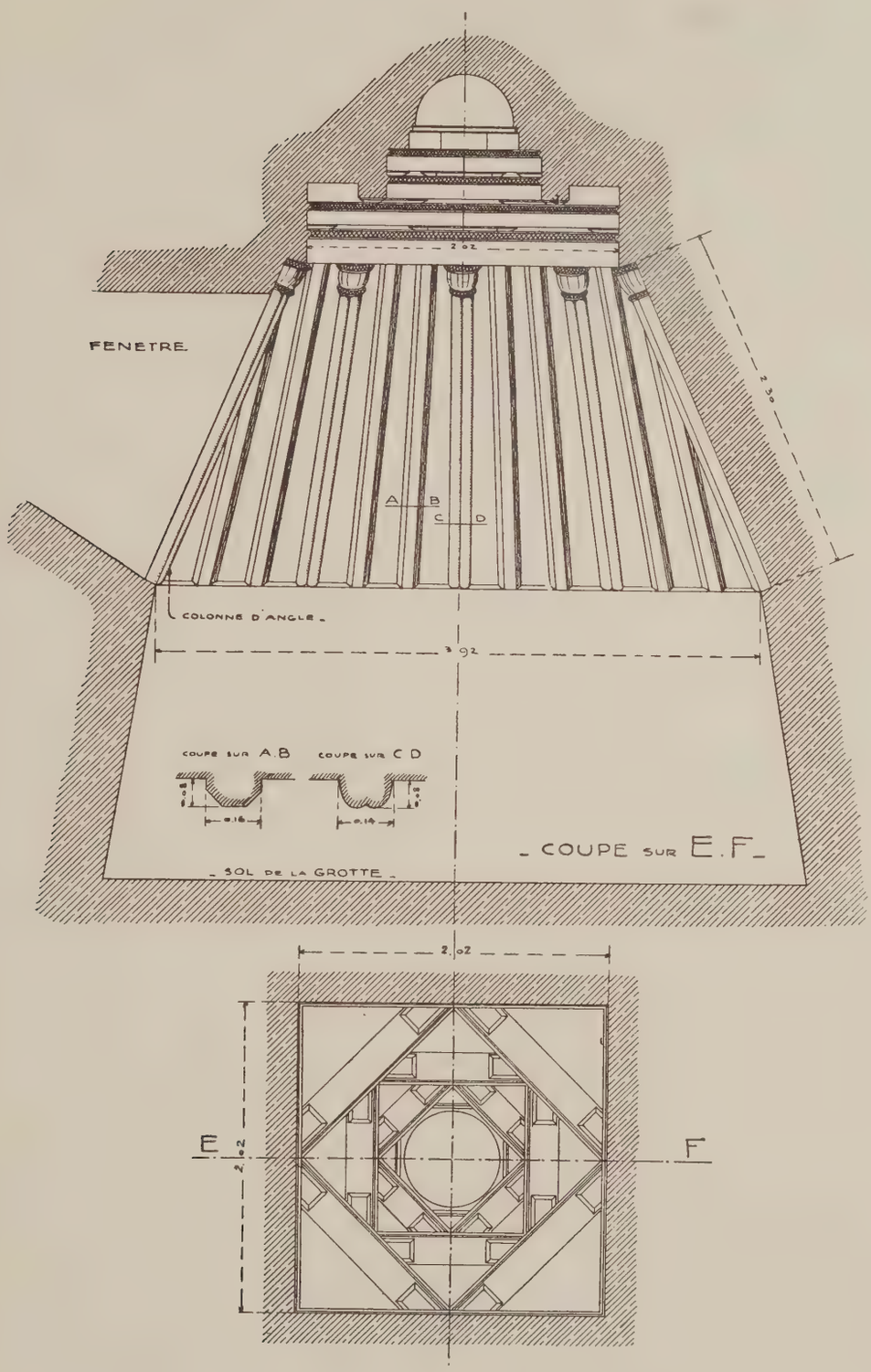


Fig. 21. — Coupe et plafond d'une grotte voisine du Bouddha de 53 mètres.

truire d'une autre partie de l'Asie, l'essai naïf d'un décor que nous verrons se perfectionner d'étage en étage dans les grottes de la falaise des grandes idoles, de même que nous avons vu se perfectionner le décor de la coupole sur plan carré.

Nous le rencontrons d'abord auprès du Bouddha de 35 mètres dans l'une des salles qui s'ouvrent au rez-de-chaussée de sa niche (fig. 18), puis dans l'une des grottes d'un sanctuaire voisin dont nous avons donné le plan (fig. 14; Pl. XXXIII, a, b), puis un peu plus haut dans la falaise, dans un autre sanctuaire

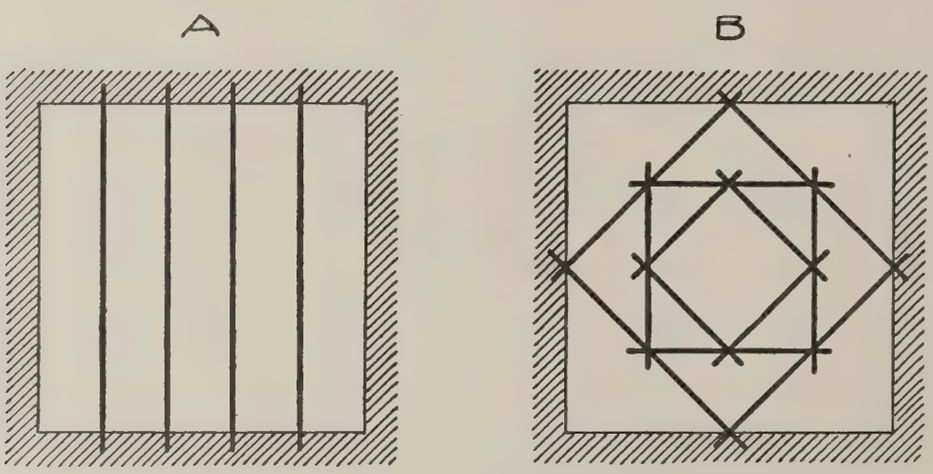


Fig. 22. — Schéma de deux systèmes de poutraison.

(Pl. XXXIV, a) et bien d'autres fois encore jusqu'au delà du Bouddha de 53 mètres où nous trouvons finalement, à plusieurs exemplaires, cette très remarquable, absurde et très fidèle imitation, taillée dans la montagne, d'une construction en charpente de bois (fig. 21 ; Pl. XXXV, a ; XXXVI).

La façon la plus simple de couvrir un espace carré au moyen d'un plafond est de lancer, d'un côté du carré au côté opposé, une série de poutres de bois ou de pierre destinées à porter le plafond proprement dit (fig. 22 A), mais on atteint rapidement la limite des possibilités de ce mode de construction : les poutres de pierre n'ont pas grande portée, et les poutres de bois de forte section sont souvent rares et coûteuses. Les architectes cherchèrent donc à utiliser plus adroitement les matériaux dont ils disposaient et imaginèrent, entre autres solutions, de lancer leurs poutres, non plus d'un côté du carré à couvrir au côté

opposé, mais du milieu d'un côté au milieu des côtés voisins (fig. 22 B). Quatre poutres ainsi disposées limitent un nouveau carré dont la surface est exactement égale à la moitié de celle du carré initial, tandis que la longueur de ses côtés, c'est-à-dire des poutres nécessaires, est à la longueur des côtés du premier carré comme 7 est à 10. Cela revient à dire qu'étant donné des poutres d'une certaine longueur, elles permettent de couvrir une salle carrée d'une certaine surface ou une salle de surface double, selon qu'on les emploie de la première ou de la seconde manière. Si l'on trouve encore trop considérable la surface du nouveau carré à couvrir, on peut de nouveau lancer des poutres s'appuyant au milieu des côtés de ce carré. On en déterminera ainsi une troisième dont les côtés seront égaux à la moitié de ceux du carré initial et dont la surface ne sera plus que le quart de la surface totale à couvrir. On pourrait, de la même façon, amener le carré central à ne représenter que la huitième ou la seizième partie du premier carré, ou moins encore. Les avantages de cet artifice de construction sont appréciables et l'on comprend son succès dans tous les pays utilisant le bois et la pierre. Sa simplicité et l'extrême facilité de son emploi le firent inventer, puis employer dans nombre de régions de l'Asie où nous le retrouvons encore couramment en usage. Botta raconte que « les maisons des paysans de l'Arménie, creusées en terre et peu saillantes au-dessus du sol, sont éclairées par une ouverture qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée et qui est le plus souvent placée au centre même de la toiture. Dans ce cas la charpente est souvent disposée d'une façon assez ingénieuse. Quatre grosses poutres, souvent à peine équarries, se croisent au milieu de la maison (fig. 23). D'autres solives sont ensuite placées diagonalement sur les angles du carré formé par le croisement des maîtresses poutres, puis d'autres successivement sur les angles des carrés qui deviennent ainsi de moins en moins grands. Il résulte de cet arrangement des

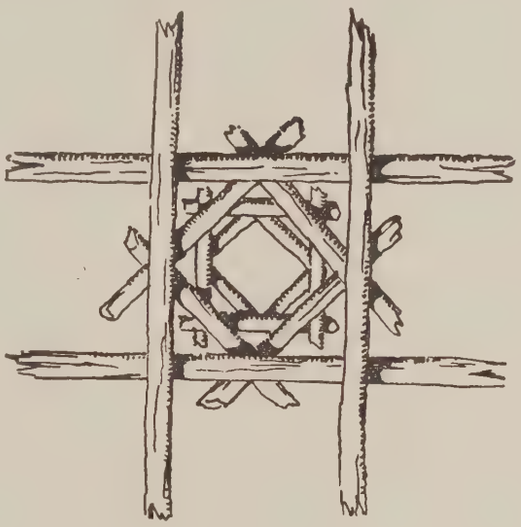


Fig. 23. — Charpente du plafond d'une maison moderne d'Arménie. D'après Botta.

traverses un petit dôme ouvert au sommet par lequel pénètre la lumière et s'échappe la fumée (1) ». M. von Le Coq a rencontré un de ces « Laternendecken » dans une maison de paysan de la vallée du Sindh, au Kashmir (2); il cite Olufsen et Sir Aurel Stein qui en ont rencontré d'autres, l'un dans une maison de Namatgut, sur le Pandsch (3), et l'autre dans une maison de l'Hindou-Koush (4); mais c'est dans l'Inde que ce mode de construction fut le plus généralement, le plus normalement et le plus ingénieusement employé. Nous avons dit, à propos des voûtes, que l'architecture indienne n'était faite que des procédés de l'ancienne charpenterie indigène et qu'elle ne sortit pas des combinaisons par empilage. Lorsqu'il s'agissait de couvrir une salle carrée au moyen d'un plafond, on reproduisait en pierre le système de construction en bois dont nous venons de parler, soit que l'on empilât des poutres portant les dalles qui constituaient le plafond proprement dit, soit que l'on empilât, plus simplement, des dalles disposées diagonalement les unes par rapport aux autres et s'avançant progressivement dans le vide, soit encore que l'on utilisât des dalles où étaient sculptées, avant ou après la pose, des poutres qui n'étaient plus guère qu'un décor.

M. Alfred Foucher donne, dans son *Art gréco-bouddhique du Gandhāra*, une photographie du plafond du temple de Pandrenthan, au Kashmir, très caractéristique de cette dernière formule (5). C'est ce décor de pierre, imité à Bāmiyān à de nombreux exemplaires, que l'on retrouve jusqu'en Chine et en Corée (6) où il passa à la suite des pèlerins et des artisans bouddhistes. Ces plafonds sont nombreux dans les sites de l'Ouest du Turkestan, à Ḳïzïl (7), à Kirish-Simsim, où les dalles qui semblent le composer sont encore taillées dans le rocher, dans les sites de l'Est, à Tuyoq, à Čiqqan-Köl (8), où l'on se contente de reproduire en peinture un en-

(1) Botta, *Monuments de Ninive*, t. V, p. 73. Un dispositif semblable, voire plus compliqué, se trouve en Géorgie. Georg Tschubinascwili, *Der Georgische Hausbau*, Tiflis, 1926, Pl. II, III, IV, V, VII. Ce dispositif est appelé « *gwir gwini* » = la couronne, *op. cit.*, p. II.

(2) A. von Le Coq, *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittel-Asiens*, p. 31.

(3) Olufsen, *Through the unknown Pamirs*, London, 1904, p. 76.

(4) Sir Aurel Stein, *Serindia*, 1921, vol. I, p. 48.

(5) A. Foucher, A. G. B. G., t. I, fig. 67, p. 145.

(6) Tombes de Whasangi en Corée, dans *Chosen Kofu Keki gwastu*, pl. 65, 86, 105. Voir aussi *Chôsen Koseki tsufû*, vol. II, pl. 617, 618, 619, 620.

(7) A. von Le Coq, *Bilderatlas*, fig. 234, 235, 236, p. 100 et 101.

(8) A. von Le Coq, *Bilderatlas*, fig. 242, p. 102.

semble architectural resté compréhensible à l'ouvrier, et jusqu'à Touen-houang (1), où il est évident que le peintre ne savait plus rien de l'origine du décor qu'il copiait.

Le plafond d'origine indienne couvrant une salle carrée ou octogonale et la coupole perse sur plan carré sont les deux principaux types de décor architectural employés dans les grottes de Bāmiyān. D'autres, moins prisés, moins carac-

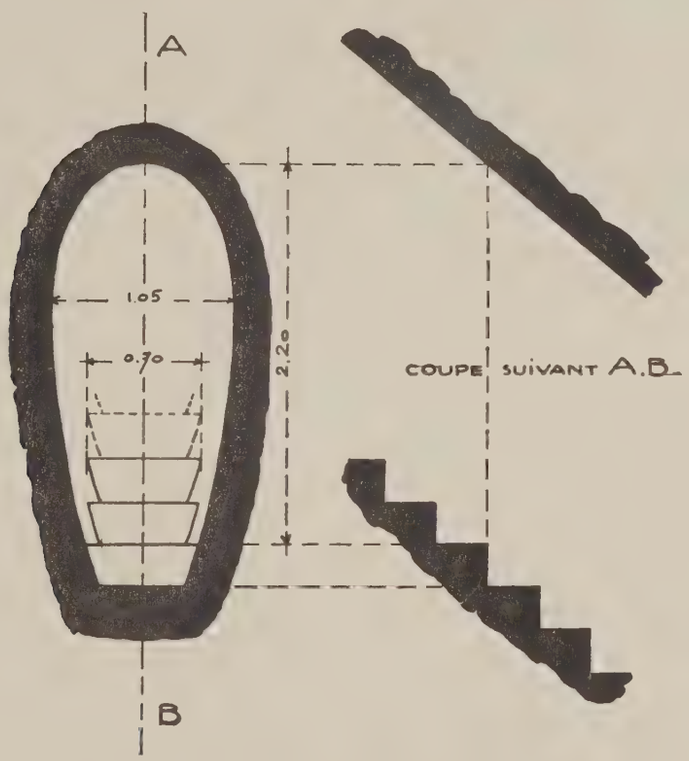


Fig. 24. — Profil de l'escalier d'accès à la tête du Bouddha de 35 mètres

téristiques, appartiennent au répertoire courant de tous les peuples et de tous les temps : galerie ou salle rectangulaire voûtée en berceau et salle ronde couverte en coupole.

Le berceau qui couvre les salles rectangulaires a la même section que les milliers de grottes d'habitation de la vallée; c'est une courbe surhaussée, moins pointue que l'ellipse, moins ronde que l'anse du panier, à peu près superposable à la chaînette. Ce type de grottes a rarement été l'objet d'une recherche déco-

(1) Paul Pelliot, *Les Grottes de Touen-houang*, III, pl. CLXXXVI et CLXXIX, reproduites par von Le Coq, *Bilder atlas*, fig. 243 et 244, p. 103.

rative. Nous ne l'avons rencontré qu'une seule fois, près du Bouddha de 53 mètres, orné d'une frise d'arcatures en stuc sculpté courant à une certaine hauteur au-dessus du sol. Des portes, également sculptées, ornent la face de l'iconostase (Pl. XXXVII, a).

Nous avons donné des exemples de salles rondes voûtées en coupoles (fig. 16, fig. 18; Pl. XXXIV, b) et quelques spécimens d'étranges plafonds, produits de l'imagination de constructeurs en mal de nouveauté (Pl. XXXIV, a ; XXXVII, b).

Les couloirs ont généralement leurs parois verticales et un plafond plat. Certains escaliers présentent une section plus curieuse, reproduisant exactement la ligne enveloppante d'une silhouette humaine, excellent profil de galerie qui donne le maximum de passage à l'homme pour le minimum de travail à l'ouvrier et résiste admirablement à l'écrasement (fig. 24).

Voilà, *grosso modo*, les éléments, formes et décor, dont disposaient les constructeurs et les décorateurs des grottes de Bāmiyān. Ils nous fournissent, au point de vue archéologique, non seulement des renseignements précieux sur la chronologie des grandes statues et des sanctuaires de Bāmiyān, mais aussi d'intéressants documents sur l'art architectural et pictural de cette partie de l'Asie, sur les origines et l'évolution de certaines formes rencontrées jusqu'en Asie Centrale ainsi que sur la construction des édifices à ciel ouvert, au temps où Bāmiyān était une des capitales du Bouddhisme.

BOUDDHA-AJDAHĀ (1)

Convient-il de ranger au nombre des antiquités bouddhiques une formation naturelle, une image *svayambhū*, c'est-à-dire « spontanée » (2), qui, pour les habitants musulmans de la vallée, représente le cadavre du dragon tué par Hazret Ali, gendre et cousin du prophète ? Le colonel Yule et Th. Watters n'ont pas hésité à répondre par l'affirmative et M. A. Foucher identifie, lui aussi,

(1) Voir au sujet de l'Ajdahā de Bāmiyān l'article du lieutenant-général E. Kaye, C. B., *The mountain Passes, leading to the Valley of Bamian, Proceedings of the Royal Geographical Society and Monthly Record of Geography*, 1879, p. 249. Remarques de Masson, *P. R. G. S.*, vol. II, p. 395 et du colonel Yule, *P. R. G. S.*, 1879, p. 338 et *J. R. A. S.*, vol. XVIII, p. 328.

(2) « Il s'agit simplement », écrit M. Foucher (*Journal Asiatique*, t. CCII, p. 362), « d'une arête rocheuse, longue de trois cents mètres et orientée Nord-Sud, dont l'extrémité septentrionale est blanchie par les incrustations d'une source « minérale ».

cette énorme masse rocheuse, aujourd'hui cadavre de dragon (Pl. XXXVIII, b; XXXIX; XL, a, b) avec le « Bouddha couché », long de mille pieds, dont nous parle Hiuan-tsang.

M. Paul Pelliot, à qui nous sommes redevables d'une traduction nouvelle de textes chinois relatifs à Bāmiyān (Mémoires et Vie de Hiuan-tsang, récit de Houei-tch'ao, etc.) (Appendice B), formule au sujet de l'identification proposée, Bouddha-Ajdahā, les plus expresses réserves.

Voici le texte de la note que M. Paul Pelliot a bien voulu nous communiquer.

NOTE ADDITIONNELLE

LA STATUE DU BUDDHA COUCHÉ ET LE DRAGON (AJDAHA).

Par Paul Pelliot.

Hiuan-tsang mentionne à Bāmiyān une statue couchée du Buddha entrant dans le *nirvāṇa*, « longue de mille pieds ». Yule a proposé de la reconnaître dans une formation naturelle qui est au Sud de la rivière de Bāmiyān, à quelques kilomètres à l'Ouest des grands Buddha ; les Musulmans y voient aujourd'hui un dragon tué par Ali, le gendre du Prophète. Watters a partagé l'opinion de Yule, et M. Foucher l'a enfin consacrée de son autorité (*J. A.*, 1923, I, 362-363 ; *Etudes asiatiques*, I, 261-262). Je ne crois pas que cette identification soit possible pour les raisons suivantes. M. Foucher, en la défendant, a dû admettre que le texte du pèlerin était fautif quand il disait que cette statue était à l'Est de la ville royale, et qu'il fallait lire à l'Ouest. La distance paraissait admissible, quoique un peu grande, puisque le texte de Hiuan-tsang dont M. Foucher disposait — la traduction de Beal — indiquait « douze à treize *li* », soit quatre à cinq kilomètres, et qu'il y a environ huit kilomètres de la ville royale telle que la situe M. Foucher jusqu'au dragon (Ajdahā). Mais on verra dans les notes à ma traduction du passage de Hiuan-tsang que le texte correct est « deux à trois *li* » et non pas « douze à treize *li* ». En outre, c'est à partir du temple où se trouvait la statue modelée du Buddha entrant dans le *nirvāṇa* que Hiuan-tsang compte les distances quand il s'éloigne de Bāmiyān. Ici encore, M. Foucher était laissé dans l'incertitude parce que Stanislas Julien dit que le pèlerin va au Sud-Est, Beal qu'il va au Sud-Ouest, et Watters ne dit rien. Mais, « Sud-Ouest » est un simple *lapsus* de Beal ; tous les textes sont d'accord pour dire que Hiuan-tsang continue sa route, en partant du couvent de la statue du Buddha couché, vers le Sud-Est. Dans ces conditions, la correction qui placerait ce couvent à l'Ouest de la capitale au lieu de l'Est devient impossible, et il faut renoncer, je crois, à une hypothèse qui était d'ailleurs très séduisante.

TROISIÈME PARTIE

PEINTURES SASSANIDES A DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN

M. Alfred Foucher avait eu soin de recueillir, au cours de son voyage de Kāboul à Balkh, toutes les informations susceptibles d'amorcer de nouvelles recherches archéologiques en Afghanistan. Franchissant l'Hindou-Koush au début de l'hiver (décembre 1923), le chef de la Délégation archéologique française n'avait pu repérer tous les sites mentionnés par ses informateurs. C'est ainsi que le rapport n° 2 sur le voyage de Kāboul à Bactres (1) mentionne, à la rubrique 13 (Rouï), l'existence de ruines à Zad-Khwāl et à Dokhtar-i-Nōshirwān ; « la grosse neige qui tombait dans un vent glacial nous a empêchés de rien voir », ajoute M. Foucher.

Il nous appartenait donc, parcourant cette même route au mois de juin de l'année suivante, de repérer le site de Dokhtar-i-Nōshirwān ; la grotte de Zad-Khwāl, située à trois kilomètres du caravansérail de Doāb-i-Shāh, en direction de Rouï, ne présentant aucun intérêt.

Le 23 juin au matin, nous quittons le caravanséraï de Doāb-i-Shāh sans avoir pu recueillir une seule information sur l'emplacement précis du site de Dokhtar-i-Nōshirwān. A quatre kilomètres environ du seraï de Doāb, route et rivière s'engagent dans une belle gorge sinueuse dont « les parois sont faites d'assises horizontales de calcaire curieusement découpé et affouillé (2) ». La route se sépare ensuite de la rivière pour gravir, puis redescendre la fausse passe terreuse de Shams-ud-dīn. Un soldat de l'escorte nous propose d'abandonner la

(1) Publié dans *La Géographie*, n° 2, t XLII, p. 147-161.
(2) A. Foucher, *op. cit.*, p. 157.

route et de suivre le cours torrentueux de la rivière de Khulm gonflée par la fonte des neiges. Le hautes parois calcaires se resserrent formant un étroit couloir où nous nous engageons, empruntant le lit même de la rivière; les chevaux bronchent, se raidissent pour résister à la violence du courant. Les hautes murailles verticales s'écartent enfin, la rivière sinue nous contraignant à passer fréquemment d'une rive à l'autre. A un nouvel étranglement de la gorge nous apercevons la double entrée d'une grotte (Pl. XLI, a).

Ces ouvertures (1) (1 m. 60 × 0 m. 90) commandent l'accès de la gorge aussi bien en amont qu'en aval.

D'autres abris, pareillement creusés dans le roc, mais situés à une plus grande hauteur, se trouvent à proximité d'un confluent de vallées : une première grotte est située sur la rive droite (Pl. XLI, b), un ensemble beaucoup plus important sur la rive gauche. La disposition intérieure de ces grottes, auxquelles on peut accéder par un escalier creusé dans le roc, est nettement visible (Pl. XLI, c, d); un effondrement de la paroi externe permet d'apercevoir trois pièces, séparées par des cloisons. Le sommet de la masse rocheuse est coiffé d'un château ruiné, tenant sous ses vues la partie la plus resserrée du défilé de la rivière de Khulm. Un Hazareh, rencontré fort à propos, nous apprend que cette forteresse est le Qaleh-i-Nōshirwān (château de Nōshirwān).

Une plaine fertile s'insinue au cœur de ce confluent de vallées; surgissent ensuite, groupées au seuil d'un couloir tout aussi étroit que celui que nous venons de quitter, les maisons du village de Mohi (2). Des Hazarehs Tātārs nous donnent enfin les précisions tant souhaitées : le lieudit Dokhtar-i-Nōshirwān est situé dans le talweg de la rivière de Khulm, à 2 *krours* (environ 7 kilomètres) du village, dans la direction de Rouï. Une piste coupe au court, mais doit se confondre parfois avec le lit de la rivière. A la distance indiquée, les parois

(1) Le dispositif est le même que celui de la grotte à escaliers de Ḳïzïl. Grünwedel, *Alt buddhistiche Kultstätten;* Hohlengruppe am Ende der ersten Schlucht, Treppenhöhle, fig. 82, p. 40. Von Le Coq, *Auf Hellas Spuren*, Pl. 32, b.

(2) Wilford, *op. cit.*, p. 464, mentionne le village de Mohi et ses fresques, ce que nous ignorions avant notre départ. « The country of the Afghans, as far as Báhlac and Badacshán, abounds with Samach' hes or Samajes : some of them are very rude, whilst others are highly finished and ornamented. The most perfect are at a place called Móhi, on the road between Bámíyan and Báhlac : as they are situated amongst precipices, the Musulmans have never thought of living in them, and the paintings. with which they are adorned, look quite fresh. »

M. Vetcheslov avait obtenu des informations beaucoup plus vagues. « Ces grottes seraient, d'après des renseignements recueillis à Haibak, taillées dans le roc et très bien conservées; d'après ces mêmes informations, des fresques et des inscriptions seraient encore visibles », *Afghanistan*, p. 157. M. Vetcheslov ne parvint pas à déterminer la situation exacte de la niche aux peintures.

rocheuses prennent encore plus de hauteur, de nouvelles grottes apparaissent sur la rive droite, admirablement situées à un étranglement du défilé, masquant

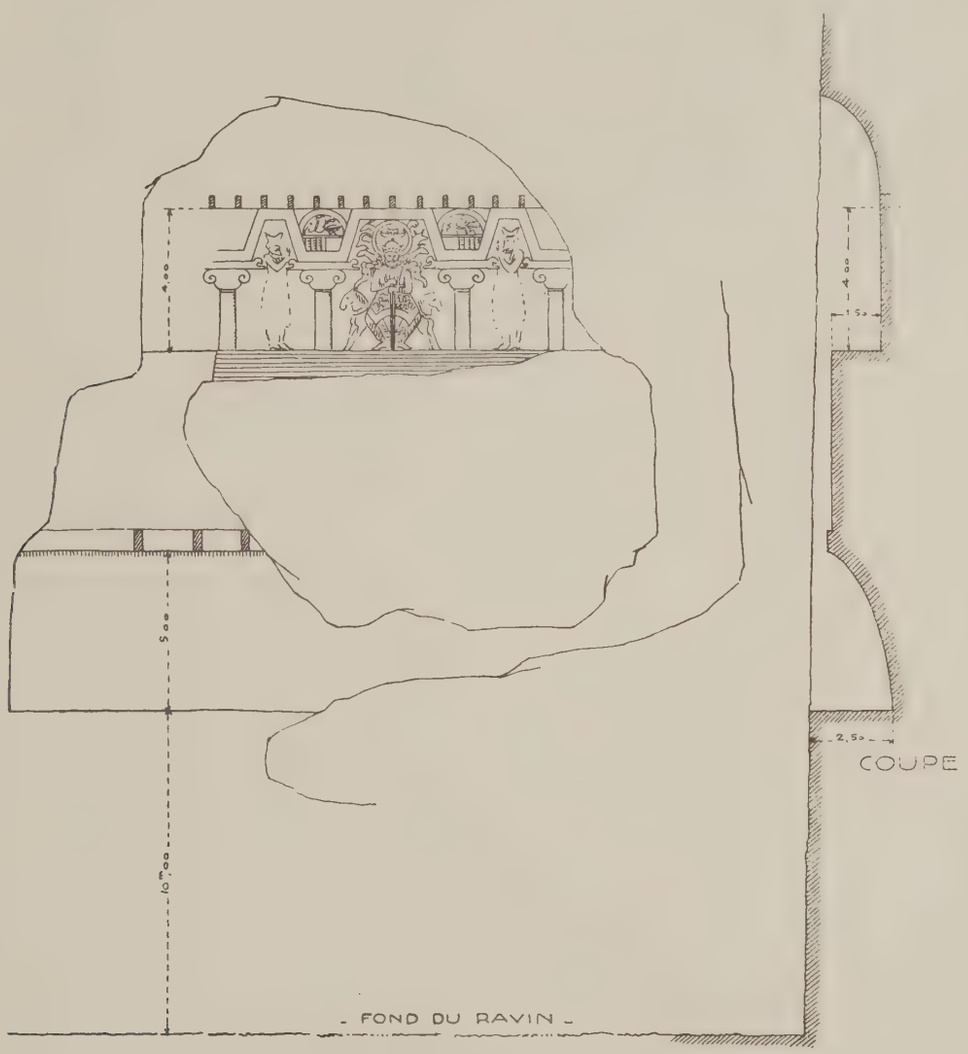


Fig. 25. — Les peintures sassanides de Dokhtar-i-Nōshirwān.

un tournant brusque de la rivière rejetée vers l'Est (Pl. XLII, a, b), contre la paroi rocheuse de la rive gauche.

Cette paroi incurvée ménage, sur quatre cents mètres de longueur, un espace libre de deux cents mètres de largeur, propice au campement.

La paroi rocheuse de la rive droite s'incurve à l'extrémité de ce cirque pour ramener la rivière vers la direction Nord-Sud. Une niche de grandes dimen-

sions (18 mètres de hauteur, 10 à 12 mètres de largeur, profondeur variable de 2 à 4 mètres) occupe le centre de la paroi rocheuse de droite (Pl. XLII, d, e). Dix mètres de roc nu séparent la base de la niche du sol, interdisant toute escalade. La partie supérieure de la niche, entièrement voûtée, abrite les vestiges d'une vaste composition, peinte *a tempera* sur un endroit argileux.

Une masse rocheuse, formant entablement, barre la partie supérieure de la niche, immédiatement, au-dessous de la voûte. En juin, nous nous bornons à une reconnaissance rapide du site.

A notre retour de Balkh, en novembre 1924 (9-20 novembre 1924), nous revenons vers Dokhtar-i-Nōshirwān, les eaux de la rivière sont basses, ce qui facilite les traversées. Le majordome *(nazir)* de l'*alakadar* (chef de district) de Rouï veut très bien se charger du recrutement de la main-d'œuvre et nous promet le concours d'un *gël-kar* (boueux), d'un charpentier, de deux aides et d'un certain nombre de manœuvres. Des soubassements, faits de pierres amoncelées, liées par des lits de boue, et des échelles nous permettront d'atteindre la partie supérieure de la niche et d'examiner les peintures (Pl. XLII, d). L'aspect de cette niche, taillée dans la paroi rocheuse, rappelle, en dépit de quelques modifications dont nous signalerons le détail, l'ordonnance traditionnelle des tombes rupestres des souverains achéménides à Naqsh-i-Rustam, près de Persépolis. La niche de Dokhtar-i-Nōshirwān (fig. 25) est le résultat d'une initiative destinée à glorifier la puissance sassanide; les auteurs du projet ne pouvaient donc se soustraire, dans l'exécution de leur dessein, à une préoccupation qui semble avoir hanté les successeurs d'Ardechir : faire revivre la tradition religieuse et artistique en honneur au temps des Achéménides. La seule modification apportée à l'exécution du programme décoratif tient à ce fait qu'à Dokhtar-i-Nōshirwān la qualité médiocre de la roche calcaire impose un programme entièrement pictural. De la vaste composition qui ornait le fond de la niche, des vestiges seuls subsistent à la partie supérieure; c'est pour les examiner que nous nous élevons progressivement, atteignant tout d'abord, le 12 novembre 1924, une plate-forme large de 20 mètres environ, profonde de 2 mètres à 2 m. 50, qui sert de base à la niche. Le fond de cette niche, au lieu d'être dressé verticalement, affecte la forme d'une voûte qui se termine à une hauteur d'environ 5 mètres par une rainure où se trouvent ménagées des cavités rectangulaires d'une profondeur de 0 m. 50 à 0 m. 60. Ces cavités étaient sans

doute destinées à recevoir des pièces de bois ou des pierres taillées simulant des abouts de solives qui auraient supporté un entablement plaqué. En fait, l'aménagement de la première voûte n'a jamais été terminé. Seule la partie située à la gauche du spectateur a été taillée (Pl. XLII, e). Tout l'espace situé

Fig. 26.

au-dessus de la rainure a été égalisé avec soin : par contre, la partie du champ située au-dessous de cette rainure a été piqué à la masse ou au poinçon, ce qui lui donne une apparence rugueuse, mais présente l'incontestable avantage de favoriser l'adhérence de l'enduit argileux. Cet enduit est formé de deux couches bien distinctes; la première, d'épaisseur variable (0 m. 03 à 0 m. 18 à la base), rachète les aspérités, la seconde, très mince, est étayée d'une paille plus longue. Cette dernière couche, très soigneusement égalisée, semble avoir été préparée à l'aide d'un enduit de plâtre fin, sans doute délayé à la colle. L'en-

duit argileux recouvre encore une partie de la surface ainsi aménagée (12 mètres × 0 m. 50 à 1 m. 80). Des contours en ligne modelante, tracés avec une parfaite sûreté de main, apparaissent de place en place. Un fragment représentant des porteurs d'offrandes est encore visible : des coupes enserrées par des doigts flexibles évoquent, dans un geste charmant de l'avant-bras levé, le raffinement plein d'élégance des figures d'Ajaṇṭā (fig. 26). C'est là tout ce qui subsiste de la vaste composition qui ornait la partie inférieure de la niche. Le 16 novembre, après sept jours d'efforts, contrariés par un froid vif et d'abondantes chutes de neige (nous sommes à une altitude qui avoisine 3.000 mètres),

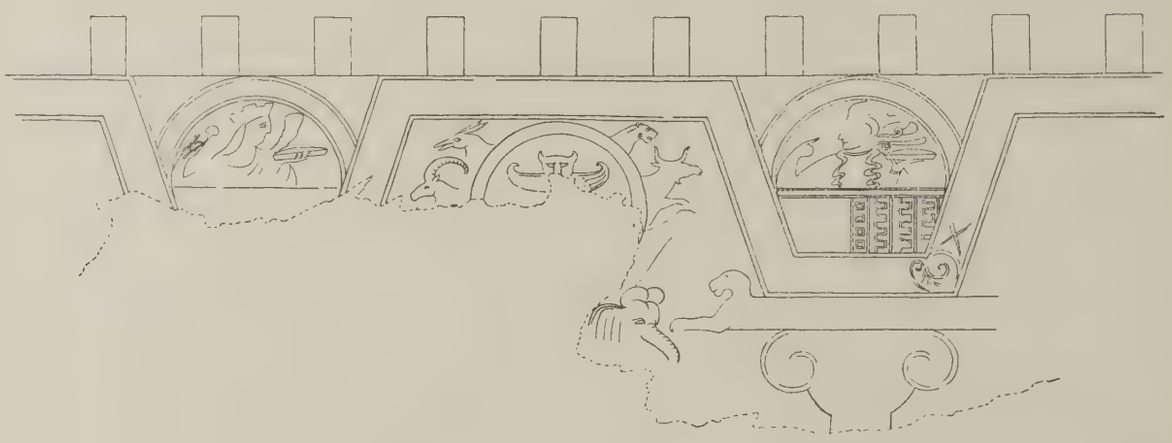


Fig. 27. — Détail des peintures de Dokhtar-i-Nōshirwān.

nous atteignons la rainure et les cavités amorcées dans la voûte. Enfin, le 19 novembre, nous parvenons à une sorte de bloc en surplomb qui forme une seconde plate-forme d'où nous pouvons examiner à loisir les fragments de la vaste composition qui ornait la partie supérieure de la voûte (fig. 27). Cette composition couvrait un champ rectangulaire de 12 mètres de largeur et de 4 mètres de hauteur, limité à sa partie supérieure par une série d'ouvertures régulièrement disposées sur une ligne droite, et destinées à recevoir des pièces de bois simulant des abouts de solive, détail que nous retrouvons dans les architectures peintes d'Asie Centrale (1).

(1) A. von Le Coq, *Spätantike*, IV, pl. 3. Partie supérieure d'une peinture de la grotte au Trésor et pl. 15, fragment *b* provenant de Ḳumtura (VII[e] siècle-VIII[e] siècle). M. von Le Coq fait très justement remarquer, à propos de ces denticules,

La partie conservée de la composition s'étend immédiatement au-dessous de cette série de cavités, sur une longueur de 12 mètres et une hauteur variant entre 0 m. 70 et 1 m. 50. Un autre fragment, complètement isolé, du sujet central se trouve à la base de la plate-forme. L'enduit argileux s'étend sur une seule couche et contient une très forte proportion de paille hachée. Les vestiges de la composition apparaissent criblés d'éraflures, profondément entamés en beaucoup d'endroits par des pierres lancées par les passants. Le sujet central est particulièrement endommagé, on distingue cependant à la partie supérieure des ailes blanches éployées, posées sur une bordure en perlé et surmontées d'une tête de lion (Pl. XLII, c), détail qui caractérise, de l'avis de M. le professeur Herzfeld, la coiffure des princes sassanides, gouverneurs de Bactriane. La coiffure se détache sur un fond brun sombre de forme circulaire inscrit dans un nimbe bleu de lapis (1) cerné d'une bordure ocre foncé. De cette bordure surgissent, accostant le sujet central, des têtes d'animaux. On aperçoit en haut et à droite (par rapport au sujet central), une tête d'antilope et, immédiatement au-dessous, une tête de mouflon. A gauche se succèdent, un lion dressé, représenté à mi-corps, une tête de buffle, une tête de cerf et l'avant-corps d'un éléphant aux longues oreilles plissées (Pl. XLIII, c) qui ressemble, trait pour trait, à celui qui figure sur la fresque du partage des reliques de Ḳïzïl en Asie Centrale (2). A la coiffure et à ces étranges représentations animales se limite la partie supérieure du sujet central. Le tracé reprend, après une interruption qui mesure plus d'un mètre et demi. On aperçoit une tunique blanche au drapé légèrement souligné par des lignes rouges et un manteau cerné de bleu. Le personnage est représenté assis, les jambes légèrement fléchies; ses bottes bleues sont ornées, sur la partie antérieure de la jambe d'une sorte d'applique simulant un feuillage. On aperçoit en outre la partie inférieure du fourreau de l'épée, terminé par un dard (3) de couleur verte. Le personnage est assis sur un trône

que « dans les temps plus anciens on ne se contentait pas, comme en témoignent les logements pour les solives traînantes (*Längsbalken*) et les profondes cavités quadrangulaires pour les solives perpendiculaires, de les représenter en peinture, mais qu'on exécutait, fort bien en bois dans les temples en pierre, les parties architecturales (*Spätantike*, IV, *Beschreibender Text*), p. 23. Voir également dans Grünwedel, *Alt Kutscha*, pl. VII-VIII, grotte des paons; *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch-Turkistan*, fig. 101, 102, 103, 108.

(1) Sur le lapis et l'exploitation du lapis du Badakshan, voir Marco Polo, liv. I, ch. 29, note 3 (*The book of ser Marco Polo*, 3e édition, t. I, p. 157 et p. 162).

(2) A. von Le Coq, *Spätantike*, IV, pl. 6.

(3) Identique aux dards qui figurent à l'extrémité des épées des chevaliers de Ḳïzïl. Voir Grünwedel, *Alt-Kutscha*, pl. XLVIII-XLIX.

brun rouge, formé par les avant-corps adossés et soudés de deux chevaux. Les cous sont dressés et arrondis en « col de cygne ». Les poitrails saillants, les pieds solidement plantés composent un « *takht* » imposant (1).

Deux assistants se tiennent debout à la gauche du personnage principal. Celui qui se trouve près du trône est représenté de profil, il est vêtu d'une longue tunique jaune à revers, ornée d'une large bande rouge. La tête est complètement rasée, le cou dégagé. Derrière lui se tient un personnage représenté de trois-quarts à droite, il est revêtu d'une longue tunique blanche à revers, bordée d'une large bande rouge et pourvue de médaillons ornés d'un perlé; à l'intérieur de ces médaillons apparaissent, se détachant sur un fond bleu, des têtes d'animaux (2). La tunique est serrée à la taille par un ceinturon à double courroie formant baudrier et retenant une épée longue aux quillons droits. Le type de ce personnage est identique à celui des chevaliers de Ḳïzïl (3), dont les origines iraniennes ont été si justement reconnues par M. von Le Coq. Nous ne possédons malheureusement aucune reproduction photographique de ce fragment particulièrement important. La partie inférieure du corps du personnage central est à peine visible sur la photographie prise avant le commencement des travaux (Pl. XLII, e); on aperçoit les deux pieds et la partie inférieure du manteau. La hauteur totale du sujet central est d'environ 3 m. 50. La partie détruite mesure environ 1 m. 50.

Le sujet central s'inscrit dans un dispositif qui reproduisait sans doute l'architecture peinte que nous avons décrite en étudiant le beau Bodhisattva de Bāmiyān; le fronton coupé est encore visible et on aperçoit sur la Pl. XLIII, b, l'amorce d'un chapiteau surmonté à gauche d'un avant-corps de lion (4), l'ensemble devrait, comme à Bāmiyān, comporter deux colonnettes. Deux autres rampants amorcent à droite et à gauche de la figure centrale deux autres frontons coupés. Dans les intervalles ménagés entre les rampants on distingue un dispositif analogue à celui que nous avons remarqué à Bāmiyān, dispositif qui

(1) Les chevaux du trône rappellent à la fois les chevaux du relief II de Shāpur (le roi Bahram Ier investi par le dieu Ormuzd) [Sarre, *l'Art ancien de la Perse*, pl. 78], et les chevaux des chevaliers de la scène du partage des reliques, dans A. von Le Coq, *Spätantike*, IV, pl. VI.

(2) Un motif analogue est reproduit par le capitaine Maitland (plafond d'une grotte de Bāmiyān). *J. R. A. S.*, vol. XVIII, pl. 8, fig. 1.

(3) A. Von Le Coq, *Spätantike*, IV, pl. IV.

(4) A rapprocher du chapiteau qui supporte le fronton coupé sur la stèle à décor de *vihāra* du Musée de Lahore. Foucher, *A. G. B. G.*, *I*, p. 193.

reproduit assez fidèlement des détails qui figurent sur la stèle gandhārienne du Musée de Lahore que nous avons déjà eu l'occasion de confronter avec l'architecture peinte qui encadre le Bodhisattva de Bāmiyān. Nous voyons (Pl. XLIII, b; fig. 27) tout d'abord entre les deux rampants une sorte d'ornement denté ; il représente sans aucun doute un traitement aberrant de la balustrade (voir *A. G. B. G., I*, fig. 77) qui apparaît si nettement sur la stèle du Musée de Lahore, dans l'intervalle compris entre les rampants et les arches (1). A Dokhtar-i-Nōshirwān cet élément ne subsiste que dans la partie droite de l'intervalle compris entre les deux rampants, la moitié gauche de cet intervalle étant occupée par une surface peinte de couleur brun rouge. On voit apparaître à mi-corps, au-dessus de cette balustrade, une femme représentée de profil à gauche ; le visage est massif, l'œil petit, les mèches noires de la chevelure sont frisées, détail que nous avions remarqué à Bāmiyān aussi bien qu'à Ḳïzïl. Le globe apparaît dans la coiffure (2), la main droite tient une fleur, la main gauche supporte un plateau chargé d'offrandes. Au-dessus de cette figure on aperçoit une arche qui s'insère entre les deux rampants ; cette arche est ornée d'un bandeau sinueux et d'un décor de palmettes alternées fixées sur la bordure interne. A droite de la figure centrale, dans l'intervalle ménagé entre les rampants, on aperçoit une autre figure féminine (3) représentée de profil à droite, de carnation très claire; elle s'apparente à certains types d'Ajaṇṭā (3). L'œil est très grand et allongé en amande, le sourcil arqué; la main droite tient une fleur, la main gauche soutient un plateau chargé d'offrandes (Pl. XLIII, c ; fig. 27). Les doigts sont longs et flexibles. Ces détails trahissent une influence indienne, tandis que l'extrémité flottante du *kosti* et la coiffure crénelée représentent l'apport iranien.

Cette figure (4), qui se détache sur un fond brun sombre, est surmontée d'une arche au décor de palmettes alternées. Sous le fronton coupé qui continue la composition, se trouve une représentation très mutilée d'un prince sassanide : la tête, une partie de la couronne crénelée et du globe subsistent encore, se

(1) Comparer avec le traitement des détails de la balustrade de Ḳïzïl, grotte des paons. A. Grünwedel, *Alt Kutscha, Text Band*, p. II, 8, fig. 9, album de planches, pl. VII-VIII. Au sujet du décor des sculptures gandhāriennes, voir : A. Grünwedel, *Angebliche dekorative Elemente der Gandhāra Skulpturen, Berliner Museen, Berichte aus den Preussischen Kunstsammlungen*, XLIII Jahrgang, 1922, pp. 21-27.

(2) Voir A. von Le Coq, *Spätantike*, IV, pl. 6.

(3) Vihāra XVII (Verandah). Voir *Peintures bouddhiques aux Indes*, par V. Goloubew, *Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation*, t. XL, pl. XIV.

(4) Dimensions : 0 m. 60 × 0 m. 70.

détachant sur un fond bleu de lapis. La coiffure rappelle celle du Shāpur du relief IV de Naqsh-i-Rustam (1). Un génie ailé figure à gauche (par rapport au spectateur) et immédiatement au-dessus de cette représentation.

A l'extrême droite de la composition (par rapport au spectateur), en dehors des trois frontons coupés et des représentations qui figurent entre les rampants des frontons, apparaissent des animaux : gazelles, ibex, mouflons, cerfs rendus avec vigueur et sincérité. Ces représentations font songer aux bas-reliefs de Tāq-i-Bostān (2).

Ces vestiges ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite de ce que pouvait être ce vaste ensemble où apparaissent des architectures peintes, transpositions picturales des stèles à décor de *vihāra* du Gandhāra, monuments chargés pour une bonne part d'éléments iraniens.

A Dokhtar-i-Nōshirwān, nous n'avons point retrouvé les images familières du Bouddha et des Bodhisattvas ; là, les artisans de Bāmiyān, sujets boudhistes d'un monarque mazdéen, ont simplement exécuté une commande officielle en combinant les éléments décoratifs empruntés à leur répertoire et les représentations traditionnelles de l'art iranien. Dans ce site solitaire ces vestiges émouvants nous rappellent la rencontre mémorable de deux grandes civilisations (3).

(1) F. Sarre und E. Herzfeld, *Iranische Felsreliefs, Aufnahmen und Untersuchungen von Denkmälern aus Alt-und Mittelpersischer Zeit, Berlin*, 1910, p. 77, fig. 32.

(2) Sarre, *l'Art de la Perse ancienne*, p. 41.

(3) Au débouché de la gorge, à proximité de Rouï, on remarque un tumulus dont la croûte terreuse recouvre une construction faite de briques de grandes dimensions ; le temps nous a manqué pour faire une exploration systématique de ce tepé (Pl. XLIII, d).

APPENDICE

TEXTES RELATIFS A BĀMIYĀN

— A —

Notes on the Antiquities of Bámián, by C. Masson.
Journal of the Asiatic Society of Bengal, V, année 1836, p. 707.

« Bámián is situated in one of the Paropámisan valleys, distant about 80 or 85 miles from Cabúl, bearing N. 75 W. The valley is deep, the enclosing hills on either side exhibiting, to a greater or less extent, perpendicular walls of rock, whence their convenience and adaptation for the construction of caves. The rock is called Mung, being a conglomerate of small peebles, sand and divers colored earth, remarkably compact and hard. The length of the valley is about nine or ten miles, in direction from east to west. Its breadth is inconsiderable, but greatest at the particular spot in it, pre-eminently called Bámián, and where the statues and principal caves are found. At this point also the streams of Súrkh Dur and Júí Foládí, by their junction, form what is called the river of Bámián which flowing eastward down the valley, receives at Zohák the waters of Kálú, after which winding to the westward of Irak, Búbúlák, Shibr, Bitchílík, etc., and augmented by their rivulets, eventually escapes from the hills and passing Ghori falls into the river of Kundúz. »

— B —

Bāmiyān dans les textes chinois autres que les *Mémoires* et la *Vie* de Hiuan-tsang et le récit de Houei-tch'ao, par Paul Pelliot.

Le nom de Bāmiyān est ancien, et est l'aboutissement normal en persan du Bāmīkān qu'on trouve dans le *Bundaheš* pehlvi et du Bamikan de la géographie du pseudo-Moïse de Khorène ; selon toute vraisemblance, c'est là un nom iranien (1).

(1) Cf. E. W. West, Pahlavi texts, I, 80; J. Marquart, Ērānšahr, 92. M. Foucher, lorsqu'il écrivait de Kāboul sa lettre du 30 décembre 1922, loin de toute bibliothèque, avait songé pour Bāmiyān à un original sanscrit « du genre de Brahma

Dans les textes chinois, la plus ancienne mention connue du nom de Bāmiyān se rencontre dans le *Pei che* (97, 10 r°) où il est dit que « le royaume de T'ou-hou-lo (Tokharestan) est à 12.000 li de Tai ; à l'Est, il arrive au royaume de Fan-yang (Bāmiyān) ; à l'Ouest, il arrive au royaume de Si-wan-kin (Samarkand)... ». Dans son *Ērānšahr* (p. 214), M. Marquart avait signalé ce texte d'après le ch. 102,8 r°, du *Wei chou*, mais on sait que le chapitre original du *Wei chou* sur les pays d'Occident est perdu, et qu'on l'a remplacé au Moyen Age par une copie partielle du chapitre correspondant du *Pei che* ; nous n'avons donc qu'une source, le *Pei che*, et dont les renseignements s'étendent en principe jusqu'à la fin du VI^e^ siècle. A quelle date se rapporte ici l'information ? Dans son ouvrage ultérieur *Wehroð und der Fluss Arang*, qui n'a jamais été achevé, mais a été imprimé jusqu'à la p. 160, M. Marquart (p. 36), invoquant cette fois le *Pei che* et non plus le *Wei chou*, fait remarquer avec raison que la distance indiquée pour le Tokharestan par rapport à Tai donne à penser que la notice est empruntée à une source antérieure au transfert de la capitale des Wei de Tai à Lo-yang en 494. Bien qu'à la rigueur l'indication des frontières puisse être indépendante de celle de la distance, et que les points cardinaux soient ici désespérément confondus (1), je tiens, en effet, pour très vraisemblable que la source de la notice soit antérieure à 494 et que par suite le nom de Bāmiyān ait été connu des Chinois au moins dès le V^e^ siècle. Cette transcription Fan-yang de Bāmiyān, ainsi employée au V^e^ siècle, fait quelque peu difficulté ; Fan-yang a, en effet, une valeur de transcription * Bam + yaṅ, c'est-à-dire répond au nom actuel Bāmiyān (entendu en deux syllabes, avec un *i* bref se fondant avec la semi-voyelle palatale suivante), au lieu que le *Bundaheš* et le pseudo-Moïse de Khorène ont encore des formes Bāmīkān et Bamikan ; il faut donc admettre que le passage de *-k-* à *-y-* en moyen persan était effectué dans le nom dès le V^e^ siècle. M. Marquart (*Ērānšahr*, 215) l'acceptait, à moins, ajoutait-il, que *yang* n'eût comporté jadis un *g*-initial. Plus tard, dans son *Wehroð* (p. 36), M. Marquart a indiqué un ancien *g*-initial pour les *yen* des transcriptions plus récentes Fan-yen, mais a reconnu que *yang* n'en avait jamais comporté. La question est un peu plus complexe. Les *yen* des transcriptions plus récentes s'emploient constamment dans les transcriptions l'un de *mahāyāna*, l'autre de Nārāyaṇa ; il est donc bien clair qu'il n'y a pas à leur préfixer un *g-*, qu'ils ne comportaient d'ailleurs sûrement pas à l'époque où le nom fut transcrit (2). Par ailleurs, il est vrai que *yang* n'a jamais comporté de *g*-initial, mais son emploi ici ne répond pas à une transcription minutieuse, car le *-ṅ* (*-ng*) final ne se trouvait certainement pas dans le nom de Bāmiyān. En réalité, l'orthographe adoptée sous les Wei est tendancieuse, car son Fan-yang est le nom bien connu d'une ancienne commanderie du Tche-li ; on a donc adopté Fan-yang comme une transcription approximative qui représentait en même temps une forme familière.

yâna » ; pour bien des raisons, que l'existence attestée du pehlvi Bāmikān dispense d'énumérer, cette hypothèse ne peu être retenue. Peut-être faut-il rapprocher le nom de Bāmiyān de celui de Bāmiyīn dans la région de Hérat, bien connu par les géographes arabes et persans.

(1) Bāmiyān et Samarkand sont respectivement au Sud et au Nord du Tokharestan, et non à l'Ouest et à l'Est ; et surtout la Perse est mise à l'Est du Tokharestan. Cf. Marquart, Ērānšahr, 215.

(2) L'un des *yen* a pu commencer par un *g-*, et l'autre par un *d-*, mais à une époque beaucoup plus ancienne que celle dont il s'agit ici.

En pareil cas, une trop grande rigueur n'est pas de mise, et si je tiens pour très probable que Bāmīkān se prononçait déjà Bāmiyān au ve siècle dans l'Iran oriental, c'est que cette prononciation, déjà suggérée alors par la transcription Fan-yang, est confirmée par les transcriptions du début du viie siècle.

Entre les Wei et les T'ang, le nom de Bāmiyān se rencontre, en effet, à deux reprises, à ma connaissance, dans le *Souei chou*, qui porte sur les années 581-617. M. Marquart (*Wehrod*, 36) a déjà signalé l'un des passages (*Souei chou*, 83, 8 r°), où il est dit que, du royaume de Ts'ao (Zabulistan), il y a 700 *li* au Nord pour arriver à Fan-yen. Au lieu du Fan-yang du *Pei che* (composé de *fán*, nom de famille, et de *yang*, principe lumineux), on a ici Fan-yen, écrit avec *fan*, voile de navire, et *yen*, étendre; la valeur de transcription est *bam* + *yan*. L'autre mention se trouve dans une longue et intéressante liste de royaumes (certains noms sont nouveaux) qui offrirent le tribut à la cour des Souei au début de 615 (*Souei chou*, 4, 4 v°); parmi ces royaumes figure celui de Che-fan-yen (écrit avec *che*, perdre, *fan*, nom de famille, et *yen*, étendre), que je montrerai bientôt être une désignation de Bāmiyān. Les orthographes suivantes sont les Fan-yen-na et Fan-yen de Hiuan-tsang, écrits avec *fan*, Brahmā, *yen*, abondant, *na*, ce. Il est évident que, dans le monde bouddhique du Nord-Ouest, on avait sanscritisé de quelque manière le nom de Bāmiyān; c'est cette forme que transcrit Hiuan-tsang; elle paraît avoir été *Bamyana ou quelque chose d'approchant.

La notice du *Sin t'ang chou* sur Bāmiyān (121 B, 5 r°) indique pour le nom trois orthographes: Fan-yen, Wang-yen et Fan-yen-na. La première, avec *fan*, voile de navire, et *yen*, étendre, est celle du ch. 83 du *Souei chou*; la seconde, avec *wang*, regarder de loin, et *yen*, abondant, ne s'est trouvée jusqu'ici que dans cette notice du *Sin t'ang chou*. Quant à Fan-yen-na, le *Sin t'ang chou* le doit à Hiuan-tsang. Le *yen* de Wang-yen étant le même que dans Fan-yen-na, et Hiuan-tsang écrivant parfois Fan-yen tout court, je ne serais pas surpris que Wang-yen, qui phonétiquement ne se justifie pas très bien, fût une ancienne faute de texte pour le Fan-yen de Hiuan-tsang. En ce cas, le *Sin t'ang chou* donnerait d'abord la forme qui était en quelque sorte pour lui la forme officielle, et ensuite les deux formes de Hiuan-tsang. *Le Sin t'ang chou*, en décrivant la grande réorganisation administrative des pays d'Occident en 658-661, mentionne le gouvernement de Sie-fong qui fut créé dans la ville de Lo-lan du royaume de Fan-yen (écrit de nouveau avec *fan*, voile, et *yen*, étendre) (1). Toutefois l'orthographe Fan-yen, avec *fan*, nom de famille, et *yen*, étendre, n'était pas absolument abandonnée, car on la retrouve dans un texte du *Ts'ö fou yuan kouei* qui se rapporte à l'année 718 (2).

Mais le nom de Bāmiyān était donné sous une autre forme quand le *Kieou t'ang chou* décrivait de son côté l'organisation de 658-661; selon lui (40,31 r°), le gouvernement de Sie-fong fut créé dans la ville de Fou-li du royaume de Che-yuan-yen (3). *Le T'ang houei yao*

(1) Cf. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 70.

(2) Cf. Chavannes, *ibid.*, p. 201.

(3) Cf. Chavannes, *ibid.*, p. 70; M. Marquart, *Wehrod*, 36, a lu « Wan-jen » (= Wan-yen), par omission du premier caractère et fausse prononciation du second.

(73,22 v°) donne le même texte que le *Kieou t'ang chou*, sauf qu'il écrit Che-fan-yen (avec *che*, perdre, *fan*, nom de famille, et *yen*, étendre). Il n'est pas douteux que *yuan*, jardin, très semblable à *fan*, nom de famille, résulte d'une simple altération graphique, et que la vraie forme est bien Che-fan-yen, mais par là nous retrouvons exactement sous les T'ang, en 658-661, le Che-fan-yen déjà rencontré pour l'année 615 sous les Souei. Ce nom peut s'expliquer. Le mot *che*, perdre, est à ancienne dentale finale, et sa valeur de transcription va de *šit* à *šer;* Che-fan-yen peut donc représenter très normalement *Šir-Bāmiyān ou Šer-Bāmiyān. Or, M. Marquart a déjà signalé (*Ērānšahr*, p. 92) que le pseudo-Moïse de Khorène nommait Bāmiyān sous la forme Šer i-Bamikan, et qu'on avait Šīr-i-Bāmiyān dans Istakhrī. L'accord du *Souei chou* d'une part et du texte du *Kieou t'ang chou* et du *T'ang houei yao* relatif à la réforme de 658-661 d'autre part ne laisse pas de doute qu'il faille reconnaître la même forme dans les textes chinois.

Une dernière forme nous est fournie par le récit du pèlerin Houei-tch'ao, qui revint d'Inde en Chine par Bāmiyān en 727; il donne sur le pays une notice que je traduis plus loin; l'orthographe qu'il emploie à deux reprises est Fan-yin (*fan*, violer, et *yin*, conduire); son *fan* ramène bien à *bam;* son *yin*, rare en transcription, comportait un *e* médian; il semble qu'il ait entendu *Bāmyän.

Après les T'ang, le nom de Bāmiyān n'est plus attesté dans les textes chinois. Il est très douteux qu'il faille le retrouver dans le Pa-mou du Yuan che (1).

Quant aux renseignements historiques que fournissent les textes chinois autres que les récits des pèlerins, ils se réduisent à peu près à la notice du *Sin t'ang chou* traduite par Chavannes dans ses *Documents sur les Tou-Kiue occidentaux*, 161-162, et à la liste des villes du royaume de Bāmiyān qui furent sièges d'arrondissements lors de la réforme de 658-661; Chavannes a également traduit cette liste (*ibid.*, p. 70-71), mais il faudrait la reprendre tout entière en comparant les diverses sources et en entrant dans des discussions de textes que je ne puis instituer ici. Aucun des noms de villes du Bāmiyān indiqués par les Chinois n'a été encore identifié.

Mémoires de Hiuan-tsang (*Si yu ki*, ch. I); notice sur Bāmiyān (Traduction Paul Pelliot).

Le royaume de Fan-yen-na (Bāmiyān) a plus de 2.000 *li* d'Est en Ouest, et plus de 300 *li* du Nord au Sud; il est situé à l'intérieur des Montagnes neigeuses. Les gens, profitant des vallées montagneuses (2), y vivent dans des villes (3) suivant les possibilités [des lieux] (4). La grande capitale (5) du royaume s'appuie à la falaise de la montagne et franchit la vallée (6);

(1) Cf. Bretschneider, *Mediaeval researches*, II, 96.

(2) L'expression *chan-kou* est toute faite au sens de « vallée dans la montagne »; il n'y a pas lieu de distinguer des centres habités dans la montagne et d'autres dans les vallées comme l'ont fait Julien, Beal et Watters.

(3) L'expression *yi-kiu* n'indique pas des villes proprement dites, et surtout pas des villes à enceintes, mais seulement des agglomérations permanentes.

(4) Les « places fortes » de Watters sont un faux-sens.

(5) Le mot *tch'eng* indique une enceinte murée, et subsidiairement une ville munie d'une enceinte.

(6) Le terme *k'oua* est formel; il signifie au propre « enfourcher », « être à cheval sur »; sa fâcheuse omission dans Beal a un peu trompé M. Foucher.

elle est longue de 6 à 7 *li* (1). Au Nord, elle est adossée à la roche escarpée. [Ce pays] a du blé d'hiver (2), mais peu de fleurs ou de fruits ; il est propice à l'élevage du bétail, et abonde en moutons et en chevaux. Le climat est très froid ; les mœurs y sont rudes ; on s'y vêt beaucoup de fourrures et de lainages grossiers, qui sont aussi des produits du pays (3). L'écriture, les croyances, les usages monétaires y sont les mêmes qu'au pays de Tou-houo-lo (Tokharestan). Le langage est un peu différent, mais les manières (4) concordent en gros. Par la candeur de leur foi (5), [les gens de ce pays] l'emportent beaucoup sur [ceux des] royaumes voisins. A commencer par les Trois joyaux et en descendant jusqu'aux cent divinités (6), il n'est aucun [objet d'adoration] vis-à-vis de qui ils ne fassent preuve de sincérité, et à qui ils ne rendent de tout cœur un culte révérencieux. Quand les marchands (7) vont et viennent, les dieux célestes leur manifestent [là] des présages heureux ; s'il est apparu des calamités démoniaques, [les marchands] demandent [là] des mérites heureux (8).

Les *k'ie-lan* (*saṅghārāma*) sont au nombre de plusieurs dizaines (9), et les religieux,

(1) Comme le vrai sujet de la phrase est le mot « enceinte », on peut comprendre que la longueur de six à sept *li* est celle de l'enceinte. Dans la plupart des cas, c'est le pourtour de l'enceinte qui est indiqué par Hiuan-tsang. S'il emploie ici *tch'ang* (« en longueur ») et non l'usuel *tcheou* (« de pourtour »), c'est vraisemblablement parce que la ville royale, adossée au Nord à la montagne, n'avait pas d'enceinte de ce côté-là.

(2) *Sou-mai ;* « blé tardif », a dit Julien ; Beal l'a suivi en disant qu'il s'agit de « blé semé au printemps » ; Watters traduit au contraire par « early wheat ». En principe, c'est Watters qui a raison ; *sou* implique « qui passe l'hiver », et le *Vocabulaire des sciences*, etc., du P. Taranzano rend *sou-mai* par « blé d'hiver », c'est-à-dire du blé semé avant l'hiver et qui germe de bonne heure au printemps ; ajoutons que *mai* seul désigne aussi l'orge, et même l'orge plus souvent que le blé. Mais, malgré l'accord des textes, je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas ici une faute. Hiuan-tsang, qui ne donne pas d'autre détail sur les produits agricoles de Bāmiyān, n'a guère de raison de spécifier que son blé est un blé d'hiver. Dans le paragraphe précédent, au cours de phrases tout à fait analogues à celles concernant Bāmiyān, il est dit que le pays de Kie-tche produit en abondance « des pois et du blé » (*chou-mai*). Le mot *chou* est anciennement presque homophone du *sou* de *sou-mai*, et j'incline à penser que Hiuan-tsang a réellement parlé non du « blé d'hiver » de Bāmiyān, mais de ses « pois » et ses « blés » (ou « orges »). Sinon, il faudrait vraisemblablement lire aussi *sou-mai* dans le paragraphe concernant le pays de Kie-tche ; la combinaison *sou-mai*, « pois et blé (ou orge) » se trouve déjà dans le *Che king* (Legge, *Chinese Classics*, IV, 232). Quant à l'expression *sou-mai*, elle a dû exister dès les T'ang, mais, en dehors du passage de Hiuan-tsang, je n'en ai pas rencontré d'exemple ancien. Étant donné le vrai sens de *sou-mai*, la correction en *chou-mai* que je propose paraîtra presque nécessaire en fait, puisque, selon M. Foucher (*J. A.* 1923, I, 354, et *Études asiatiques publiées à l'occasion du 25e anniversaire de l'E. F. E. O.*, I, 260), on ne sème le blé et l'orge dans la vallée de Bāmiyān qu'au printemps.

(3) Watters seul a bien compris.

(4) *Yi-mao* ne désigne pas, comme l'ont admis les traducteurs précédents, le type physique des gens, mais leurs manières, leurs modes de salutation, etc.

(5) Il s'agit de la foi religieuse, et non de l'honnêteté civile ; Watters a eu tort de revenir ici à la première version de Julien, modifiée dans la seconde.

(6) C'est-à-dire tous les dieux, principalement ceux du brahmanisme, mais éventuellement aussi ceux des autres religions pratiquées en Asie Centrale.

(7) Le *chang-kou* du texte, dont le second mot, aujourd'hui lu *koū* et *koú*, se lisait autrefois *koù*, n'est qu'une autre orthographe de l'usuel *chang-koù*, « les marchands sédentaires et les marchands qui voyagent » ; cette orthographe se trouve également par exemple dans le *Pei che*, 43, 5 v°, au lieu que le texte parallèle du *Wei chou*, 65, 1 v°, donne l'orthographe usuelle. Julien, Beal et Watters se sont trompés en donnant à *koū* une valeur verbale.

(8) La phrase est assez bizarrement rédigée, mais tel doit bien être le sens ; les traductions antérieures sont plus ou moins différentes.

(9) Comme on le verra, la *Vie* a « plus de dix *k'ie-lan* », mais la leçon « plusieurs dizaines » est confirmée par le *Che kia fang tche* (*Tripiṭ.* de Tōkyō, XXXV, 1), I, 91 v°. Beal a compris à tort les deux *chou* comme étant le verbe « compter » au lieu que c'est ici l'adjectif « plusieurs » ; par contre, il a bien traduit la même expression dans la *Vie* (*Life*, 52).

de plusieurs milliers. Comme doctrine, ils suivent la secte *chouo-tch'ou-che* (*lokottaravādin*)(1) du Petit Véhicule.

Au Nord-Est de la ville royale, à flanc de montagne, il y a une statue en pierre du Buddha debout ; elle est haute de 140 à 150 pieds, le teint d'or est éclatant, et les ornements précieux resplendissent (2). A l'Est [de cette statue], il y a un *k'ie-lan* (*saṅghārāma*) qui a été fondé par un roi précédent de ce pays (3). A l'Est du *k'ie-lan* (*saṅghārāma*), il y a une statue debout du Buddha Che-kia (Śākyamuni), en *t'eou-che* (4), haute de plus de cent pieds. Le corps a été fondu par pièces, qu'on a réunies pour parfaire et dresser [la statue] (5). A deux ou trois *li* (6) à l'Est de la ville [royale], dans un *k'ie-lan* (*saṅghārāma*), il y a une statue couchée du Buddha qui entre dans le *nirvāṇa*, longue de plus de mille pieds (7). C'est dans ce *saṅghārāma* que le roi du [pays] organise à chaque fois la grande assemblée de *wou-tcho* (*mokṣa*) (8). A commencer par sa femme et ses fils, et en descendant jusqu'aux

(1) Au lieu de *chouo-tch'ou-che*, la *Vie* a *tch'ou-che-chouo*, et le *Che kia fang tche* écrit seulement *tch'ou-che*. On notera qu'aucun des textes n'observe le *tabou* qui frappait alors le mot *che*, et qui a fait écrire parfois *tch'ou-sou* (cf., sur ce *tabou*, *T'oung Pao*, 1912, 412, n. 7, et 413, n. 2) ; c'est sans doute que nos textes avaient gardé *che*, tout en s'abstenant d'en écrire le dernier trait.

(2) L'expression *kin-sö*, que j'ai traduite par le « teint d'or », peut signifier de façon plus générale « la couleur d'or » comme l'ont admis les traducteurs précédents. Mais *sö* s'applique souvent à la couleur du visage, et j'ai compris que, comme il arrivait fréquemment, le visage et les mains du Buddha (c'est-à-dire les parties découvertes du corps) étaient dorés, tandis que le reste du corps était peint de couleurs variées et orné de pseudo joyaux.

(3) Le texte a *sien-wang*, « un roi précédent » (comme pour le Navasaṅghārāma de Balkh) ; ceci n'implique pas un temps très éloigné, car en ce cas on aurait plutôt *kou-wang*, « un ancien roi ». En tout cas, Beal et Watters ont raison contre Julien, qui a traduit par « le premier roi de ce royaume ».

(4) Sur le terme *t'eou-che*, « laiton », cf. Laufer, *Sino-Iranica*, 511-513 ; à ses références européennes, ajouter Beal, *Some further gleanings from the Si-yu-ki* (extr. du *J. R. A. S.*, XVI, n° 2), pp. 15-20, et Watters, *On Yuan Chwang's Travels*, I, 118-119 (où il y a une confusion sur le sens de *surkh-but*, faussement traduit par « idole d'or », alors que c'est « idole rouge »). Le *t'eou* de *t'eou-che*, comme l'a montré M. Laufer, doit simplement transcrire le persan *tūtiya* ; bien que *tūtiya* ne soit pas attesté avant le IX^e^ siècle, M. Laufer a relevé *t'eou-che* dans des textes chinois de la fin du VI^e^ siècle. En réalité, Parker l'avait déjà signalé pour le milieu du V^e^ siècle (cf. Yule-Cordier, *Marco Polo*, III [Addenda], 30-31), et il est encore plus ancien : la biographie de Kumārajīva, dans le ch. 2 du *Kao seng tchouan*, le cite dans des conditions qui semblent bien attester son emploi vers l'an 400, et *t'eou* seul, avec la même valeur, se rencontre dans des textes du *Tripiṭaka* du III^e^ et du IV^e^ siècle (cf. par exemple *Tripiṭ.* de Kyōto, XIV, x,34 v°, et XXVII, x, 657 r°). Le mot *tūtiya* et l'emploi d'alliages de cuivre et de zinc dans le monde iranien paraissent donc remonter à la première moitié des Sassanides.

(5) Ces deux phrases se retrouvent, en une rédaction un peu différente, dans le *Che kia fang tche*, et on verra que le récit de la *Vie* est pratiquement identique. La statue proprement dite est en pierre, mais je ne vois pas pourquoi l'idée d'un placage de laiton a paru inadmissible à Watters. M. Foucher accepte le principe du revêtement métallique (*Études asiatiques*, I, 261), mais dit que le pèlerin s'est trompé en croyant que la statue avait été fondue en plusieurs morceaux. L'erreur de Hiuan-tsang pourrait n'être qu'apparente. En Chine, les grandes statues de bronze, creuses naturellement, sont faites normalement de morceaux rapportés ; si on accepte le principe d'un revêtement métallique, est-il impossible que les éléments en aient été fondus séparément, puis appliqués sur la pierre avec mortier et tenons, et alors soudés ? Aux yeux d'un Chinois, il s'agira alors d'une statue en métal, que l'intérieur de la statue soit creux ou qu'il soit taillé dans le roc.

(6) Julien et Beal, traduisant sur des textes des Ming, disent « douze ou treize *li* » ; d'autre part, la *Vie*, par erreur de rédaction ou par ancienne faute de texte, supprime les mots « à deux [ou douze] ou trois [ou treize] *li* à l'Est de la ville [royale] » ; mais Watters a déjà fait remarquer que la vraie leçon devait être « deux ou trois *li* » ; en effet, si l'édition des Song a déjà douze ou treize *li*, l'édition de Corée, qui a tant de leçons excellentes, écrit « deux ou trois *li* », et l'ancienneté de cette leçon est garantie par l'indication « à trois *li* à l'Est de la Ville [royale] » que donnent toutes les éditions dans le texte parallèle du *Che kia fang che*. Les anciens manuscrits qui ont été utilisés dans l'édition critique des *Mémoires* de Hiuan-tsang publiée en 1911 par l'Université de Kyōto portent d'ailleurs tous « deux ou trois *li* ».

(7) Le *Che kia fang tche* spécifie que c'est une statue d'argile (*sou*), et qu'elle est ornée d'or et de joyaux.

(8) Le *Wou-tchö ta-houei* était originairement une grande assemblée quinquennale dont l'institution est rapportée à

joyaux royaux, [il les donne tous] ;et quand le trésor a été [donné] jusqu'à épuisement, il donne encore sa propre personne ; les ministres et fonctionnaires approchent alors les religieux pour racheter [la famille royale et les trésors royaux]. On considère comme essentiel d'agir ainsi [par don et rachat] (1). A partir du *k'ie-lan* (*saṅghārāma*) du Buddha couché, en marchant au Sud-Est (2) plus de 200 *li*, on franchit les grandes Montagnes neigeuses, et on arrive à l'Est à une petite vallée.

Vie de Hiuan-tsang (*Ta-ts'eu-ngen-sseu San-tsang-fa-che tchouan*, ch. 2) ; notice sur Bāmiyān (Traduction Paul Pelliot).

... [Le maître de la Loi] sortit du territoire de Tou-houo-lo et entra dans le royaume de Fan-yen-na (Bāmiyān). Le royaume a plus de 2.000 *li* d'Est en Ouest (3) ; il est situé à l'intérieur des Montagnes neigeuses. La route (4) est deux fois plus difficile et dangereuse que dans la région de déserts et des glaciers. Avec les nuages congelés et la neige qui tourbillonne, il n'y a jamais un moment d'éclaircie. Si parfois on rencontre un endroit particulièrement [favorisé], c'est au maximum quelques dizaines de pieds de terrain plat (5). Aussi, quand Song Yu, parlant des difficultés des pays d'Occident, a dit : « La glace est amoncelée en hautes montagnes, la neige vole sur mille *li* (6) » c'est de ceci qu'il s'agissait (7). Ah! Si ce n'était en vue d'aller chercher pour les êtres vivants la doctrine correcte sans supérieure, comment voyagerait-on par ces lieux en offrant le corps que nous ont laissé nos parents? (8). Jadis, Wang Tsouen, ayant gravi la Rampe aux Neuf crochets, dit [à propos] de lui-même : « Je

Aśoka; au VII^e^ siècle, les régions de l'Hindoukouch la tenaient tous les ans, et parfois même deux fois par an; *wou-tchö* est transcrit sur une forme prākrite de *mokṣa*.

(1) Il y a eu des cas analogues dans le bouddhisme chinois, par exemple avec l'empereur Wou des Leang, mais le parallèle le plus direct est fourni par la relation (non traduite) de Houei-tch'ao, à propos des grandes assemblées du roi du Gandhāra. Je ne sais sur quoi se base Watters (I, 116) pour dire que Hiuan-tsang considérait probablement le roi de Bāmiyān comme un descendant d'un Śākya exilé de Kapilavastu et venu régner à Bāmiyān.

(2) Julien a bien traduit, mais Beal a écrit par inadvertance « Sud-Ouest », et comme Watters a omis le passage, M. Foucher (*Études asiatiques*, I, 262-263) s'est trouvé embarrassé; Sud-Est est certain. L'indication du Sud-Est, qui se retrouve dans le *Che kia fang tche*, est d'ailleurs aussi donnée par la *Vie;* et là Beal l'a bien reproduite.

(3) On remarquera que la *Vie* omet l'étendue du Nord au Sud ; c'est inadvertance des rédacteurs ou faute du texte.

(4) *T'ou-lou* est équivalant à *tao-lou;* il n'est pas question de routes « boueuses » comme l'a cru Beal.

(5) Julien et Beal se sont trompés en parlant de « flaques de boue » qui ont plusieurs dizaines de pieds.

(6) La citation est tirée du « Rappel de l'âme » (*Tchao houen*) de Song Yu ; cf. E. Erkes, « *Das Zurückrufen der Seele* », Leipzig, 1914, in-8, p. 20.

(7) Il va sans dire que Song Yu, *circa* 300 avant J.-C., n'a jamais rien dit de la région de Bāmiyān ; le passage en question est d'ailleurs indiqué à tort par les auteurs de la *Vie* comme concernant l'Occident (*si-fang*) ; dans l'original de Song Yu, il s'agit du Nord (*pei-fang*); Beal (*Life*, 52) s'est mépris sur l'origine de la citation.

(8) Julien, qui fait voyager Hiuan-tsang « en portant avec lui les os de ses parents », s'est exprimé étrangement ou a fait un gros contresens. Beal met tout le passage dans la bouche de Hiuan-tsang, ce qui est absurde, et, tout en ayant compris ce qu'était « le corps laissé par nos parents », a donné du reste de la phrase une version baroque. Il y a ici une expression empruntée au *Li ki* (trad. Couvreur, 2, 11, 300), où il est dit que notre être corporel (*chen*) est « un corps (*t'i*) laissé par nos parents », autrement dit il est matériellement une partie du corps de nos parents, et par suite la piété filiale exige que nous en prenions soin. L'emploi de l'expression dans le présent passage de la *Vie* est lié à l'allusion qui suit, car, dans le passage visé de la biographie de Wang Tsouen, il est aussi question du respect que mérite le « corps laissé par nos parents ».

suis un serviteur loyal de la maison des Han (1)». A présent, le maître de la Loi a franchi les chaînes neigeuses pour aller chercher les livres saints ; ne peut-on dire de même que lui est un vrai fils du Tathāgata ?

De cette manière, [le maître de la Loi] arriva peu à peu à la ville capitale de Fan-yen (Bāmiyān) (2). Il y a plus de dix *k'ie-lan* (*saṅghārāma*) et plusieurs milliers de religieux (3) qui suivent la secte *tch'ou-che-chouo* (*lokottaravādin*) du Petit Véhicule. [Le roi de Fan-yen (Bāmiyān) sortit (4) au-devant [du maître de la Loi] et l'invita à descendre au palais pour y recevoir ses offrandes ; [le maître de la Loi] n'en sortit qu'après plusieurs jours (5).

Dans ce [pays-là], il y avait [deux] religieux adeptes de l'école *mo-ho-seng-k'i* (*mahāsaṅghika* (6), A-li-ye-t'o-so (Āryadāsa) (7), et A-li-ye-sseu-na (Āryasena)(8), qui tous deux connaissaient à fond les signes de la Loi (*fa-siang, dharmalakṣaṇa*) (9). Quand ils virent le maître de la Loi, ils eurent un soupir de stupeur [,disant] : « Le lointain royaume de Tche-na (Cīna, Chine) a [donc] des religieux comme celui-ci ! » Et le guidant, [ils le menèrent] à tous les lieux [dignes] d'être vénérés et visités, avec un zèle incessant.

Au Nord-Est de la ville royale, à flanc de montagne, il y a une statue en pierre [du Buddha] debout, haute de 150 pieds. A l'Est de la statue, il y a un *k'ie-lan* (*saṅghārāma*). A l'Est du *k'ie-lan* (*saṅghārāma*), il y a une statue debout du Che-kia (Śākyamuni), en *t'eou-che* (laiton), qui est haute de cent pieds. Dans le *k'ie-lan* (*saṅghārāma*) (10), il y a une statue cou-

(1) Il faut bien garder Wang Tsouen, et non lire Wang Tao comme l'a supposé à tort Beal, mais la *Vie* orthographie par erreur *tsouen* avec la clef 162, au lieu qu'il s'agit de Wang Tsouen (avec *tsouen* écrit sans la clef 162) dont la biographie se trouve au ch. 76 du *Ts'ien han chou ;* il vivait dans la seconde moitié du 1er siècle avant notre ère. Avant lui, un certain Wang Yang envoyé au Sseu-tch'ouan y avait reculé devant la traversée du Kieou-tchö-pan ou Rampe aux Neuf Crochets et était revenu en arrière sous prétexte de maladie, refusant de faire courir de tels dangers au « corps qu'il avait reçu de ses parents ». Wang Tsouen, parvenu au même endroit, pressa au contraire la marche en disant : « Wang Yang était un fils pieux ; je suis un serviteur loyal » (*Ts'ien han chou*, 76, 10 r°). L'altération du nom de Wang Tsouen dans la *Vie* tient assez vraisemblablement à ce que les bouddhistes avaient attaché — à tort — le nom d'un Wang Tsouen du 1er siècle de notre ère (écrit avec la clef 162) à la légende de l'introduction du bouddhisme en Chine au temps de l'empereur Ming des Han postérieurs (cf. *B. E. F. E. O.*, X, 99 ; *T'oung Pao*, 1920, 392) ; les auteurs de la *Vie* (ou leurs premiers copistes) ont confondu les deux personnages.

(2) Ici et un peu plus loin, le texte a seulement Fan-yen, et non Fan-yen-na comme écrit Julien. Julien et Beal ont coupé comme suit : «... arriva peu à peu à Bāmiyān. La ville capitale a plus de dix *saṅghārāma*... ». Mais Hiuan-tsang a déjà pénétré depuis un certain temps sur le territoire de Bāmiyān, et c'est à la capitale qu'il arrive.

(3) Le texte de la *Vie*, souvent assez lâche, a « plus de dix *k'ie-lan* », là où les *Mémoires* ont « plusieurs dizaines de *k'ie-lan* » qui est la bonne leçon. D'autre part, il ne précise pas où se trouvent tous ces *k'ie-lan*, dans le royaume ou dans la ville royale. Il ne me paraît guère douteux qu'il faille entendre « dans le royaume », et non « dans la capitale » comme la coupure à mon sens inexacte adoptée par Julien et Beal les a amenés à traduire.

(4) La *Vie* ne précise pas si le roi sortit de la ville ou seulement du palais ; l'analogie d'autres passages analogues dans les *Mémoires* et dans la *Vie* donne à penser que le roi sortit de la ville.

(5) Il n'y a pas de raison pour traduire *lei-je* par « cinq jours » avec Julien, ou « a day or two » avec Beal.

(6) Les *mahāsaṅghika* étaient l'école du Petit Véhicule dont les *lokottaravādin* formaient une branche.

(7) La transcription est très correcte ; c'est à tort que Julien a lu *cha* au lieu de *so* (il l'a fait encore ailleurs dans la *Vie*) ; une note du texte précise la traduction « saint envoyé ».

(8) L'édition de Corée a bien la transcription complète ; l'édition suivie par Julien sautait *ye ;* une note du texte donne la traduction « sainte armée ».

(9) « Les signes de la Loi », et non « la Loi » tout court comme l'ont dit Julien et Beal. C'est parce que ces deux maîtres connaissent les « signes de la Loi » qu'ils reconnaissent d'emblée le mérite de Hiuan-tsang.

(10) La *Vie* paraît dire que la statue du Buddha couché est dans le monastère situé entre les deux grandes statues

chée de Buddha qui entre dans le *nirvāṇa;* elle est longue de mille pieds. La décoration de toutes [ces statues] est admirable. A partir de là, en marchant au Sud-Est plus de 200 *li*, [le maître de la Loi] franchit les grandes Montagnes neigeuses et arriva à une petite vallée... ».

La notice sur Bāmiyān du pèlerin Houei-tch'ao (traduction Paul Pelliot).

Le moine coréen Houei-tch'ao s'était rendu aux Indes par mer et en revint par l'Asie centrale ; il arriva à Koutcha à la fin de 727. Son récit, intitulé *Wang wou t'ien tchou kouo tchouan, « Récit d'un voyage dans les cinq Indes »*, en trois chapitres, n'était plus connu que par quelques gloses quand j'en ai retrouvé une rédaction incomplète et vraisemblablement abrégée dans la grotte aux manuscrits du Ts'ien-fo-tong de Touen-houang. Le texte a été depuis lors publié plusieurs fois au Japon et en Chine, mais on ne l'a pas encore traduit dans une langue européenne (1).

Le pèlerin est passé du Ki-pin (« Kapiśa, Kapiśī) dans le Sie-yu ou Zabulistan, dont le nom indigène est selon lui Chö-hou-lo-sa-t'a-na (*Jāgulasthāna ou Jāguḍasthāna), et il continue ainsi :

Ensuite, du royaume de Sie-yu, en marchant vers le Nord pendant sept jours, on arrive au royaume de Fan-yin (Bāmiyān). Le roi en est un Hou (= Iranien). Il ne dépend pas d'autres royaumes ; ses soldats à pied et à cheval sont forts et nombreux ; les autres royaumes n'osent pas venir l'attaquer. Comme vêtements, les gens mettent des chemises de coton, des robes fourrées (2), des chemises de feutre, etc. Le pays produit des moutons, des chevaux, des cotonnades ; il abonde en raisin. Ce pays a de la neige et est très froid ; beaucoup des habitations sont appuyées à la montagne. Le roi, les chefs et le peuple sont très dévots aux Trois joyaux ; monastères et religieux y sont en abondance ; ils pratiquent le Grand et le Petit Véhicule (3). Ce royaume, comme celui de Sie-yu (Zabulistan) et autres, se coupent la barbe et les cheveux. Les habitudes y sont en gros semblables à celles du Kipin (« Kapiśa ») (4), les différences sont nombreuses (5). Le langage du pays diffère de celui des autres royaumes (6). Ensuite, de ce royaume de Fan-yin (Bāmiyān), en allant au Nord pendant vingt jours, on arrive au royaume de T'ou-houo-lo (Tokharestan)...

debout. Mais il y aurait alors une maladresse de rédaction puisque la *Vie* a déjà quitté ce monastère pour passer à la statue debout en laiton. En fait, il n'est pas douteux qu'il y a une faute des auteurs ou des copistes, et que les mots « à deux ou trois *li* à l'Est de la ville [royale] » doivent être ajoutés au début de la phrase.

(1) Une annonce de librairie semblerait impliquer qu'on ait retrouvé récemment le texte complet en trois chapitres dans une collection littéraire coréenne ; je n'ose encore faire autrement état de ce renseignement.

(2) Je lis *k'ieou*, « robe fourrée », au lieu de *k'ieou*, « balle », « boule ».

(3) Un siècle avant Houei-tch'ao, Hiuan-tsang n'avait signalé à Bāmiyān que des adeptes du Petit Véhicule.

(4) L'équivalence ancienne de Ki-pin est Cachemire ; à partir du milieu des T'ang, c'est le Kapiśa ». J'écris « Kapiśa » entre guillemets, parce que cette forme consacrée dans l'orientalisme n'est pas autrement attestée, et que l'orthographe correcte est vraisemblablement Kapiśī ; cf. *T oung Pao*, 1927, 171.

(5) On attendrait « les différences sont peu nombreuses ». M. Lo Tchen-yu a déjà supposé ici une faute de texte.

(6) Hiuan-tsang, arrivant par le Nord, n'avait pas trouvé grande différence ; d'autre part, les conditions politiques avaient changé en un siècle avec la poussée des Arabes. Il faut ajouter que Houei-tch'ao n'est pas un observateur comparable à Hiuan-tsang.

— C —

Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia, autor est THOMAS HYDE, *S. T. D. Linguae Hebraicae in Universitate Oxon. Professor Regius, & Linguae Arabicae Professor Laudianus, Editio secunda, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano*, MDCCLX.

Page 129 (dernières lignes) et page 130 :

« Chinenses et Indi praeter Imagines in Pagodis, seu Delubris, praegrandes, aliquando etiam integras Rupes (praesertim si naturâ in pyramidalem formam vergebant) in Idola formare solebant. Talia propè urbem *Bamiyân* (quae posteà Balch, seu Bactra) erant immania et prodigiosa illa persicè dicta سرخ بت Surćh-Bùt, id est Idolum rubrum, et خاکی بت C'hingh-Bùt, id est Idolum griseum seu cinereum. Haec (ut in libro *Masâlik Masâlik* persicè describuntur,) erant duae praegrandes statuae ad altitudinem et magnitudinem turrium e rupibus excisae, intus cavae, ita ut quis per plantam pedis subintrans, totam interiorem earundem partem usque ad extremos manuum et pedum digitos permeare posset. In libro *Pharh. Gj.* in Indiâ conscripto, hae duae statuae dicuntur quinquaginta cubitos altae, ad quas tempore ignorantiae confluebant مشرکان Pagàni in aliquo loco urbis Bamiyân, ex territorio کابل Câbul, in limitibus regionis بدشخان Badachshân. Hinc veniunt Rubini Balascii. Haec idola (inquit dictus autor) à quibusdam censentur esse ea quae Arabibus dicta sunt یغوث Yagûth, et یعوق Yäûk tempore Noae : et ab aliis habentur pro منات Manât et Lâtt. Et haud procul ab istis, dicitur esse aliud ejusmodi idolum paulo minus, forma Vetulae, dictum نسرم Nésrem, seu نسر Nesr, sive نسار Nesâr, (atque نسا Nesâ, si recte,) quae videtur statua in luco posita quia Nesr (ut et reliquiae hujus nominis formae) persicè notat umbraculum ex virentibus frondibus, et talem in montosis locum ubi sol nunquam splendet : talia enim loca contra solis ardores munita, pro cultoribus erant commodissima. At fortè persicus autor erraverit, putando haec fuisse idola tempore Noae in Alcorano memorata, cùm eorum descriptiones sint prorsus diversae, ut ex sequentibus constabit. Illa enim erant intus cava ut inde clam darentur responsa, contrà quàm erant Arabiae idola tempore Noae, qui suis praedicavit ut talium cultum relinquerent, sc. cultum ودّ Wodd, et سواع Sowâ, et یغوث Yagouth, et یعوق Yäouk (vel Yogouth et Yöouk) et نسر Nesr. Illorum autem temporum sacerdotes (non obstante praeconio Noae) dixerunt

لا تذرنّ عبادة آلهتكم

Ne relinquite cultum deorum vestrorum, scil. ودّ Wodd qui (inquit Commentator persicus,) erat in figurâ hominis, et Sowâ' in figurâ mulieris, et Yagúth in figura Leonis, et Yäûk in figurâ Equi, et Nesr in figura Vulturis. Arabes autem videntur has formas elicuisse ex appellativis horum nominum significationibus.

. . . . . .

— D —

Wilford. — On Mount Caucasus, *Asiatick Researches*, VI, p. 464.

« The city of Bámíyan consists of a vast number of apartments, and recesses, cut out of the rock; some of which on account of their extraordinary dimensions are supposed to have been temples. They are called Samach'h, in the language of the country (1), and Samaj in Persian. There are no pillars to be seen in any of them, according to the information I have received from travellers, who had visited them. Some of them are adorned with niches and carved work; and there are to be seen the remains of some figures in relievo, which were destroyed or miserably disfigured by Musulmans. Some remains of paintings on the walls are still to be seen in some of them : but the smoke from the fires made there by the inhabitants, has almost obliterated them. [p. 465] It is said in the Ayeen-Akbery, that there are about 12.000 of these recesses, in the Tumán or Tágávi of Bámíyan; this is also confirmed, from general report, by travellers. The country of the Afghans, as far as Báhlac and Badacshán, abounds with Samach'hes or Samajes : some of them are very rude, whilst others are highly finished and ornemented. The most perfect are at a place called Móhi, on the road between Bámíyan and Báhlac : as they are situated amongst precipices, the Musulmans have never thought of living in them, and the paintings, with which they are adorned, look quite fresh.

« But what never fails to attract the notice of travellers, are two colossal statues, which are seen at a great distance. They are erect, and adhere to the mountain, from which they were cut out. They are in a sort of niches, the depth of which is equal to the thickness of the statues. It is said in the Ayeen-Akbery, that the largest is eighty ells high and the other only fifty. These dimensions are greatly exaggerated, according to the opinion of all travellers I have seen, and the disproportion is not so great between the two. According to the author of the Pharangh-Jehanghiri, cited by Th. Hyde (2), they are said to be only fifty cubits high; which appears to be the two dimensions. At some distance from these two statues is another of a smaller size, being about fifteen cubits high. Natives and Persian authors, who have mentioned them, agree neither about their sex nor their names. The few Hindus, who live in these countries, say that they represent Bhi'm and his consort : the followers of Buddha, that they are the statues of Sha'ha'ma', and his disciple Sa'lsa'la'. The Musulmans insist that they are the statues of Key-Umursh and his consort, that is to say, Adam and Eve; and that the third is intended for Seish or Seth their son; whose tomb, or at least the place where it stood formerly, is shewn near Báhlac. This is in some measure confirmed by the author of the Pharangh-Jehanghiri, who says, that these statues existed in the time of Noah : though he gives them different names, and supposes the third to represent an old woman, called Nesr, more generally represented with the countenance of a vulture. These statues are so much defaced, through the injury of all devouring time, and the intolerant

(1) This word is spelt Samachch'h by the natives.
(2) P. 132.

zeal of the Musulmans, that I believe it is difficult to ascertain their sex. Travellers do, however, agree that one of them at least is a beardless youth; some more particulary insist that the swelling of the breasts is remarkably obvious, and that both look towards the east, so that, when the sun rises, they seem to smile, but look gloomy in the evening. Their dress, as described to me, is much the same with that of the two figures, half buried at Tuct-Rustum near Istacar in Persia; with this difference, that the female figure has no head dress; but the male has such a tiara as is worn by the supposed female figure at Tuct-Rustum.

[p. 466] « These statues were visited, at least ten or twelwe different times, by a famons traveller, called Me'yan-Asod-Shah, who is a man highly respected, both on account of his descent from Mohammed, and his personal character. He is well informed, in affluent circumstances, through the piety of the faithful, and keeps company with the princes of the country and persons of the first rank. He informed me lately, that these two statues are in two different niches, and about forty paces distant from each other. That the drapery is covered with embroidery and figured work, which formerly was painted of different colours; traces of which are still visible. That one seems to have been painted of a red colour; and the other, either retains the original colour of the stone, or was painted grey. That one certainly represents a female, from the beauty and smoothness of her features, and the swelling of her breasts : the head being so much elevated, is secure from insult below, and is also protected from weather by the projection above. The statue of their supposed son is nearly half a mile distant, and about twenty feet high. One of the legs of the male figure is much broken : for the Musulmans never march that way with cannon without firing two or three shots at them : but from their want of skill, they seldom do much mischief. Aurangzebe, it is said, in his expedition to Báhlac, in the year 1646, passed that way and ordered as usual a few shots to be fired; one of them took place, and almost broke its leg, which bled copiously. This, and some frightful dreams, made him desist, and the clotted blood it is said adheres to the wound, to this day. The miracle is equally believed by the Hindus and the Musulmans; the former attribute it to the superior power of the deity; and the latter to witchcraft. According to Dr. Hyde, one of these statues is called Surkh-But, or the red idol; the other Khink-But, or the grey idol. As to their being hollow, I believe, it is an idle tale : at least the travellers, I have consulted, knew nothing of it. Between the legs of the male figure, is a door leading into a most spacious temple, [p. 467] the dimensions of which, they could not describe otherwise, than by saying, that it could easily hold the camp equipage and baggage of Zeman-Shah, and of his whole army. It is remarkable only for its extraordinary dimensions: it is dark and gloomy; and there are some niches, with the remains of some figures in alto relievo. At the entrance are stationed a few wretched Banyans, who sell provision to travellers. The greatest part of the Samajes in Tágávi Bámíyan are still inhabited by Musulmans, who live promiscuously with their cattle. I have been informed, that there are no other statues than these three; but from the numerous fragments, which are seen through the Tágávis, there must have been several hundreds of them. They show to this day the Samach'h, in which the famous Vya'sa composed the Védas; and others, where divers holy men gave themselves up to meditation, and the contemplation of the Supreme Being. »

— E —

E. Mountstuart Elphinstone. — *An account of the kingdom of Caubul.* — (Passage du chapitre Hazaureh, p. 487).

« I must not quit the Hazaurehs without noticing the celebrated idols of Baumeeaun. which stand within their country.

« I have only heard two idols described though it is sometimes said there are more : of these one represents a man, and one a woman. The former is twenty yards high, the latter twelve or fourteen.

« The man has a turban on his head and is said to have one hand held up to his mouth, and the other across his breast. The surrounding hills are full of caves, but I have heard of no figures or inscriptions which they contain.

« The learned in Indian antiquities are of opinion that these idols are connected with the worship of Boodh, and their situation strongly reminds one of the colossal statues at the entrance of the great temple, supposed to belong to the religion of Boodh, in the midst of the city of caves, which is to be seen at Canara in Salsette ; but my information on such subjects do not qualify me to form any opinion regarding them. »

Tableau du royaume de Caboul et de ses dépendances dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et coutumes de cet empire, par M. Mountstuart Elphinstone. *Traduit et abrégé de l'anglais*, par M. Breton. Paris, 1817, vol. III, p. 89, 90.

« Je ne terminerai pas cette notice sur les Hazaurehs sans dire un mot des célèbres idoles colossales de Baumiaunx, qui se trouvent dans leur pays.

« Les principales de ces idoles sont au nombre de deux, elles représentent l'une un homme, l'autre une femme. La première a 60 pieds de hauteur, et la seconde environ 40. Le dieu est coiffé d'un turban ; une de ses mains est placée sur sa bouche, l'autre sur sa poitrine. Les environs sont remplis de grottes, mais on ne dit pas qu'elles renferment des figures ou des inscriptions. Les savants, versés dans les antiquités indiennes, pensent que ces idoles ont rapport au culte de Buddha. Leur situation rappelle une de ces statues colossales, placée à l'entrée du grand temple, supposée appartenir à la religion de Buddha, au milieu de la ville de grottes, que l'on voit à Canara, dans l'île de Salsette. »

— F —

Lieutenant Vincent Eyre. — *The Military Operations at Cabul, with a Journal of Imprisonment in Afghanistan*, London, 1843.

P. 360. — « The vast assemblage of caves, for which the place is celebrated, became visible at a great distance, and the ancient citadel of Gulguleh, with its lofty ruined towers, crowning

an isolated pyramidal hill, rising behind the scene, formed a striking and imposing object. We passed several Afghan forts, and halted at one somewhat better than the rest, where we had just got our tents pitched and our breakfeast in a state of forwardness, when we were peremptorily ordered to remount and move a few miles higher up the valley. We were very loth to obey; but neither sulky looks, nor open remonstrances, had any effect on Saleh Mahomed, and onward we travelled in that sort of temper peculiar to hungry men disappointed of their morning's meal. On our way we passed close by the famous colossal images, sculptured in a cliff, which was about 300 feet in high; the body covered with a clever representation of thin drapery; the position easy and natural. The upper part of the face is entirely destroyed. About 400 yards further on, in the same cliff, stands the male figure, about 160 feet high, and clothed in a similar fashion with a light drapery. The mouth alone remains a perfect feature of the face, and is well formed. Each figure is sculptured in a deep recess, having an ornamented ceiling, on which are painted what seem intended to represent ancient kings and queens and a variety of emblematic personages, whose mystery it would be difficult, at this remote date, to clear up to the satisfaction of the Society of Antiquaries. »

P. 362. — « There are openings at the head and feet of both images, which are connected, by galleries and stairs cut inside the rock.

« The whole long line of excavations forms a wonderful scene, and carries the fancy back thousand of years, to a date at which a widely different race peopled the country from any now existing. »

P. 364. — Sept. 5th. — « I obtained leave to visit the caves and images, one of the guards accompanying me. A walk of one mile brought me to the base of the male figure, the size of which on a near approach seemed really stupendous. Along the sides of the recess, in which it is carved, are ranges of a large circular chambers with vaulted ceilings. The image has been greatly mutilated by cannon shot, for which act of religious zeal credit is given to Nadir Shah. One circumstance struck me as remarkable, — which was, that in all those parts where the limbs are deficient, there are regular rows of small holes in which pieces of wood have been stuck, for the evident purpose of making plaster adhere. From this it would appear either that an attempt had been made to restore the mutilated parts by these means, or that the figure was originally only partially sculptured in the rock, and the deficiencies made up with plaster in the manner I have mentioned. From the apparent facility with which from the softness of the rock, the image might have been chiselled perfect at the first, I incline to the belief than an attempt has been since made to repair the work of destruction, during some temporary success of the heathen inhabitants against their Mahomedan invaders. The cliff is composed of that species of conglomerate known by the name of pudding-stone, consisting of very hard clay, thickly studded with various kinds of rounded peebles. »

P. 366. — September 6th. — « I accompanied Lady Sale on a second trip to the caves. Her Ladyship, who is well skilled in numismatics, at the first glance pronounced the figures painted on the ceiling over the images to be identical with those on many Sassanian coins. This, if really the case, may throw considerable light on the history of these curious relics of antiquity. »

— G —

Lady Sale. — *A Journal of the Disasters in Affghanistan*, 1841-2, vol. II, p. 240.

P. 240. — « From the 5th to the 9th we made excursions to see the caves, etc. At first some difficulty was made : but the General sent about thirty men to guard us and our pencils; for several went intent on sketching. I only copied the frescoes that were on the walls and ceiling near the large image; but Mr. Eyre made some very pretty and correct sketches of Ghoolghoola (the ancient city), etc. »

— H —

The Rock-Cut Caves and Statues of Bāmiyān, etc. *Journal of the Royal Asiatic Society*, 1886, p. 325; *Introductory Remarks by the President* (Colonel Yule).

« The great idols, as has already been said, have constituted the matter attracting chiefly attention to Bámián. They are not, I believe, alluded to by any of the early Arab geographers, at least in any works that have been printed. Burnes alleges that they are mentioned by Sharafuddín 'Alí of Yezd in his History of Timur; if so, this (1424) would be the earliest Persian mention : but I have not been able to find such a passage in the translation by Petis de la Croix. Hyde, in his *History of the Religion of the Ancient Persians* (ed. 1760, p. 229-230) (1), quotes mention of them from two Persian writers, viz. the *Másálik wa Mamálik* and the Farhang Jahángírí. There is also mention of them in the *Aín-i-Akbarí* (Blochmann's Text, vol. I, p. 590, and Gladwin's Trans. vol. II, p. 168). »

P. 327. — « Regarding the sleeping Buddha a little more is to be said. These figures are to be found in all Buddhist countries; I have described one near Pagán in the narrative of Sir Arthur Phayre's Mission to Ava, p. 52. One in Ceylon is mentioned in *Major Forbes's book* (vol. I, p. 370). And gigantic figures of the same kind, indeed, at Kanchau in N. W. China, are mentioned by Marco Polo (bk. I, ch. xliv), by Shah Rukh's envoys to Peking and by Ramusio's Persian friend Hajji Mahommed (see *Cathay and the Way Thither*, p. cciii and p. ccxviii). »

« Now it is remarkable that Masson and Mohun Lál both mention a stone object in the neighbourhood of Bámián which is known in the legends of the natives as an Azhdahá or dragon, regarded as a monster destroyed by Ali. The most distinct account of this object is contained in a paper by Lieut.-General E. Kaye of the Royal Artillery (Bengal) which was printed for the first time in the *Proceedings of the Royal Geographical Society* for 1879, though the observations date from 1840. He says : « On the opposite side of the valley, about a mile to the west, a stony gully leads into the hills; a short way up this there is a nearly isolated rock, on the flat summit of which there is in relief a recumbent figure bearing a rude ressemblance to a huge lizard and near the neck of the reptile there is a red splash, as of blood. There is called the Azdahar, or dragon said to have been slain by Ali or some Maho-

(1) Il faut lire 129-130.

medan saint of bygone days, and an indentation in the rock close by is held to be the gigantic foot print of the slayer » (p. 249).

P. 328. — « In the same volume (p. 338) I made a suggestion to which I now recall attention, that this Dragon (which however, General Kaye terms « a recumbent figure in relief ») is really the Nirvāṇa Buddha of Hwen-Ts'ang. There is a difficulty, no doubt, in the direction, which the modern travellers give as west or north-west of Bámíán, whilst Hwen Ts'ang places it to the eastward. Another difficulty has been suggested from the account of Mohun Lál, who calls the dragon « fifty feet in length ». But in this there is probably some mistake. For Masson says this Azdaha of Bámíán is anologous in character to that of Bisút, but of much larger size (vol. II, p. 395). Now, turning to his account of the Azdaha of Bisút (the province immediately south of Koh-i-Baba), we find it thus described : « The Azdha of Bisút, is indeed a natural curiosity, which the creative imagination of the Hazáras supposes to be the petrified remains of a dragon, slain by their champion Hazrat Ali... It is geologically speaking of volcanic formation and a long projected mass of rock, about one hundred and seventy yards in length », etc. « I afterwards found that an analogous mass of rocks, but of much more imposing size, occurs in the vicinity of Bámíán, and is alike supposed to represent a petrified dragon » (*ib.*, pp. 357-359).

P. 329. — I will conclude by remarking that some one has suggested (I cannot remember who, it may have been General Cunningham, or it may have been, « *moi qui vous parle* »), that those enormously long graves, which in Afghanistan and India are so often shown as the tombs of holy giants (chálís gazí, and what not), really mark the sites of Buddha in Nirvāṇa images (1). Such graves are mentioned, in Bisút, by Masson (p. 340) and in Laghman, the graves of Lot and Lamech by the same (vol. III, p. 195-197). The same traveller also mentions that these long graves are especially numerous in the valley of Ningrahár, which we can hardly doubt to represent the Nagarahára of Hwen-Ts'ang, a region which abounded to profusion in Buddhist shrines and relics of every kind. There is a famous grave of the same kind, if I remember rightly at Ayodhya, a site which was also rich in Buddhist shrines and memorials.

The Rock-Cut Caves of Bamian, p. 332. Letter of Captain Talbot to Simpson.

« To begin with the figures : there are five.

« 1. First the big idol male. The passage up to the top of this is broken away, so I measured it with my theodolite and found it to be 173 feet high. It is sunk in a niche so as to be protected from the weather. The shape of the niche is something like pl. I, fig. 3.

« 2. A female figure 120 feet high measured by Maitland with a tape. The passage up to the top is still accessible.

« There are paintings on the roofs of the niches of both these figures. In the case of the latter some have been copied. Both figures are hewn out of the conglomerate rock, but the finishing drapery, etc., was all added by putting on stucco. The nich of the female figure is irregular and looks as if it had been left unfinished.

(1) As this is going to press, I find that the originator of the suggestion was my friend Mr. W. Simpson. He is now less confident in the theory : but to me it seems a highly probable one. — H. Y.

« 3. A smaller figure, 50 or 60 feet high, estimated. This figure has almost entirely disappeared.

« 4. A seated figure about 25 to 30 feet high in a niche. This figure looks as if it had been cut out and prepared for stucco, but the stucco had never been applied. Shape of niche shown in pl. I, fig. 4.

« 5. A standing figure about one mile from the others. Unfortunately, owing to a misunderstanding, we never visited this.

« N° 4 also has paintings, some of which have been copied. The caves are innumerable, they extend for miles. The best ones are close to the female figure. The doorways are mostly sunk well 10 or 15 feet into the rock, with a porch excavated outside. I show drawings of the most remarkable.

« Most of the caves in good order are now inhabited, so I could not visit them; of those I did visit most had domed roofs the floor being square. The conversion of the square into a circle, preparatory to the springing of the dome, is effected or rather indicated in the manner used in the present day with kacha bricks, that is, by a succession of arches at the corners. Looking at the corner from the centre of the cave it appears thus (see pl. I, fig. 15).

« Fig. 16 seems to te connected with a very curious cave, somewhat hard to draw. Its plan is an oblong 16 by 20 feet. »

Notes to Captain Maitland's Sketches of Bamian, by W. Simpson, p. 341.

« Plate V, represents the first and the largest of the great statues at Bamian (1); and as it is evidently carefully drawn and gives minute details, it is particularly valuable, as it sets at rest all doubts as to the character of the sculpture. Hiuen Tsiang distinctly states that it was a figure of Buddha, and Masson identified it with the Buddhist figures he had seen at Salsette. Now we have the safer authority of this drawing of Capt. Maitland's to guide us, and it leaves no doubt on this point. The knob on the head; the regular lines of the folds of drapery, — leaving the form of the body to be indicated, — is all in the well known style peculiar to Buddhism. It might naturally have been expected that the Greek influence, which is so well marked in the Buddhist sculptures of the Peshawer and Jalalabad districts, would perhaps be found here more strongly manifested, as the region is so much nearer to Bactria: but strange to say this influence can scarcely be traced in either of the two statues. The rigid mannerism of the drapery is the same as we find on the Indian side of the Indus. The suggestion which offers itself to account for this is, that the sculptor, or sculptors were brought from India, and that the design was not produced by the local artists. Sir Vincent Eyre noticed in his visit the small holes which are represented in the drawing of this figure, and he makes the following remarks regarding them : — " One circumstance struck me as remarkable, which was, that in all those parts where the limbs are deficient these are regular rows of small holes, in which pieces of wood have been struck, for the evident purpose of making plaster adhere.

(1) Voir notre Pl. VIII.

From this it would appear either that an attempt had been made to restore the mutilated parts by these means, or that the figure was originally only partially sculptured in the rock, and the deficiencies made up with plaster in the manner I have mentioned. " The soldiers of Timur-lang may have shot arrows, and the artillerymen of Nadir-Shah may have fired cannon at the (P. 342). — celebrated idols, this being what the people of the locality believe, but no one would have taken the trouble since the Mohammedan period to make any repairs; we can only suppose that these efforts date back to the time when there were Buddhist monks at Bamian

« If the small holes had been all over the figure, it might have been supposed that it had been covered with metal; but we can perceive in the drawing as Sir Vincent Eyre says, that they are only on the mutilated parts. It will be seen from the drawing that both Burnes and Sir Vincent Eyre correctly described this statue as having the upper part of the face destroyed the mouth being the only feature which had been preserved.

« Captain Talbot measured this figure with the theodolite, and gives the height as 173 feet; it must be the highest statue known, and a good notion of its size may be formed by comparing it with the London Monument, which is only about 27 feet greater in height : or the Nelson Column in Trafalgar Square, it being 170 feet or 3 feet less than the statues.

« Plate VI. represents the smaller statue, which stands as already stated, about 400 yards to the right of the larger one, and is 120 feet high; this has been generally known as the " female idol " but it is now evident that Hiuen Tsiang had correctly described it as " a figure of Sakya Buddha. " He also describes it as being formed of metal " it has been cast in differents parts and joined together. " the folds of the drapery are yet so carefully given in the figure, that we must suppose it had only been covered wilh a thin plating of metal and not with plates which had been cast; this is confirmed by the absence of holes or any indications by which heavy pieces of metal could have been fastened and supported. The larger figure was in all probability gilt, for the pilgrim says that " its golden hues sparkle on every side, " and whatever metal was used in the smaller figure, must have been so thin, that it was made to keep its place by means of some adhesive substance. Captain Talbot says that in both figures " the finishing, drapery, etc., was all added by putting on stucco. " This is all but decisive against (P. 343). — cast metal plates being fixed on it; as these would have been, in such a case, no need to finish the details with stucco. There are stairs cut in the rock, by means of which visitors can ascend, and look out at the head of the statue, and the opening above the crown is represented in the drawing. Captain Talbot states that the passage to the top is still accessible, and from the context of his brief statement we are led to suppose that it was by this means Captain Mailtand was able to measure the statue with a tape.

« Plate VII. gives us what, in comparison to the colossal figures beside it, we must call a small statue. Still it is described by Captain Talbot as being between 25 and 30 feet high; he thinks hat it thad been prepared for stucco, which had never been put on ; but the greater probability, judging from the size of the holes to be seen all over the figures, and the strength of the wooden pegs they would have held, that this figure might have been covered with metal. The holes show that it never had details either of face or drapery, and such being the case, these would be all given on the outer covering of metal. If this has been the case, it

reduces the Chinese Pilgrim's blunder to smaller dimensions; he would thus be only wrong as to which figure, but right that at least one of them, was metallic. The relative position of this figure is on the left of the smaller statue; it is included in the general view of the caves.

« The remains of painting found in the Jallalabad Valley were very few and fragmentary, but judging from what there was, as well as by the forms in the sketches of Captain Maitland from Bamian, we see that what is known as the Greek influence was confined to the architecture and sculpture, and that the style of painting had never been affected by it. The paintings in the Tibetan monasteries of the present day bear a strong resemblance to these fragments from Bamian, and the art on them is no doubt a continuation of the older school. In one of the fragments, Fig, 3. Plate VIII, there is a form already referred to by me when dealing with Captain Talbot's drawings. It is the form given in Plate I, Fig. 7, 9, and 14. In the painting it is shown as supported on two pillars. I have a piece of sculpture from Hada, in which the same arrangement is represented, but with the difference that the columns have well-defined Corinthian capitals. »

William Simpson.

Additional note on Bamian by Capt. P. J. Maitland.

P. 348. — « The depth of the niches of the two large idols is about twice the thickness of the figures standing in them : the latter are therefore fairly well protected from the weather and this accounts for their excellent preservation, nearly all the damage done to them being due to the hand of man. The whole interior of the niches, and particularly the arches over the heads of the idols, have been painted with what appears to be allegorical designs. Although much damaged in fact, obliterated where they could be easily got at, enough remains to show the general style of the work which is exceedingly well executed, and forcibly reminds one of what is generally understood to be Byzantine art. The idols themselves are rather clumsy figures, roughly hewn in the tough conglomerate rock, and afterwards thickly overlaid with stucco, *in which all the details are executed*. The whole arrangement clearly shows that this was not done at a later period, but is part of the original design of the figures. The stucco appears to have been painted or at least paint was used in some places. The features of the figures have been purposely destroyed and the legs of the larger one have been partly knocked away, it is said by cannon-shot fired at it by Nadir-Shah. Both idols are draped in garments reaching to below the knee. The limbs and contour of the body show through, and the general effect of muslin is excellently imitaded in the stucco. The arms of both are bent at the elbow, the forearms and the hands projecting but the latter are now broken off. The feet have also been battered out of shape.

P. 349. — « Narrow stairways hewn in the interior of the rock lead up from cave to cave to the heads of the idols and even to the summit of the hill.

« The caves, though so numerous, are not large. By far the greater portion of them are chambers 12 to 14 feet square, with domed roofs. I think as a rule several chambers open into each other, and have a wide portico in front by which light is admitted to the doorways. These have generally round arches. There are certainly no pointed arches anywhere, but

some of the openings may be square headed. The domes are set on the four sided chambers in a remarquable manner, the square being reduced to an octagon by cornices springing by tiers from the angles in unmistakeable imitation of brick-work. It is a very curious fact that at Kandahar domes are to this day commonly built on brick-built square chambers in exactly the same fashion. One of the roofs seen was of a different kind, flat and divided into four by deep wide cuts, crossing each other in the centre. Small cupolas were hewn in the centre of each of the spaces and at the intersection of the cuts. The largest cave of all is said to be between the feet of the great idol, but like several others it is used for government stores, and was filled with lucerne, etc. We saw no Vihara caves, but some are said to exist. As above mentioned, the majority of the caves are inhabited. A few years ago it is said they all were. The interiors are plain, without sculptural ornamentation, and now completely smoke-blackened. The whole, however, were plastered with stucco and painted. In one of the upper caves, near the head of the female idol, some designs are still visible.

« A short distance east of the female idol near the foot of the cliff, is a mound, which seems to be the remains of a Buddhist tope.

« A design on the arch over the female idol can, to a certain extent, be made out with a field glass. Within a circle is a figure in a long robe with a spear, apparently slaying something. The two upper corners without the circle are filled (P. 350) with figures of angels or cherubs, wawing scarves at each other. They might well date from the last century. On either side is a border with male and female busts or half-figures in circles, and all adorned with halos. Outside the central design on the left hand side is a very curious figure of a human-headed bird. »

— I —

Notes on some monuments in Afghanistan. By H. H. Hayden. *Memoirs of the Asiatic Society of Bengal.* Vol. II, n° 10, pp. 341-346.

P. 342. — « There are at present altogether five statues in Bámián three of which are in the main valley at Taibut. Plate XII gives a general view of the cliffs of Tertiary conglomerate on the left side of the valley and shows the two chief niches, one at either end, and two smaller niches between them. Only one of the latter contains a statue and that has suffered, like the two principal figures, from systematic mutilation as well as from the effects of cannon-balls fired at it by Mahommedan invaders. »

— J —

On the colossal Idols of Bamián by Lieut. Alexander Burnes, *Journal of the Asiatic Society of Bengal,* II, 1833, p. 562.

« This idol is mutilated, both legs having been fractured by cannon, and the countenance above the mouth is destroyed. The lips are very large, the ears long and pendent, and there

appears to have been a tiara on the head. The figure is covered by a mantle, which hangs over it in all parts, and seems to have been formed of a kind of plaster, and the image has been studded in various places with wooden pins to assist in fixing it. The figure itself is without symmetry, and there is no elegance in the drapery. The hands which held out the mantle have been both broken. »

— K —

Moorcroft, Travels, II, p. 388-389.

« The figures stand in porches or recesses cut out of the rock, the upper part of which is arched, so as to form an alcove or vaulted canopy over the head of the figure ; the sides advance so as to form wings, in which are staircases ascending to a gallery behind the neck of the statue, whilst other galleries run off from their sides, right and left, into the rock. The flights of steps of the larger image were so much decayed as to be inaccessible but one of those on the side of the smaller was tolerably entire, and led to the head of the figure. Both figures have been mutilated by order, it is said, of Aurangzeb. »

— L —

Notes on the Antiquities of Bámián, by C. Masson.
Journal of the Asiatic Society of Bengal, V, 1836, p. 709.

« On either side of the niches are series of stairs, cut in the rock, which conduct to their summits or to the heads of the idols — each series of steps leads to a small square apartment, and these several apartments have been superbly decorated with gilding and lapis lazuli. To illumine these passages, apertures have been cut through the rock towards the idols. We ascended to the summit of the second idol by the passage on the one side, and walking round the hinder part of its head, descended by the steps on the other side. Near the summit or above the lines of painting the niches have been widened, and on either side has been formed a *takht* or sofa, obviously for the convenience of sitting upon. The superior idol has or had the same facilities of ascent to the summit, but at the time of our visit the lower caves near it were occupied by an unaccommodating Tajik, who had stowed in the passage his stock of provender. We could not prevail upon him by menace or entreaty to open the path, and he evasively affirmed that he had never heard of one. We did not insist with him, relying upon making a further visit, which until now has not happened. It is a great point to gain these upper stations, as from them may be profitably inspected the paintings. »

— L' —

Note on an Inscription at Bamyán, by Mr. C. Masson (Read at the meeting of the 6th April).
Journal of the Asiatic Society of Bengal, vol. V, 1836, p. 188.

« Of the antiquities of Central Asia, the Idols at Bamyán have long been known and cele-

brated in Europe. To ascertain their character is still a desideratum. An inscription found in so fortunate a situation, as at the summit of the niche in which stands the larger, and by inference, the more ancient of the idols directly over its head, will, if capable of being interpreted, dispel much of the mystery attaching to it and its associates. It contains but six characters as here exhibited (1), appears to be entire, and although the copy of it was taken four years since, I think its fidelity may be depended upon.

« When in possession of Mr. Prinsep's plates of the Pehlevi Alphabets, this inscription was compared with them, and its characters appeared to me to approach nearest to those of the Pehlevi of Sassanian coins from Marsden. Observing the apparent recurrence of the two first letters, and concluding that the alterned characters must be consonants and vowels, of the latter of which A was the more likely to be used as the more common, I sought its equivalent in the Pehlevi alphabet noted, and found it might be expressed by 𐭥. Marking also the number of the characters of the inscription, in union with the duplication seemingly of A or U, the word NANAIA occured to my imagination, and attempting to write it in the Pehlevi ot the alphabet, I produced

𐭭𐭭𐭭𐭥

« The first five letters were so similar to those of the inscription, that I judged I might without imputation of temerity bring the circumstance to notice; and as for the final letter, if we are pretty sure of all the preceding ones, we may reasonably be satisfied with that also.

« The à of the alphabet, or 𐭠 has indeed a ʾ, or doubt, attached to it, while the final letter of the inscription resembles the A or a of other alphabets.

« The idols of Bamyán, perhaps less ancient than many of the caves or temples there, have not an antiquity beyond the reach of verification, and while we pause whether or not to ascribe them to the princes we call Indo-Scythic, we dare affirm that they were constructed during the period of the Sassanian sway in Persia, or 220 A. D., and the era of Muhammedanism. »

Kabul, 1836.

C. Masson.

— L² —

Notes on the Antiquities of Bámián, by C. Masson.
Journal of the Asiatic Society of Bengal, V, année 1836, p. 712-713.

« We feel repugnance to renounce old and favorite theories, but they must yield to facts. We had plausibly enough given the Greeks in Bactria for successors a race of Getic or Indo-Scythic sovereigns, as we conveniently called them ; and we concluded them to be of

(1) See plate VI, fig. 1 ; we confess the similitude of the marks, which Mr. Masson takes for letters, to the Péhlevi alphabet is but just sufficient to hazard a conjecture upon. Nanaia, a female, would not be applicable to a male figure : — Nanao or Nanano (lunus) would be more consonant with the Péhlevi, and even with the form of the supposed letters — Ed. [J. Prinsep].

the Buddhist faith, because we have read that such faith was prevalent in Central Asia about the commencement of the Christian Era. Without deeming it necessary to contest the latter fact, in favor of which, indeed, some proof may be adduced, we have gradually, however, grown sceptical as to that of Buddhist supremacy in these regions; and the term Indo-Scythic has yielded to that of Mithraic, which may safely be adopted, as clearly indicating the religion of the ruling powers, while it affects not the question of their race or descent. It may be observed, that the antiquities in Afghánistan and the Panjáb, or in the countries along the course of the Indus are apparently mixed Mithraic and Buddhist; nor it is improbable that the two systems, if they were really generally distinct ones, should have been blended in the limits to which both extended, and were both met — it being considered that Buddhism will have been propagated with vivacity when Mithraism was languishing in decline. »

— M —

Ernst Herzfeld. — *Der Thron des Khosrô. Quellenkritische und ikonographische Studien über Grenzgebiete der Kunstgeschichte des Morgen und Abendlandes. Jahrbuch der Preussichen Kunstsammlungen*, 1920, p. 103-147.

P. 108. — « Der Münsterbilsener Quadrigen-Stoff (1) und ebenso ein fragment des Victoria und Albert Museums sind also Nachbildungen des sasanidischen Motivs, der « *quadrigae solis et lunae* », welche die *Exaltationis S. Crucis* und Ado von Vienne am künstlichen Throne Khosrōs nennen. Und wir besitzen, um den Beweis zu schliessen, ein echt sasanidisches Stück mit diesem Motive. Es ist ein unveroffentlicher brauner Achat der Vorderasiat. Abteilung der Museen in Berlin (fig. A). Der wirklich sasanidische Ursprung des Siegelsteines ist durch seine Pehlewi-Legende ausser Zweifel Gestellt Hūmitrə ë Parsūmə.

Fig. A.

« Die gut lesbare Schrift gehört an der Entwicklung der Pehlewi-Schrift auf Felsinschriften und Münzen gemessen, noch der frühen Zeit an; ich würde den Stein um *ca* 300 n. Ch. ansetzen, jedenfalls nicht später als um die Mitte des 4 Jahrhunderts.

« Man sieht unten nach rechts und links je ein steigendes Flügelpferd, in guter Zeichnung scheinbar mit einer grossen Chiprine. Über den Pferderücken erscheinen zwei runde Scheiben als einzige Andeutung des Wagens. Über diese Rädern eine Buste mit Gesicht *de face*, gewaltigen Lockenbändchen und einem Diadem über der Stirn. Der ganze Kopf ist umgeben von einem grossen Sonnen-nimbus, um dem die Inschrift läuft. Die Büste ist die des Sonnengottes (Mihr). Wie oft spielt die Darstellung auf den Namen des Besitzers des Siegels an : « Humitrə, d. i. Gut Mithra, son des Parsumə ».

(1) Voir Pl. XLVIII. Nous adressons nos remerciements à M. le Conservateur en chef des Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles qui a bien voulu nous autoriser à reproduire cet important document de comparaison. Nous adressons également nos remerciements à la Direction des Musées de Berlin qui nous a communiqué la reproduction de la fig. A.

« Der Sonnen Nimbus ist von altersher in der persischen Kunst das Attribut des Mithra. Die achæmenidische Kunst kennt allerdings noch keine anthropomorphe Darstellung von Göttern, wenigstens nicht in den Denkmälern des Kyros, Dareios und Xerxes. Sie deutet die Götter an durch das Symbol : Auramazda durch die geflügelte Sonnenscheibe, in der die Scheibe selbst durch die Halbfigur des Gottes ersetzt ist ; *den Mondgott durch die Mondscheibe mit aufgelegter Mondsichel.* Das ist alt-orientalische Überlieferung. Artaxerxes soll Götterstatuen in den Statuenlosen Kult eingeführt haben und man darf vermuten dass das Statuen altorientalischer Art waren, denn ein avestisches Hymnus auf Anahit schildert diese wie eine Istar-Statue. Monumental kennen wir die anthropomorphen iranischen Götterdarstellungen erst in der Zeit nach Alexander, und da sind sie von hellenistischem Charakter. In dem gigantischen Denkmal des Antiochos von Kommagene auf dem Nimrūd Dagh erscheint zum ersten Male der Sonnengott Mithra, dem Helios gleichgesetzt durch Inschriften bestimmt, mit dem grossen griechischen Sonnen Nimbus das Zoroastrische Barsom-Bündel in der Hand. Ein halbes Jahrtausend später erscheint derselbe Typus, nur stilistisch verändert auf dem Felsrelief Ardashīrs II neben dem Ṭāq-i-bustān bei Kirmānshāhān. Es stellt die Investitur Ardashīrs II durch Ohormizd dar ; hinter dem Könige steht auf einem grossen indischen Lotos Mihr mit dem Sonnen-Nimbus, das Barsom-Bündel in der Hand. Andere Götter wie Ohormizd oder Anahit, die bei anderen Investitur Reliefs auftreten, haben nie den nur dem Mihr zukommenden Sonnen Nimbus. »

Fig. B.
Dieu solaire de Bodh-Gayā.

P. 115. — « Das Bild (fig. B) wird eingefasst von zwei indischen Säule des achaemenidisch beeinflussten Stiles. Dazwischen steht ein Streitwagen, gezogen von vier, zu Paaren nach r. und l. steigenden Rossen. Die Rosse ungeschirrt, haben eine grosse Chiprine. Zwei Figürchen (Kopf und erhabener Arm) über den Pferdeköpfen entsprechen wohl den Eroten als Rosselenkern, welche schon auf den sasanidischen Silberschüsseln und öfter p. 116. — in griechischen Darstellungen auftreten. Über den Wagenrand lehnt sich Surya mit nacktem Oberkörper, Halskette, hohem Turban. Hinter seinem Rücken der grosse Strahlen Nimbus und darüber der Schirm das göttliche und königliche Attribut, das die Inder auf dem Wege über Persepolis aus dem Alten Orient übernommen haben. Zu beiden Seiten des Gottes je eine nackte Frauengestalt

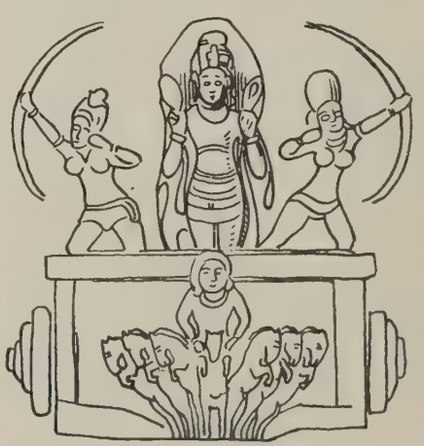


Fig. C.
Dieu solaire d'Elūrā.

den Bogen in den äussern Hand haltend, eine Symbolisierung der Sonnenstrahlen.

Der Wagen des Reliefs hat indische Form : die Vierzahl des Gespannes ist dagegen griechisch. Der indischen Vorstellung von einem Siebengespann « Sieben Falben ziehen dich an deinem Wagen angespannt » (fig. C) entsprechen erst spätere Darstellungen. »

— N —

Extrait du Djehān-Goshāi. Édition Schefer, p. 142.

L'armée mongole arriva devant Bāmiyān. Les notables ayant décidé de résister et de combattre, des deux côtés on se saisit de flèches et de mangonneaux. Soudain, un trait d'arbalète inexorable fut lancé de la ville et atteignit un des fils de Jagataï, le plus aimé des petits-fils de Jenguis-Khān.

L'armée mongole n'en mit que plus de hâte à conquérir la ville : lorsqu'elle fut prise, Jenguis-Khān ordonna que tout être vivant, aussi bien homme que bête, fût tué, qu'il ne fût fait aucun prisonnier et, jusqu'à l'enfant dans le ventre de sa mère, qu'aucun être ne fût laissé vivant, qu'après ces événements aucune créature n'habitât plus cet endroit et n'y construisît plus rien, et qu'on donnât à ce lieu le nom de Nao-baligh, c'est-à-dire, « Village mauvais ».

De nos jours même, aucun être vivant n'y vit plus. Ces événements eurent lieu dans les premiers mois de l'année 618 (1221) (1).

(1) L'éditeur du texte du *Tarikh-Djehān-Goshāi*, Muhammad Qazvini, a établi que cette date est fausse et qu'il faut lire 619 (1222).

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page 4, ligne 10, lisez : mais, selon toute vraisemblance,

Page 6, note 1, lisez : E Typographeo Clarendoniano,

Page 11, note, ajoutez : E. Rybitschka, *Im Gottgegebenen Afghanistan als Gäste des Emirs*, Leipzig, 1927. Planches représentant le Bouddha de 35 mètres et le Bouddha de 53 mètres, p. 176.

Page 20, note 5, lisez : Touen-houang

Page 28, dernière ligne, lisez : ... elles n'ont pas précédé de beaucoup les peintures...

Page 35, ligne 12, lisez : Sud-Est.

Page 56, ligne 8, A propos de la coupole sur doubleaux d'angles, M. A. Foucher fait très justement observer :

1° La vraie solution du problème architectural est perse;

2° L'Inde ancienne ne l'a pas connue;

3° Toutefois on constate qu'elle n'était pas ignorée dans la région intermédiaire. A la vérité, les exemples cités par A. G. B. G. ne sont pas probants ; mais la trouvaille de Kāboul est déjà convaincante, et celle de Bāmiyān achève la démonstration : la coupole sur doubleaux d'angle est une marque d'influence iranienne dans l'école du Gandhāra.

Page 62, dernière ligne, lisez : identifiait.

INDEX GÉNÉRAL

abhaya-mudrā, p. 12.
Abu'l-Fadl, p. 39.
Achéménides, p. 68.
Afghanistan, p. 2, 6, 7, 8, 9, 10, 28, 36.
Ajdahā, p. 62, 63.
Ajaṇṭā, p. 5, 18, 28, 29, 36, 70, 73.
alakadar, p. 68.
Ali, p. 7, 62, 63.
Amanullah khān (S. M.), roi d'Afghanistan, p. 8.
Amoutchin (D.), p. 19.
Aq-Kerman, p. 7.
Arabes, p. 35.
Ardechir, p. 68.
Arménie, p. 59.
Arsacides, p. 25.
Asie, p. 4, 5, 58, 59, 62.
Asie Centrale, p. 2, 6, 16, 18, 22, 24, 28, 29, 31, 70, 71.
a tempera (peintures), p. 68.
Babylone, p. 22.
Bactres, voir Balkh.
Bactriane, p. 6, 7, 71.
Badakshan, p. 71.
Bāgh, p. 28.
Bahram Ier, p. 72.
Balkh (Bactres), p. 1, 2, 4, 5, 7, 11, 39, 65, 68.
Barthoux (J.), p. 28.
Beal, p. 63.
bhikṣu, p. 26.
Bäzäklik, p. 24, 26.
Bodhi (Arbre de la), p. 18.
Bodhisattva, p. 19, 26, 27, 72, 73, 74.
Bon-po, p. 23.
Boodh (Bouddha), p. 7.
Abdul Hamid Khān, p. 37.
Borozdin (J. N.), p. 10.
Botta, p. 59.
Bouddhisme, p. 6, 25, 29, 31.
Burnes (Sir Alexander), p. 7, 8.
Caboul (Kāboul), p. 1, 2.
Caubul (Kāboul), p. 7.
Ceylan, p. 28.
Charikar, p. 4.
Chine, p. 5, 13, 28, 29, 60.
Čiqqan-Köl, p. 60.
Choisy, p. 53.
Cole, p. 56.
Collins (A.), p. 10.
Constantinople, p. 55.
Core (captain Saint-George), p. 10.
Corée, p. 60.
Çrāvasti (miracle de), p. 36.
Çrīnagar, p. 27.
Dahneh-i-Tajik, p. 40.
Denike (B.), p. 10.
Deny (J.), p. 7.
dharma-cakra-mudrā, p. 18, 19, 23.
dhoṭī, p. 19.
Dhyāna, p. 19.
Dhyāni-Bouddha Vairocana, p. 18.

Doāb-i-Shāh, p. 65.
Dokhtar-i-Nōshirwān, p. 27, 65, 66, 68, 73, 74.
dragon, p. 62, 63.
Durand (Major E. L.), p. 10.
Duthuit (G.), p. 27.
Ellora, p. 5.
Elphinstone (Mountstuart), p. 7.
Extrême-Orient, p. 1.
Eyre (Sir Vincent), p. 9, 15.
Fan-yen-na, p. 12.
Fenollosa (Ernest F.), p. 13.
Foladi (vallée de), p. 40.
Firouz-Abad, p. 55.
Foucher (Alfred), p. 1, 3, 10, 12, 16, 22, 25, 27, 28, 29, 31, 55, 56, 60, 62, 63, 65, 72.
Foucher (Madame), p. 10.
Furon (R.), p. 106.
Gandhāra, p. 6, 16, 22, 23, 25, 28, 31, 55, 56, 74.
Géorgie, p. 60.
gël-kar, p. 68.
Gérard (Docteur), p. 7, 8.
Ghazni, p. 2.
Ghorband (rivière de), p. 4.
Godard (André), p. 1, 2, 10, 15.
Godard (Madame), p. 10.
Goloubew (V.), p. 73.
Gorodtsov (V.), p. 10.
Gourko-Kriajin, p. 10.
Gray (Docteur J. A.), p. 10.
Griffith (Docteur W.), p. 9.
Grünwedel, p. 19, 20, 23, 24, 26, 28, 35, 66, 71, 73.
Gśen-rab mi-bo, p. 23.
Guimet (Musée), p. 10, 24.
gupta (époque), p. 22.
gwirwini (couronne), p. 60.
Hackin (Joseph), p. 1, 2, 11.
Haḍḍa-i-Sherīf, p. 28.
Haibak, p. 4.
Haute-Asie, p. 4, 40.
Hayden (H. H.), p. 10, 13.
Hazareh, p. 66.
Hazarehs Tātārs, p. 66.
Hazret Ali, p. 62.
Herzfeld (Ernest), p. 20, 22, 71, 74.
Hindou-Koush, p. 5, 28, 32, 60, 65.
Hiuan-Tsang, p, 4, 5, 6, 12, 25, 28, 31, 32, 34, 62, 63.
Holdich (Major T. H.), p. 10.
Honigberger, p. 7.
Houei-Tch'ao, p. 63.
Huns blancs, p. 25.
Hyde (Thomas), p. 6.
Idïḳut shäri, p. 24.
Ili-Köl, p. 56.
Inde, p. 2, 4, 5, 10, 19, 28, 29, 31, 40, 55, 56, 60, 63.
Indiens, p. 29.
Iran, p, 25, 29.
Iran Sassanide, p. 2.
Islām, p. 6.
Japon, p. 13.
Julien (Stanislas), p. 63.
Kāboul, p. 6, 7, 39, 65.
Kaboura, p. 56.
Kakrak (vallée de), p. 13, 14, 35, 36, 39, 40.
Kalinin (M.), p. 10.
Kaniṣka, p. 5, 31, 32, 33, 34,
Kashmir, p. 60.
Katmandou, p. 27.
Kaye (lieutenant-général E.), p. 63.
Khulm (rivière de), p. 66, 74.
kinnara. p. 22.
Kirish-Simsim, p. 22, 23, 60.
Ḳïzïl, p. 16, 19, 20, 22, 24, 26, 35, 56, 60, 66, 71, 72, 73.
Ḳomul, p. 56.
kosti, p. 19, 23, 24, 73.
Koushān, p. 5, 31.
Krakucchanda, p. 18.
krour, p. 66.
Kuča, p. 22, 23.
Ḳumtura, p. 22, 23, 24, 70.
Kuṣān, voir Koushān.
Lahore (Musée de), p. 27, 72, 73.
lalitāsana, p. 19.

laternendecken, p. 60.
li, p. 63.
Le Coq (A. von), p. 9, 18, 20, 22, 23, 26, 28, 60, 61, 66, 70, 71, 72.
Long-men, p. 5, 12.
Lumsden (Sir Peter), p. 10.
Mac-Clelland (J.), p. 9.
Magadha, p. 27, 31.
Maitland (captain P. J.), p. 8, 9, 16, 25, 27, 35, 40, 48, 51, 72.
Maitreya, p. 26.
Mani, p. 20, 23.
Marco Polo, p. 71.
Margiane, p. 7.
Markaz, p. 22.
Masson (Ch.), p. 7, 9, 14, 15, 20, 25, 33, 63.
Maya (grotte de), p. 19.
Māzar-i-Sherīf, p. 7.
Mirān, p. 28, 29.
Mohammed, p. 6.
Mohi, p. 66.
Moorcroft (William), p. 7, 8, 14, 15.
Moscou, p. 36, 37.
Mseryanz (L.), p. 10.
mudrā, p. 18, 19.
Muhammad Qazvini, p. 99.
Murano (mosaïque de), p. 27.
Murtuq, p. 24. 26.
Nādir-Shāh, p. 12.
Namatgut, p. 60.
Nanao, p. 20.
Nanao (la lune), p. 20.
Noire (mer), p. 7.
Naqsh-i-Rustam, p. 68, 74.
naẓir, p. 68.
nirvāṇa, p. 63.
Ollone (général d'), p. 23.
Olufsen, p. 60.
Pandrenthan, p. 60.
Pandsch, p. 60.
Peacocke (captain), p. 10.
pehlvie (inscription), p. 9.
peinture gandhārienne, p. 28.
Pelliot (Paul), p. 16, 20, 22, 28, 35, 61, 63.
Perse, p. 29, 55, 56.
Peshawar, p. 4.
Prinsep (J.), p. 20.
Qaleh-i-Nōshirwān, p. 66.
Quam-Qum, p. 7.
Rawāt, p. 12.
Reuther, p. 22.
Ridgeway (Sir West), p. 10.
Ritter (C.), p. 23.
romain (empire), p. 5.
Rouï, p. 65, 66, 68, 74.
Russie, p. 37.
Saïd Abad glen, p. 35.
Saint Georges, p. 27.
Sainte-Sophie, p, 55.
Śākya-muni, p. 12.
Sale (Lady), p. 9.
Salsal, p. 7.
Sa'lsa'la, voir Salsal.
Samoilovitch (A.), p. 10.
Sanghao, p. 56.
sanghāṭi, p. 11.
Sarre (F.), p. 72, 74.
Sarvistan, p. 55.
Séistan, p. 2.
Senart (Émile), p. 3.
Sérinde, p. 5, 12.
Setta (A. Della), p. 23.
Sha'ha'ma, p. 7.
Shahr-i-Gholghola, p. 6.
Shahr-i-Zohāk, p. 6.
Shams-ud-din, p. 65.
Shāpur, p. 22, 72, 73.
Sīgiriya, p. 28.
Simpson (William), p. 9, 10.
Sindh, p. 60.
Smith (Vincent A.), p. 22.
Stein (Sir Aurel), p. 28, 60.
stūpa, p. 19, 24, 32, 35, 48.
Sturt (Mrs.), p. 9.
svayambhū (image), p. 62.
Tachkend, p. 37.

Takács (Zoltán de), p. 48.
Takht-i-Bahī, p. 12.
Talbot (captain M. G.), p. 8, 9.
Tāq-i-Bostān, p. 74.
Taxila, p. 12.
Tchengis Khān, p. 6.
tepé, p. 74.
Tibet, p. 13, 19, 23.
Turkestan, p. 56, 60.
Tokharestan, p. 29.
Touen-houang (grottes de), p. 20, 22, 60, 61.
Trebeck (George), p. 7, 8.
Trinkler (Docteur E.), p. 11.
Tsubinascwili (Georg), p. 60.
Turkestan, p. 56, 60.
Uyoq, p. 60.
uṣnīṣa, p. 15, 19, 37.
Vairocana (Dhyāni-Bouddha), p. 18.
Valérien, p. 22.
Vetcheslov (M.), p. 10, 36, 66, 87.
Whasangi, p. 60.
vihāra, p. 27, 56, 72, 73.
vitarka-mudrā, p. 19.
Watters (Th.), p. 62, 63.
Wilford (captain Francis), p. 6, 7, 66.
Wilson (Horace Hayman), p. 8.
Yaḳut, p. 36.
Yate (lieutenant A. C.).
Yate (Major E. C.), p. 10.
Yavorskiï (Docteur), p. 9.
Yule (Colonel), p. 9, 63.
Yun-kang, p, 5, 12.
Zad-Khwāl, p. 65.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS

Abu'l Fadl. — *Aïn-i-Akbari*. — Cité p. 39 n. 1.

Amoutchin (D.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Borozdin (J. N.). — *Afghanistan* (*Publication de l'Association Russe pour l'étude de l'Orient près le Commissariat du Peuple des Affaires concernant les nationalités. — Série historique-ethnologique*), *1re Partie*, Moscou, 1923. Collaboration de MM. D. Amoutchin, M. Vetcheslov, V. Gorodtsov, V. Gourko-Kriajin, B. Denike, L. Mseryanz, A. Samoilovitch. Clichés de M. M. Kalinin. — Cité p. 10 n. 2, p. 36 n. 1, p. 37 n. 1, p. 66 n. 2.

Burnes (Lieut. A.) and Gérard (Dr.). — *Continuation of the Route of Lieut.* A. Burnes *and* Dr. Gérard, *from Peshawar to Bokhara*, *J. A. S. B.*, II (1833), p. 7 sqq. — Cité p. 8 n. 2.

Burnes (Lieut. A.). — *On the colossal Idols of Bamián*, *J. A. S. B.*, II (1833), p. 561-584. — Cité p. 8 n. 3, Appendice J, p. 88-89.

Burnes (Lieut. Alex.). — *Travels into Bokhara; being the Account of a Journey from India to Cabool, Tartary and Persia*, 3 vol., London, 1834. — Pl. VII, b.

Choisy. — *Histoire de l'Architecture*. — Cité p. 53 n. 1.

Denike (B.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Deny (J.). — *Idoles de Bāmiyān* (*Légende musulmane relative aux*), *Revue d'Ethnographie et des Traditions populaires*, 5e année, n° 19, 3e trimestre 1924, p. 302). — Cité p. 7 n. 2.

Duthuit (G.). — *Byzance et l'art du XIIe siècle*, Paris, 1926. — Cité p. 27 n. 1.

Elphinstone. — (Mountstuart). — *An Account of the Kingdom of Caubul*, London, 1814. — Cité p. 7 n. 3, Appendice E, p. 87.

— *Tableau du royaume de Caboul et de ses dépendances dans la Perse, la Tartarie et l'Inde, offrant les mœurs, usages et coutumes de cet empire*, par M. Mountstuart Elphinstone. *Traduit et abrégé de l'anglais* par M. Breton, Paris, 1817. — Cité Appendice E, p. 87.

Eyre (Lieut. Vincent). — *The military Operations at Cabul, with a Journal of imprisonment in Afghanistan*, London, 1843. — Cité p. 9, Appendice F, p. 87-88.

Eyre (Lieut. Vincent). — *Retraite et destruction de l'Armée anglaise dans l'Afghanistan en janvier 1842; suivi de notes familières écrites pendant sa captivité chez les Afghans*, traduit de l'anglais sur la troisième édition par M. Paul Jessé, Paris, 1844.

Fenollosa (Ernest F.). — *Epochs of Chinese and Japanese Art*. — Cité p. 13 n. 1.

Foucher (Alfred). — *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*, Paris, 1905, 1918, 1922. — Cité p. 22 n. 1, p. 27 n. 2, p. 27 n. 3, p. 28 n. 1, p. 55 n. 1, p. 56 n. 1, p. 56 n. 2, p. 60 n. 5, p. 72 n. 4.

Foucher (Alfred). — *Notice archéologique de la vallée de Bamiān*, *Journal Asiatique*, t. CCII, n° 2,

avril-juin 1923, p. 352 et 354-368. — Cité p. 3 n. 1, p. 3 n. 2, p. 25 n. 1, p. 25 n. 2, p. 29 n. 1, p. 31 n. 1, p. 62 n. 2, p. 63.

Foucher (Alfred). — *De Kâboul à Bactres, La Géographie*, t. XLII, n° 2, p. 147-161. — Cité p. 65 n. 1, p. 65 n. 2.

Foucher (Alfred). — *Notes sur l'itinéraire de Hiuan-tsang en Afghanistan, — Études asiatiques publiées à l'occasion du 25e anniversaire de l'école française d'Extrême-Orient par ses membres et ses collaborateurs*, Paris, 1925, I, p. 257-284. Cité p. 25 n. 3, p. 63.

Furon (R.). — *L'Hindou-Kouch et le Kaboulistan, Contribution à l'étude géologique et géomorphogénique de l'Afghanistan*, Paris, 1927.

Gérard (Dr.). — Voir Burnes. — Cité p. 8 n. 2.

Goloubew (V.). — *Peintures bouddhiques aux Indes, Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation*, t. XL. — Cité p. 73 n. 3.

Gorodtsov (V.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Gourko-Kriajin (V.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Gray (Dr. J. A.). — *My Residence at the Court of the Amir.* — Cité p. 10.

Griffith (Dr. W.). — *Posthumous Papers, Journal of Travels in Assam*, etc., edited by J. Mac Clelland, 1847). — Cité p. 9 n. 6.

Grünwedel (A.). — *Altbuddhistische Kultstätten in Chinesisch Turkistan*, Berlin, 1912. — Cité p. 19 n. 1, p. 35 n. 1, p. 66 n. 1, p. 70 n. 1.

Grünwedel (A.). — *Alt Kutscha*, Berlin, 1920. — Cité p. 19 n. 2, p. 20 n. 1, p. 23 n. 3, p. 24 n. 1, p. 24 n. 2, p. 24 n. 3, p. 26 n. 2, p. 71 n. 3, p. 73 n. 1.

Grünwedel (A.). — *Angeblich dekorative Elemente der Gandhâra-skulpturen, Berliner Museen, Berichte aus den Preussischen Kunstsammlungen*, Jahrgang XLIII, 1922, p. 21-27. — Cité p. 73 n. 1.

Grünwedel (A.). — *Edelsteinmine. Deutsche Übersetzung von bKah babs bDun lDan, das Buch von den Vermittlern der sieben Inspirationen (Bibliotheca Buddhica*, XVIII, 1-2), Petrograd, 1914. — Cité p. 23 n. 3.

Hayden (H. H.). — *On some Monuments in Afghanistan, Memoirs of the Asiatic Society of Bengal*, vol. II, n° 10, p. 341-346. — Cité p. 10 n. 1, p. 13 n. 2, Appendice I, p. 94.

Herzfeld (E.). — *Der Thron des Khosrô. Quellenkritische und ikonographische Studien über Grenzgebiete der Kunstgeschichte des Morgen und Abendlandes, Jahrbuch der Preussischen Kunstsammlungen*, 1920, p. 103-147. — Cité p. 20 n. 5, Appendice M, p. 97-99.

Herzfeld (E.). — Voir Sarre (F.) und Herzfeld (E.). — Cité p. 74 n. 1.

Hiuan-tsang. — *Si yu ki.* — Appendice B, p. 78-81.

Hiuan-tsang (Vie de). — Appendice B, p. 81-83.

Holdich (colonel Sir Thomas). — *The Gates of India, being an historical Narrative*, London, 1910, — Cité p. 10 n. 8 de la page 9.

Houei-Tc'hao (Récit de). — Appendice B, p. 83.

Hyde (Thomas). — *Veterum Persarum et Parthorum et Medorum religionis historia, Editio secunda*, Oxonii, E Typographeo Clarendoniano, MDCCLX, p. 129-130; la 1re édition porte la date de 1700. — Cité p. 6 n. 1, Appendice G, p. 77.

Kalinin (M.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Kaye (Lieutenant-général E.). — *The mountain Passes leading to the Valley of Bamian, Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1879, p. 249. — Cité p. 63 n. 2.

Le Coq (A. von). — *Die buddhistiche Spätantike in Mittelasien*, vol. I à vol. V, Berlin, 1922-1926. — Cité p. 18 n. 1, p. 20 n. 5, p. 26 n. 1, p. 70 n. 1, p. 71 n. 2, p. 72 n. 1, p. 72 n. 3, p. 73 n. 2.

Le Coq (A. von). — *Bilderatlas zur Kunst und Kulturgeschichte Mittelasiens*, Berlin, 1925. — Cité p. 23 n. 2, p. 56 n. 3, p. 60 n. 2, p. 60 n. 7, p. 60 n. 8, p. 61 n. 1.

Le Coq (A. von). — *Auf Hellas Spuren in Ost-Turkistan*, Leipzig, 1926. — Cité p. 20 n. 5, p. 66 n. 1.

Mac-Clelland. — Voir Griffith.

Maitland (Captain P. J.). — Voir Talbot. — Cité p. 9 n. 7, p. 25 n. 4, p. 27 n. 5, p. 35 n. 2, p. 40 n. 1, p. 48 n. 1, p. 51 n. 1, p. 72 n. 2, Appendice H, p. 93-94, pl. VIII.

Marco Polo. — Voir Yule. — Cité p. 71 n. 1.

Masson (Charles). — *Note on an Inscription at Bamyan*, *J. A. S. B.*, V (1836), p. 188. — Cité p. 9 n. 1, p. 20 n. 2, p. 20 n. 3, p. 20 n. 4, Appendice L 1, p. 95-96.

Masson (Charles). — *Notes on the Antiquities of Bámián*, *J. A. S. B.*, V (1836), p. 707-720. — Cité p. 9 n. 3, p. 15 n. 2, p. 25 n. 5, Appendice A, p. 75, Appendice L, p. 95, Appendice L2, p. 96.

Masson (Charles). — *Remarques au sujet de l'Ajdahā*, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, II, p. 395. — Cité p. 63 n. 2.

Moorcroft (William) and Trebeck (George). — *Travels in the Himalayan Provinces of Hindustan and the Panjab; in Ladakh and Kashmir; in Peshawar, Kabul, Kunduz and Bokhara, from 1819 to 1825. Prepared for the Press, from original Journals and Correspondence*, by Horace Hayman Wilson, 2 volumes in-8°, London, 1841. — Cité p. 8 n. 1, p. 15 n. 1, Appendice K, p. 95.

Mseryanz (L.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Muhammad Qazvini. — *Tarikh Djehān-Goshāi*. — Cité p. 99 n. 1.

Olufsen. — *Through the unknown Pamirs*, London, 1904. — Cité p. 60 n. 3.

Pelliot (Paul). — *Les grottes de Touen-houang*, vol. I-VI, Paris, 1920-1924. — Cité p. 20 n. 5, p. 61 n. 1.

Polo (Marco). — Voir Yule. — Cité p. 71 n. 1.

Ritter (C.). — *Die Stupa's (Topes) oder die architectonischen Denkmale an der Indo-baktrischen Königsstrasse und die Colosse von Bamiyan*, Berlin, 1838. — Cité p. 23 n. 4.

Sale (Lady). — *A Journal of the Disasters in Affghanistan*, 1841-1842, 2 volumes, Paris, 1843. — Cité p. 9, Appendice G, p. 89.

Samoilotvich (A.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2.

Sarre (F.). — *L'art ancien de la Perse*, Paris, 1922. — Cité p. 72 n. 1, p. 74 n. 2.

Sarre (F.) und Herzfeld (E.). — *Iranische Felsreliefs, Aufnamen und Untersuchungen von Denkmälern aus Alt-und Mittelpersischer Zeit*, Berlin, 1910. — Cité p. 74 n. 1.

Schefer. — Éditeur du *Djehān Goshāi*. — Cité Appendice N, p. 99.

Setta (A. della). — *Religion and Art*. — Cité p. 23 n. 1.

Simpson (William). — Voir Talbot. — Cité p. 9 n. 9, Appendice H, p. 91-93.

Smith (Vincent A.). — *Indian Sculptures of the Gupta period*, *Ostasiatische Zeitschrift*, III, p. 13. Cité p. 22 n. 2.

Stein (Sir M. Aurel). — *Serindia*, London, 1921. — Cité p. 60 n. 3.

Takács (Zoltán de). — *Mittelasiatische Spätantike und Kesxthelykultur*, *Jahrbuch der Asiatischen Kunst*, *herausgegeben von Georg* Biermann, Berlin 1925, *Erster Halbband*. — Cité p. 48 n. 2.

Talbot (Captain the Hon. M. G.). — *The Rock-Cut Caves and Statues of Bāmiyān. With Notes hereon and on Sketches of Capt.* P. J. Maitland, *Intelligence Branch, Q.-M.-Gen. Department*, by W. Simpson, *Esq., Hon. Assoc. R. I. B. A.*, etc. *and an Additional Note of* Capt. Maitland's *own*, *J. R. A. S., new series*, vol. the 18th [1886], p. 323-350. — Cité p. 9 n. 7, p. 25 n. 4, p. 27 n. 5, p. 35 n. 2, p. 40 n. 1, p. 48 n. 1, p. 51 n. 1, p. 72 n. 2, Appendice H, p. 89-94.

Trebeck (George). — Voir Moorcroft.

Trinkler (Dr. E.). — *Quer durch Afghanistan nach Indien*, Berlin, 1925. — Cité p. 11 n. 1.

Tchubinascwili (Georg). — *Der georgische Hausbau* (en géorgien et en allemand), Tiflis, 1926. — Cité p. 60 n. 1.

Vetcheslov (G.). — Voir Borozdin. — Cité p. 10 n. 2, p. 36 n. 1, p. 66 n. 2.

Wilford (Francis). — *On Mount Caucasus*, *Asiatick Researches*, vol. VI, 1798. — Cité p. 7 n. 1, p. 66 n. 2, Appendice D, p. 85-86.

Wilson (Horace Hayman). — Voir Moorcroft.

Yate (Major E. C.). — *Northern Afghanistan*, Edinburg and London, 1888. — Cité p. 10 n. 8 de la page 9.

Yate (Major E. C.). — *Khurasan and Sistan*. — Cité p. 10 n. 8 de la page 9.

Yavorskiï (Dr.). — *Reise der russischen Gesandschaft nach Afghanistan in den Jahren 1878 und 79*, Iéna, 1885. — Cité p. 9.

Yule (Colonel). — Auteur de l'introduction de l'article *The Rock-Cut Caves and Statues of Bāmiyān*. — Cité p. 9. Dans le même article, remarques du colonel Yule au sujet de l'Ajdahā (p. 328). — Cité p. 62 n. 1. Voir du même auteur, sur le même sujet, *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 1879, p. 338. — Cité p. 62 n. 1, Appendice H, p. 89-90.

Yule (Colonel). — *The book of ser* Marco Polo, 3e édition, t. I, p. 157 et p. 162. — Cité p. 71 n. 1.

Zoltán de Takács. — Voir Takács (Zoltán de). — Cité p. 48 n. 2.

ABRÉVIATIONS

A. G. B. G. — A. Foucher, *L'art gréco-bouddhique du Gandhāra*.
J. A. — *Journal Asiatique*.
J. A. S. B. — *Journal of the Asiatic Society of Bengal*.
J. R. A. S. — *Journal of the Royal Asiatic Society*.
P. R. G. S. — *Proceedings of the Royal Geographical Society*.

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

Fig. 1. — Croquis schématique de la vallée de Bāmiyān 14
Fig. 2. — Détail du 1er médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres 16
Fig. 3. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres 17
Fig. 4. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres 17
Fig. 5. — Détail du 3e médaillon du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres. . . . 18
Fig. 6. — Fresque décorant le sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres 21
Fig. 7. — Détail de la décoration d'un sanctuaire de la vallée de Kakrak 36
Fig. 8. — L'ancienne galerie d'accès à la tête du Bouddha de 53 mètres 38
Fig. 9. — Plan de la niche du Bouddha assis voisin du colosse de 35 mètres 41
Fig. 10. — Plan de la niche du plus grand des Bouddhas assis 42
Fig. 11. — Plan de la niche du plus petit des Bouddhas assis 42
Fig. 12. — Plan de l'étage inférieur du sanctuaire A 43
Fig. 13. — Plan de l'étage supérieur du sanctuaire A 44
Fig. 14. — Plan et coupe de la salle octogonale du sanctuaire A 45
Fig. 15. — Plan du sanctuaire B. 47
Fig. 16. — Plan et coupe partielle du sanctuaire C. 49
Fig. 17. — Plan du sanctuaire E 50
Fig. 18. — Niche du Bouddha de 35 mètres. Plan au niveau du sol 51
Fig. 19. — Ensemble de deux grottes à plan carré couvertes l'une en coupole et l'autre d'un plafond à fausses poutres 52
Fig. 20. — Grotte carrée couverte en coupole 54
Fig. 21. — Coupe et plafond d'une grotte voisine du Bouddha de 53 mètres 57
Fig. 22. — Schéma de deux systèmes de poutraison 58
Fig. 23. — Charpente du plafond d'une maison arménienne moderne, d'après Botta . . . 59
Fig. 24. — Profil de l'escalier d'accès à la tête du Bouddha de 35 mètres 61
Fig. 25. — Les peintures sassanides de Dokhtar-i-Nōshirwān 67
Fig. 26. — Détail d'une peinture de Dokhtar-i-Nōshirwān 69
Fig. 27. — Détail des peintures sassanides de Dokhtar-i-Nōshirwān 70
Fig. A. — Intaille sassanide (Section de l'Asie Antérieure, Musées de Berlin). 97
Fig. B. — Dieu solaire de Bodh-Gayā 98
Fig. C. — Dieu solaire d'Elūrā 98

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

Planche I . . . . La falaise des grands Bouddhas.
Planche II . . . . *a*. La vallée de Ghorband.
b. Les ruines de Shahr-i-Zohāk.
Planche III . . . *a*. La vallée de Bāmiyān
b. La vallée de Bāmiyān et la falaise des grands Bouddhas (vue prise de la falaise de Shahr-i-Gholghola).
Planche IV . . . La citadelle de Shahr-i-Gholghola.
Planche V . . . . La vallée de Bāmiyān et la citadelle de Shahr-i-Gholghola.
Planche VI. . . . *a*. La vallée de Foladi.
b. La vallée de Foladi
Planche VII . . . *a*. Les ruines de Shahr-i-Gholghola, vue prise de la citadelle.
b. Les grands Bouddhas, d'après un croquis de Burnes, *Travels*, t. I, pl. II.
Planche VIII . . . Les grands Bouddhas de Bāmiyān, d'après le capitaine P. J. Maitland (*J. R. A. S.*, 1886, Pl. V et Pl. VI).
Planche IX. . . . Le Bouddha de 53 mètres.
Planche X . . . Le Bouddha de 53 mètres.
Planche XI . . . Le Bouddha de 53 mètres (Détail de la partie inférieure de la statue).
Planche XII . . . *a*. Bouddha assis.
b. Le Bouddha de 35 mètres.
Planche XIII . . . *a*. Niche d'une statue assise.
b. Niche d'une statue assise.
Planche XIV . . . *a*. Le Bouddha de Kakrak.
b. Le Bouddha de Kakrak.
Planche XV . . . *a*. Vestiges de peintures. — Ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.
b. Reproduction au trait du troisième médaillon.
Planche XVI . . . Le troisième médaillon du ressaut de la niche (Bouddha de 53 mètres).
Planche XVII. . . Détail du premier médaillon du ressaut de la niche (Bouddha de 53 mètres).
Planche XVIII . . *a*. Peintures au-dessus du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres (partie droite).
b. Peintures au-dessus du ressaut de la niche du Bouddha de 53 mètres.
Planche XIX . . . *a*. Détail de l'un des personnages représentés à la partie supérieure de la niche du Bouddha de 53 mètres (partie droite).

b. Détail de l'un des personnages representés à la partie supérieure de la niche du Bouddha de 53 mètres (partie droite).

Planche XX . . . *a*. Peintures au-dessus du ressaut de la niche du grand Bouddha.
b. Détail de la composition ornant le sommet de la niche du Bouddha de 53 mètres.

Planche XXI . . . *a*. Sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres.
b. Peintures décorant le sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres.

Planche XXII. . . La partie centrale de la composition ornant le sommet de la niche du Bouddha de 35 mètres.

Planche XXIII . . *a*. Niche du Bouddha de 35 mètres (côté gauche).
b. Niche du Bouddha de 35 mètres (côté droit).

Planche XXIV . . Détail de la planche 23, *b*.

Planche XXV. . . Peinture décorant le ressaut de la niche du plus grand des Bouddhas assis.

Planche XXVI . . Peintures décorant la niche du plus grand des Bouddhas assis.

Planche XXVII . . Peinture décorant la niche d'un Bouddha assis.

Planche XXVIII . . Peintures décorant la niche du plus petit des Bouddhas assis.

Planche XXIX . . Le Bouddha de 35 mètres et les grottes avoisinantes.

Planche XXX. . . *a*. Grotte voisine du Bouddha de 53 mètres.
b. Grotte voisine du Bouddha de 53 mètres.

Planche XXXI . . *a*. Doubleaux d'angle d'une grotte voûtée en coupole sur plan carré.
b. Vestibule d'un sanctuaire voisin du Bouddha de 35 mètres.

Planche XXXII . . *a*. Détail de l'architecture du sanctuaire (Ensemble de grottes A).
b. Détail de l'architecture du sanctuaire (Ensemble de grottes A).

Planche XXXIII. . *a*. Détail de l'architecture d'une grotte voisine du Bouddha de 35 mètres.
b. Détail de l'architecture de la salle de réunion de l'étage supérieur (Ensemble de grottes A).

Planche XXXIV . . *a*. Plafond d'un sanctuaire (Ensemble de grottes B).
b. Vestiges de peintures sur la coupole de la salle de réunion (Ensemble de grottes C).

Planche XXXV . . *a*. Fenêtre de la grotte voisine du Bouddha de 53 mètres.
b. Décor de la coupole de la grotte D.

Planche XXXVI . . Plafond d'une grotte voisine du Bouddha de 53 mètres.

Planche XXXVII . *a*. Grotte rectangulaire couverte en berceau, voisine du Bouddha de 53 mètres.
b. Plafond d'une grotte (Détail).

Planche XXXVIII . *a*. Construction du sentier donnant accès à la tête du Bouddha de 53 mètres.
b. Pèlerins Hazarehs. — Dragon (Ajdahā) de Bāmiyān.

Planche XXXIX . . Dragon (Ajdahā) de Bāmiyān.

Planche XL . . . *a*. Dragon (Ajdahā) de Bāmiyān. Le « coup de sabre d'Ali ».
b. (Ajdahā). Le dragon de Bāmiyān.

Planche XLI . . . *a*. Double entrée d'une grotte, gorges de la rivière de Khulm.
b. Entrée d'une grotte, Qaleh-i-Nōshirwān.
c. Entrée d'un système de grottes, Qaleh-i-Nōshirwān.
d. Entrée d'un système de grottes, Qaleh-i-Nōshirwān.

Planche XLII. . . *a*. Les gorges de la rivière de Khulm, près de Dokhtar-i-Nōshirwān.
b. Les gorges de la rivière de Khulm, près de Dokhtar-i-Nōshirwān.
c. Dokhtar-i-Nōshirwān, détail du sujet central.

d'. Dokhtar-i-Nōshirwān. La niche aux peintures. Aspect pendant les travaux.
e. Dokhtar-i-Nōshirwān. La niche aux peintures.

Planche XLIII . . *a*. Dokhtar-i-Nōshirwān, sujet central.
b. Dokhtar-i-Nōshirwān, sujet central et motif de droite.
c. Dokhtar-i-Nōshirwān, motif de gauche.
d. Ruines d'un *stūpa* (?) Au débouché de la rivière de Khulm près de Rouï.

Planche XLIV . . Ḳizil-Saïram. Peintures ornant la grotte B^2 (Mission Paul Pelliot).

Planche XLV . . . Ḳïzil-Saïram. Peintures ornant la grotte B^2 (Mission Paul Pelliot).

Planche XLVI . : Ḳïzïl-Saïram. Détail de la composition figurant au-dessus de l'entrée de la grotte A (Mission Paul Pelliot).

Planche XLVII . . Ḳïzïl-Saïram. Peintures ornant le côté de la grotte P (Mission Paul Pelliot).

Planche XLVIII . . Etoffe au quadrige, provenant de Munsterbilsen, près Aix-la-Chapelle [Alexandrie, *circa* VII^e^ siècle après Jésus-Christ (Collection des Musées Royaux du Cinquantenaire)].

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 1

PREMIÈRE PARTIE

Considérations historiques et étude iconographique 3

a. Mention des antiquités de Bāmiyān par des auteurs européens : Hyde, Wilford, etc. 6

b. Conditions du travail archéologique en Afghanistan (1824-1924). 7

c. Aperçu sommaire des recherches archéologiques poursuivies à Bāmiyān avant l'arrivée de la Délégation archéologique française (1824-1922) 8

d. Les grands Bouddhas.

Le Bouddha de 35 mètres. 11

Le Bouddha de 53 mètres. 12

Les voies d'accès. 14

Les peintures 16

DEUXIÈME PARTIE

Les grottes de Bāmiyān. 31

TROISIÈME PARTIE

Peintures sassanides à Dokhtar-i-Nōshirwān 65

Appendice. Textes relatifs à Bāmiyān. 75

Additions et corrections 100

Index général 101

Index des noms d'auteur. 105

Table des figures dans le texte. 109

Table des planches hors texte 111

a. — LA VALLÉE DE GHORBAND

b. — LES RUINES DE SHAHR-I-ZOHĀK

LÉON MARGOTTE, PARIS

a. — LA VALLÉE DE BĀMIYĀN

b. — LA VALLÉE DE BĀMIYĀN ET LA FALAISE DES GRANDS BOUDDHAS
(VUE PRISE DE LA FALAISE DE SHAHR-I-GHOLGHOLA)

LA CITADELLE DE SHAHR-I-GHOLGHOLA

LA VALLÉE DE BĀMIYĀN ET LA CITADELLE DE SHAHR-I-GHOLGHOLA

a. — LA VALLÉE DE FOLADI

b. — LA VALLÉE DE FOLADI

a. — RUINES DE SHAHR-I-GHOLGHOLA
(VUE PRISE DE LA CITADELLE)

b. — LES GRANDS BOUDDHAS, D'APRÈS UN CROQUIS DE BURNES, TRAVELS., t. I, pl. II.

LÉON MA CITE PARIS

a. — LE BOUDDHA DE 53 MÈTRES.
D'APRÈS UN CROQUIS DU CAPITAINE P. J. MAITLAND
(J. R. A. S., t. XVIII, pl. 5)

b. — LE BOUDDHA DE 35 MÈTRES.
D'APRÈS UN CROQUIS DU CAPITAINE P. J. MAITLAND
(J. R. A. S., t. XVIII, pl. 6)

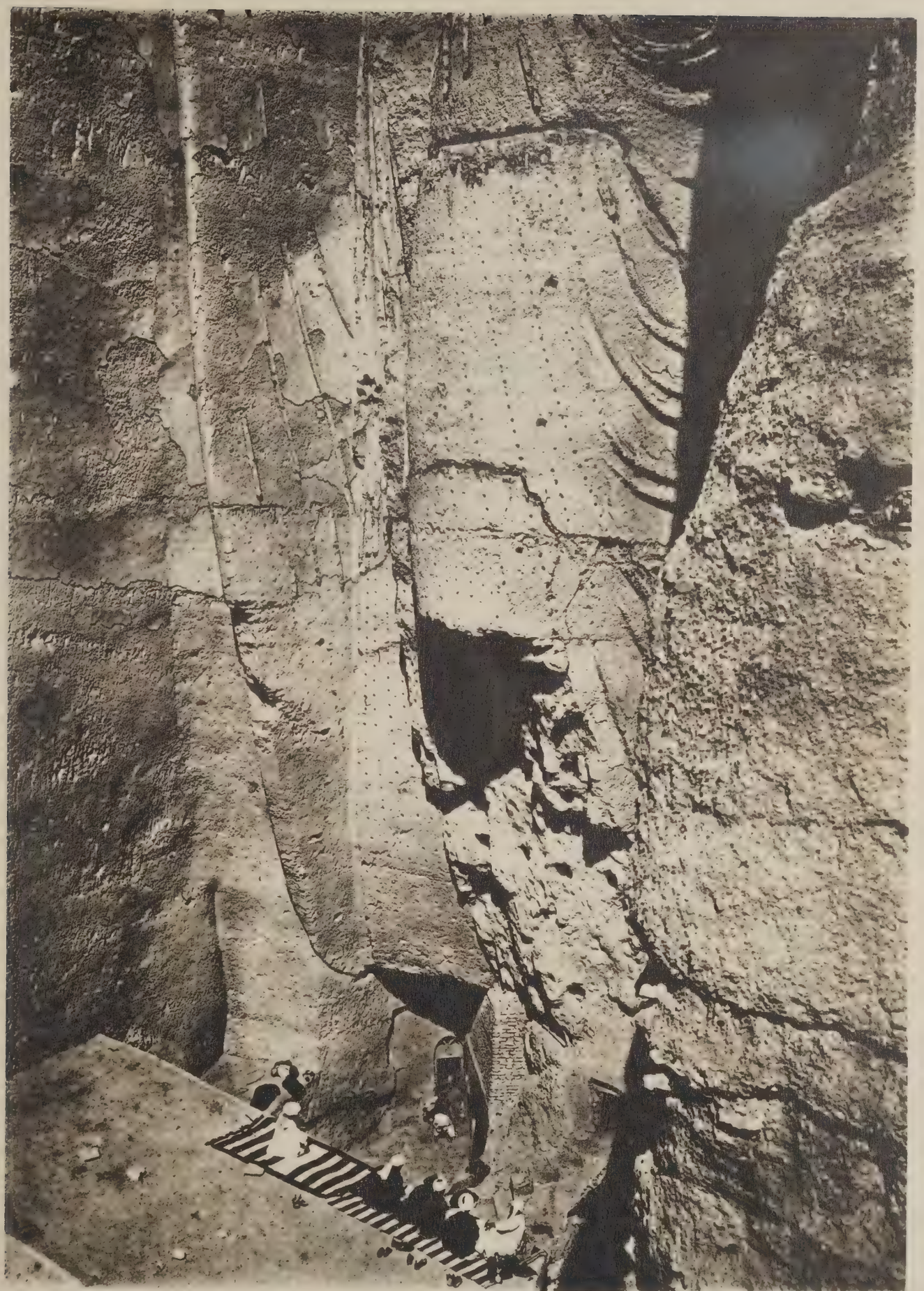
LÉON MARETTE, PARIS

LE BOUDDHA DE 53 MÈTRES

LÉON MAROTTE, PARIS

LE BOUDDHA DE 53 MÈTRES

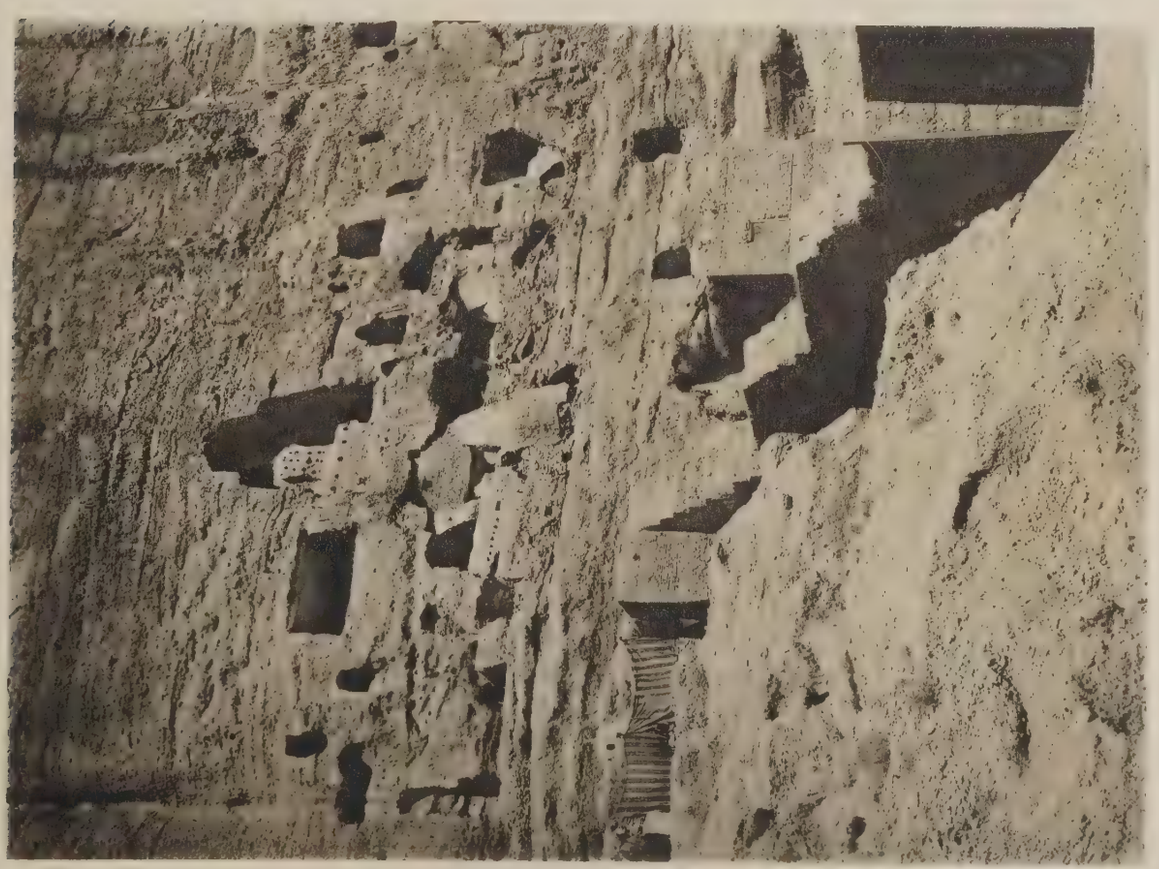
LEON MARCOTTE PARIS



LE BOUDDHA DE 53 MÈTRES
(DÉTAIL DE LA PARTIE INFÉRIEURE DE LA STATUE)

LEON MAROTTE PARIS

b. — LE BOUDDHA DE 35 MÈTRES



a. — BOUDDHA ASSIS

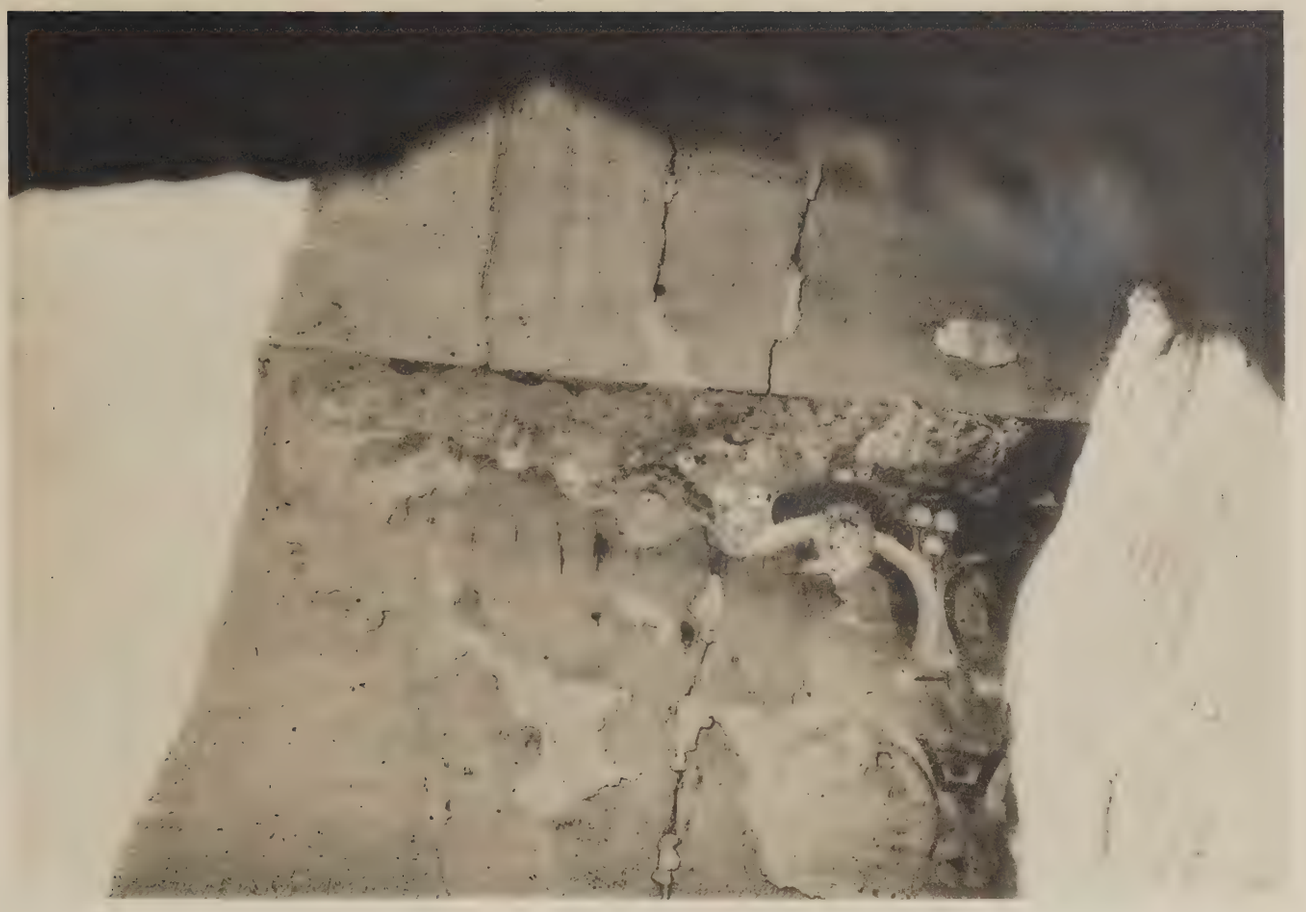
b. — NICHE D'UNE STATUE ASSISE

a. — NICHE D'UNE STATUE ASSISE

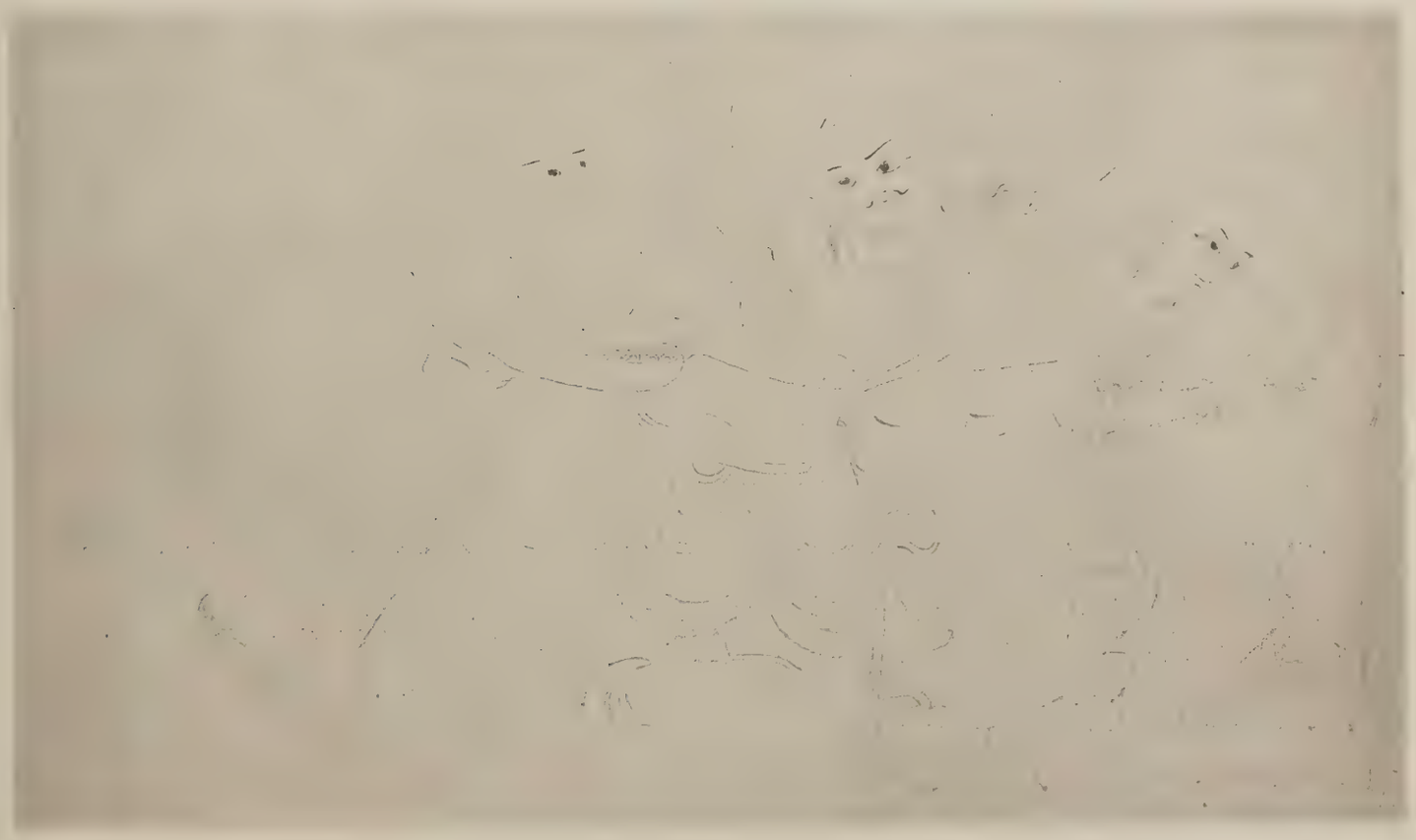
a.

b.

LE BOUDDHA DE KAKRAK



a. — VESTIGES DE PEINTURES — RESSAUT DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES



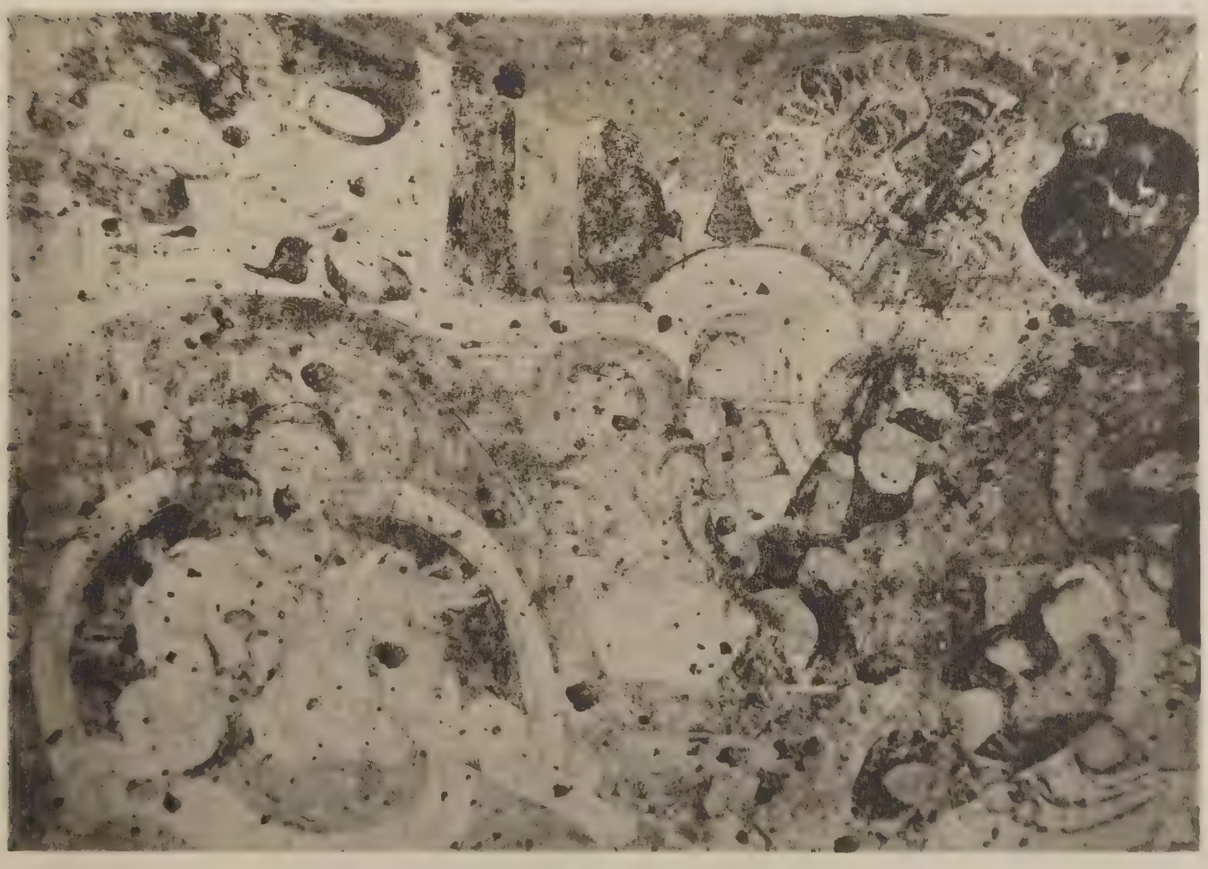
b. — REPRODUCTION AU TRAIT DU 3me MÉDAILLON

LÉON MARCOTTE PARIS

LE TROISIÈME MÉDAILLON DU RESSAUT DE LA NICHE (BOUDDHA DE 53 MÈTRES)

DÉTAIL DU PREMIER MÉDAILLON DU RESSAUT DE LA NICHE (BOUDDHA DE 53 MÈTRES)

a. — PEINTURES AU-DESSUS DU RESSAUT DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES
(PARTIE DROITE)



b. — PEINTURES AU-DESSUS DU RESSAUT DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES
(PARTIE DROITE)

LÉON MARCEL PARIS

a. — DÉTAIL DE L'UN DES PERSONNAGES REPRÉSENTÉS A LA PARTIE SUPÉRIEURE DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

b. — DÉTAIL DE L'UN DES PERSONNAGES REPRÉSENTÉS A LA PARTIE SUPÉRIEURE DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

a. — PEINTURES AU-DESSUS DU RESSAUT DE LA NICHE DU GRAND BOUDDHA

b. — DÉTAIL DE LA COMPOSITION ORNANT LE SOMMET DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

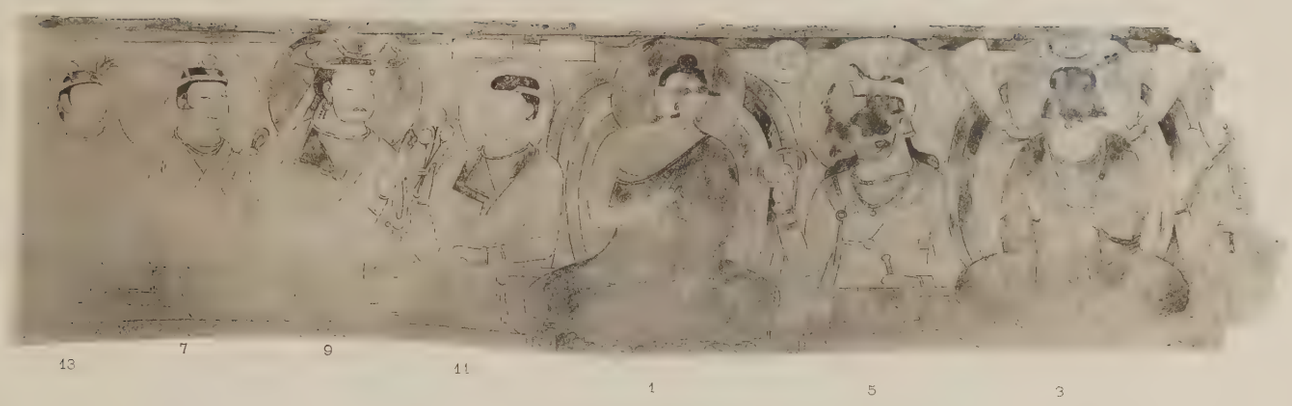
LEON MARCOTTE PARIS

a. — SOMMET DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES

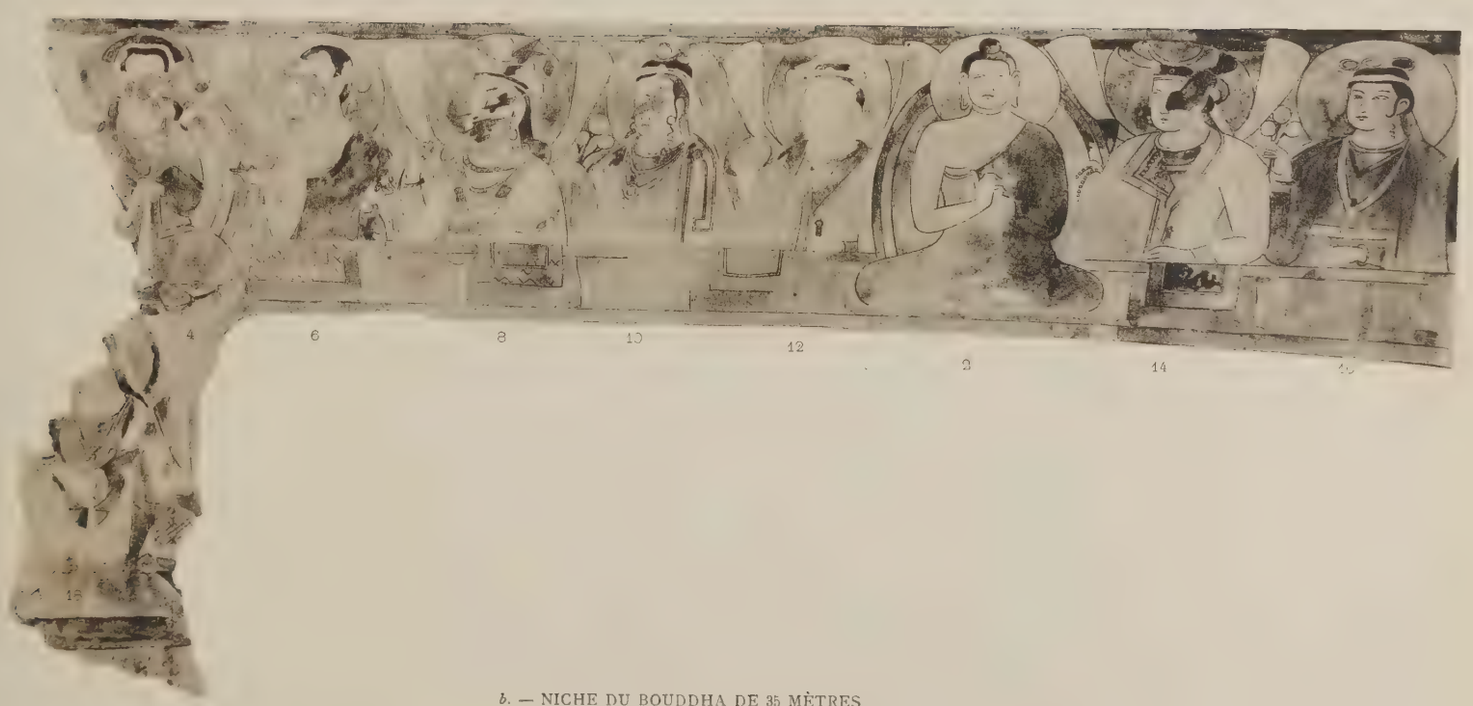
b. — PEINTURES DÉCORANT LE SOMMET DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES

LA PARTIE CENTRALE DE LA COMPOSITION ORNANT LE SOMMET DE LA NICHE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES

LÉON MAROTTE, PARIS

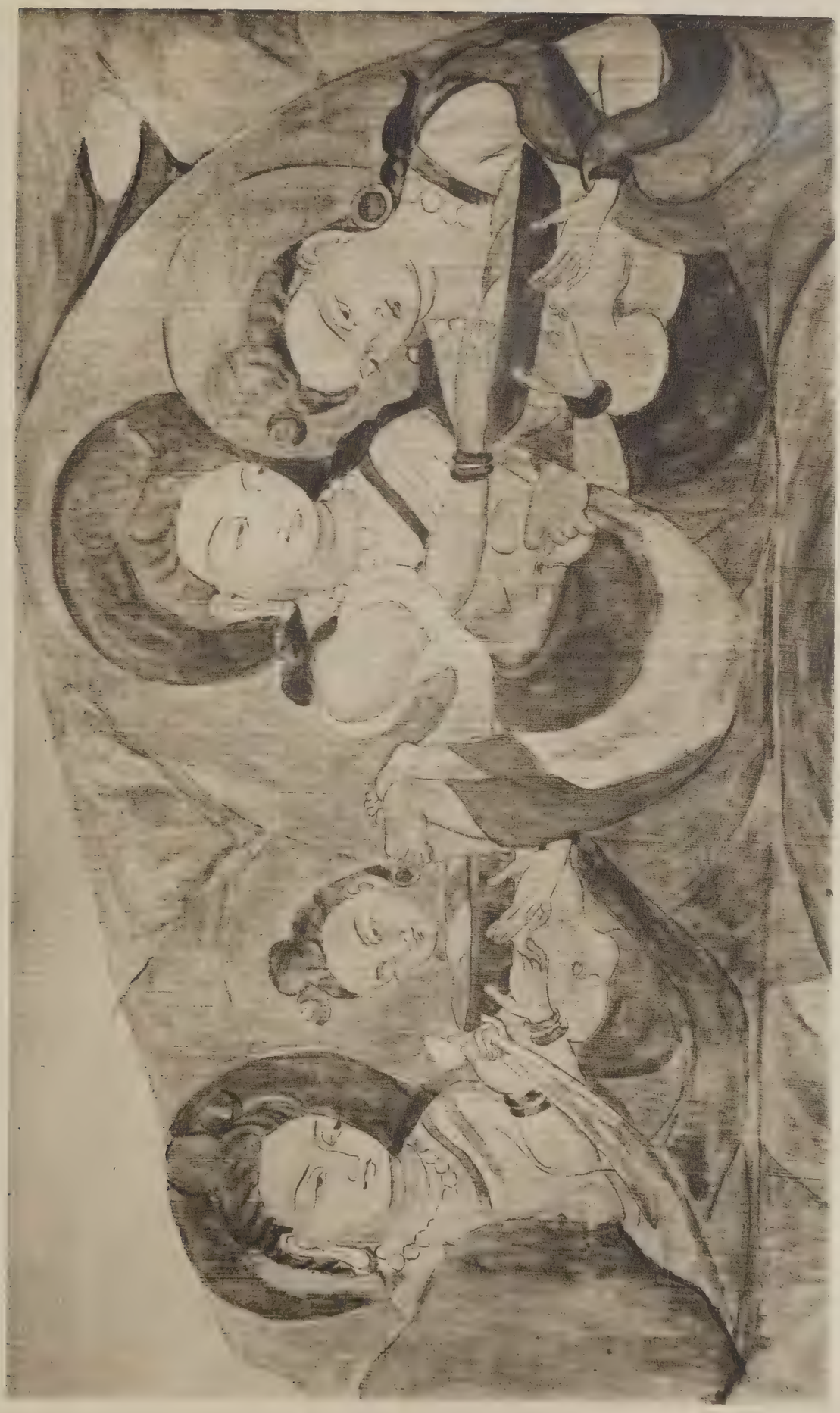


a. — NICHE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES
(CÔTÉ GAUCHE)



b. — NICHE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES
(CÔTÉ DROIT)

DÉTAIL DE LA PLANCHE XXIII, b.

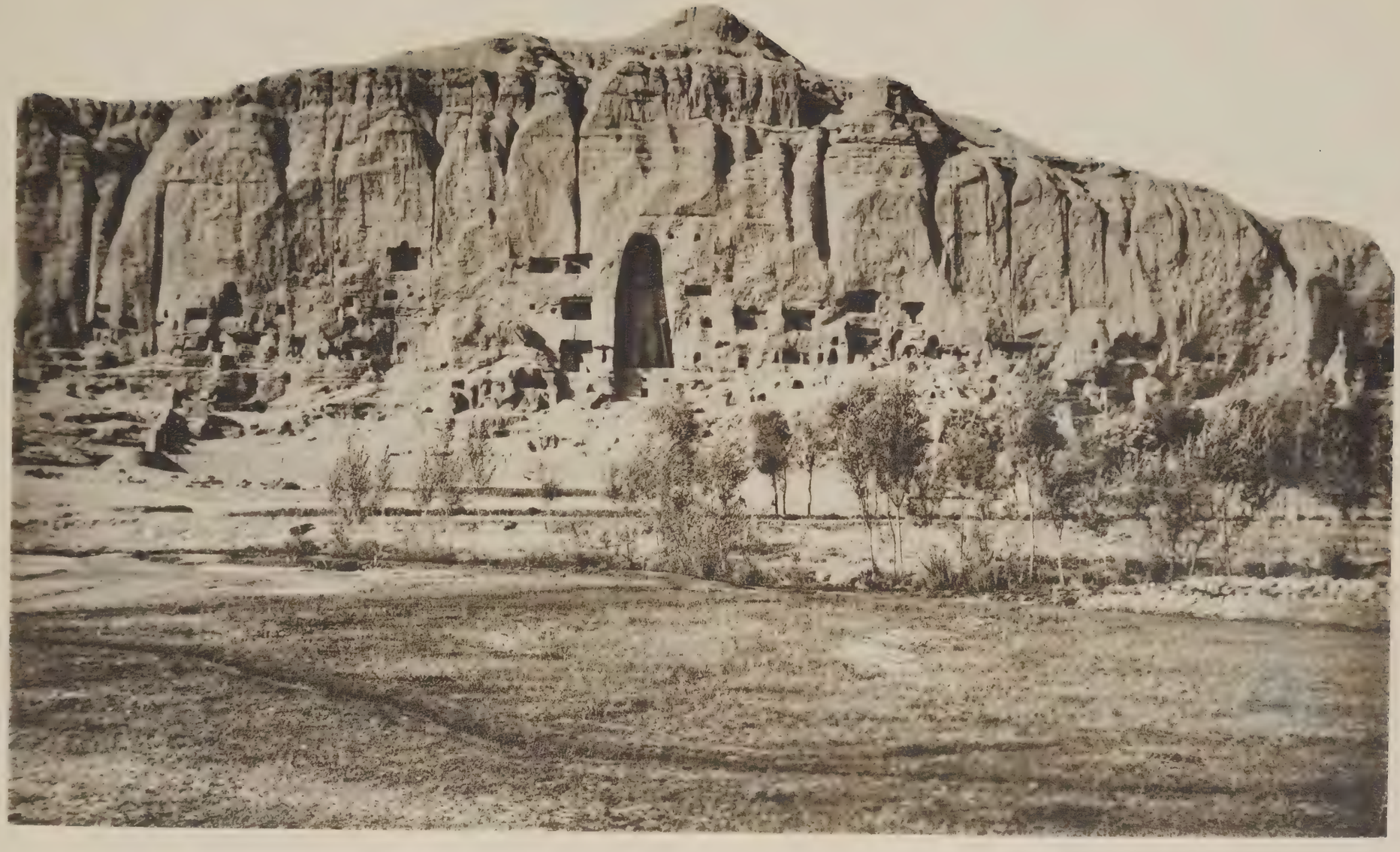


PEINTURE DÉCORANT LE RESSAUT DE LA NICHE DU PLUS GRAND DES BOUDDHAS ASSIS

PEINTURES DÉCORANT LA NICHE DU PLUS GRAND DES BOUDDHAS ASSIS

PEINTURE DÉCORANT LA NICHE D'UN BOUDDHA ASSIS

PEINTURES DÉCORANT LA NICHE DU PLUS PETIT DES BOUDDHAS ASSIS



LE BOUDDHA DE 35 MÈTRES ET LES GROTTES AVOISINANTES

a. — GROTTE VOISINE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

b. — GROTTE VOISINE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

LÉON MAROTTE PARIS

a. — DOUBLEAUX D'ANGLE D'UNE GROTTE VOUTÉE EN COUPOLE SUR PLAN CARRÉ

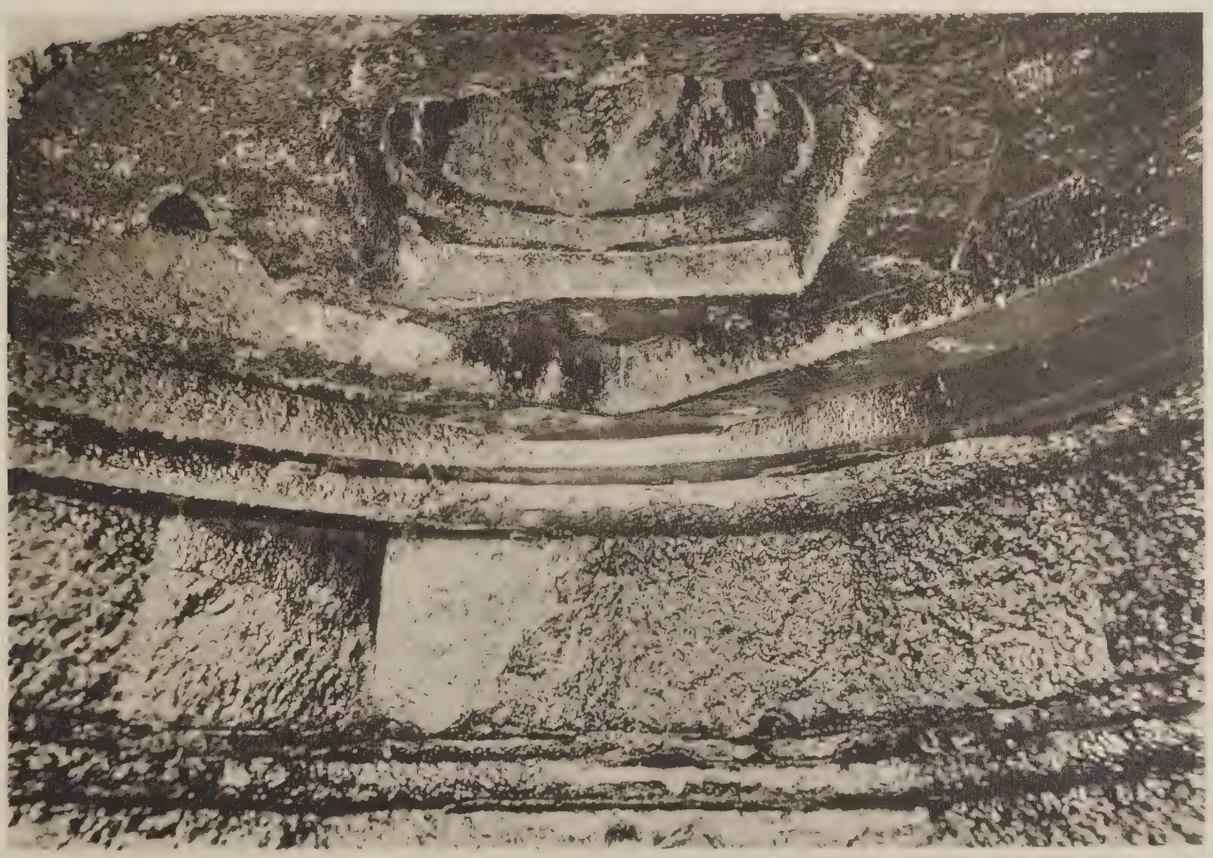
b. — VESTIBULE D'UN SANCTUAIRE VOISIN DE BOUSCHIA DE 2 MÈTRES

a. — DÉTAIL DE L'ARCHITECTURE DU SANCTUAIRE (ENSEMBLE DE GROTTES A)

b. — DÉTAIL DE L'ARCHITECTURE DU SANCTUAIRE (ENSEMBLE DE GROTTES A)

LÉON MAGOTTE PARIS

a. — DÉTAIL DE L'ARCHITECTURE D'UNE GROTTE VOISINE DU BOUDDHA DE 35 MÈTRES



b. — DÉTAIL DE L'ARCHITECTURE DE LA SALLE DE RÉUNION DE L'ÉTAGE SUPÉRIEUR
(ENSEMBLE DE GROTTES A)

LÉON MAROTTE PARIS

a. — PLAFOND D'UN SANCTUAIRE (ENSEMBLE DE GROTTES B)

b. — VESTIGES DE PEINTURES SUR LA COUPOLE DE LA SALLE DE RÉUNION
(ENSEMBLE DE GROTTES C)

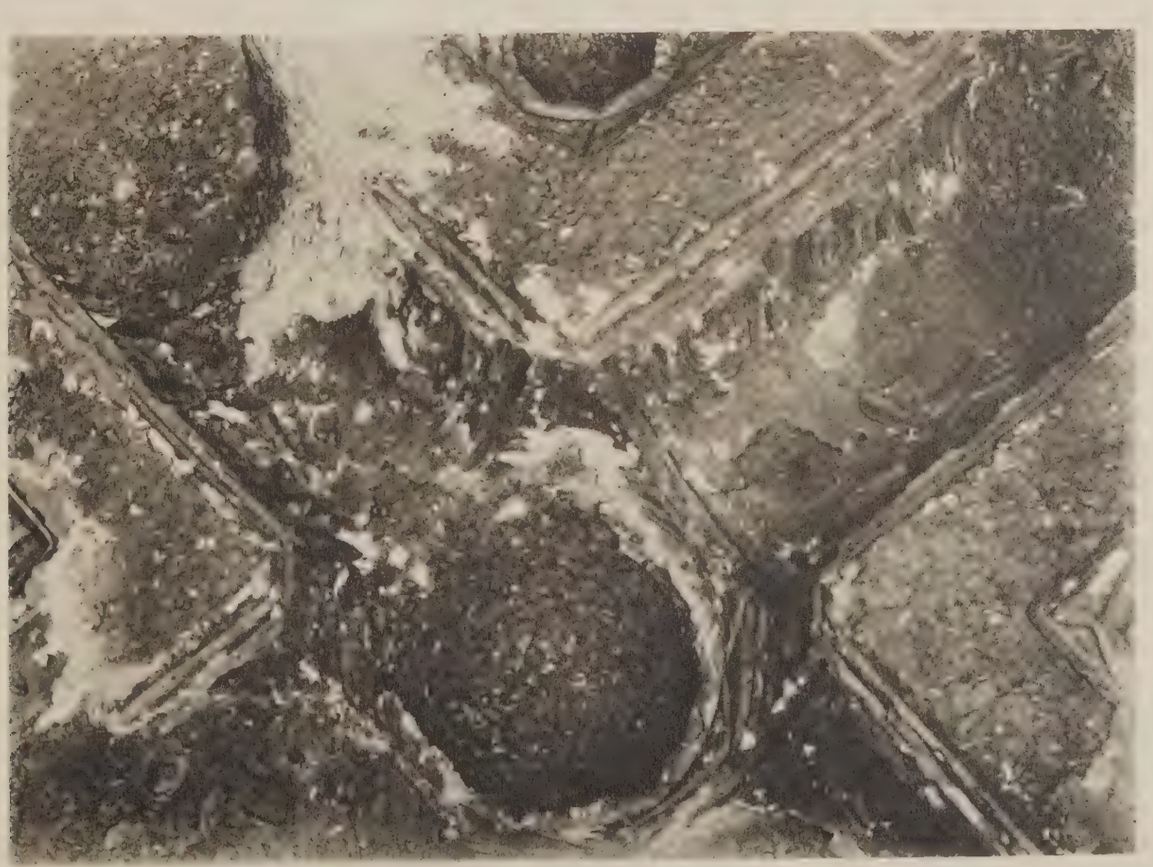
GEUTHNER PARIS

a. — FENÊTRE DE LA GROTTE VOISINE DU BOUDDHA DE [illegible] MÈTRES

b. — DÉCOR DE LA COUPOLE DE LA GROTTE D

PLAFOND D'UNE GROTTE VOISINE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES

a. — GROTTE RECTANGULAIRE COUVERTE EN BERCEAU, VOISINE DU BOUDDHA DE 53 MÈTRES



b. — PLAFOND D'UNE GROTTE (DÉTAIL)

LÉON MACOTTE PARIS

a. — CONSTRUCTION DU SENTIER CONDUISANT A LA TÊTE DU GRAND BOUDDHA

b. — PÈLERINS HAZAREHS — DRAGON (AJDAHĀ) DE BĀMIYĀN

LÉON MA- OTTE PARIS

LE DRAGON (AJDAHĀ) DE BĀMIYĀN

a. — DRAGON (AJDAHĀ) DE BĀMIYĀN — LE « COUP DE SABRE D'ALI »

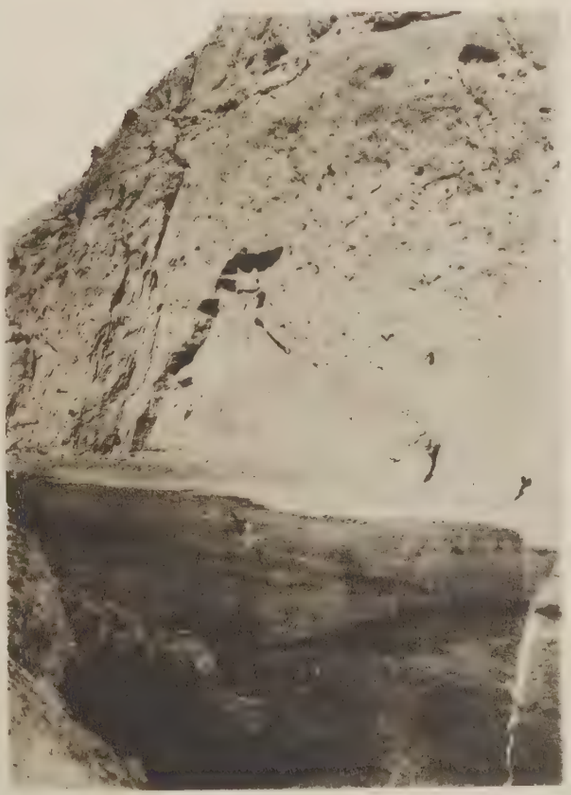
b. — LE DRAGON (AJDAHĀ) DE BĀMIYĀN

LÉON VANOTTE PARIS

a. — DOUBLE ENTRÉE D'UNE GROTTE
TALWEG DE LA RIVIÈRE DE KHULM

b. — ENTRÉE D'UNE GROTTE - QALEH-I-NŌSHIRWĀN
TALWEG DE LA RIVIÈRE DE KHULM

c.



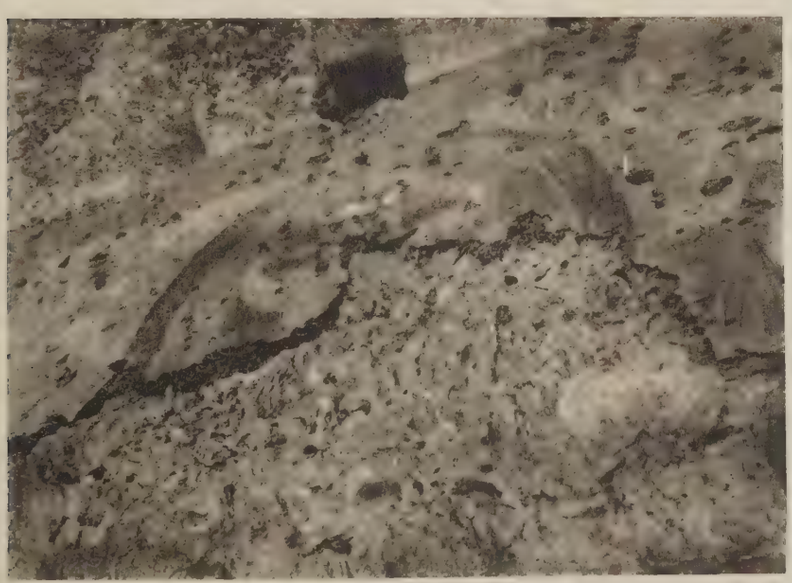
d.

ENTRÉE D'UN SYSTÈME DE GROTTES — QALEH-I-NŌSHIRWĀN
TALWEG DE LA RIVIÈRE DE KHULM

LÉON MARCEL PARIS

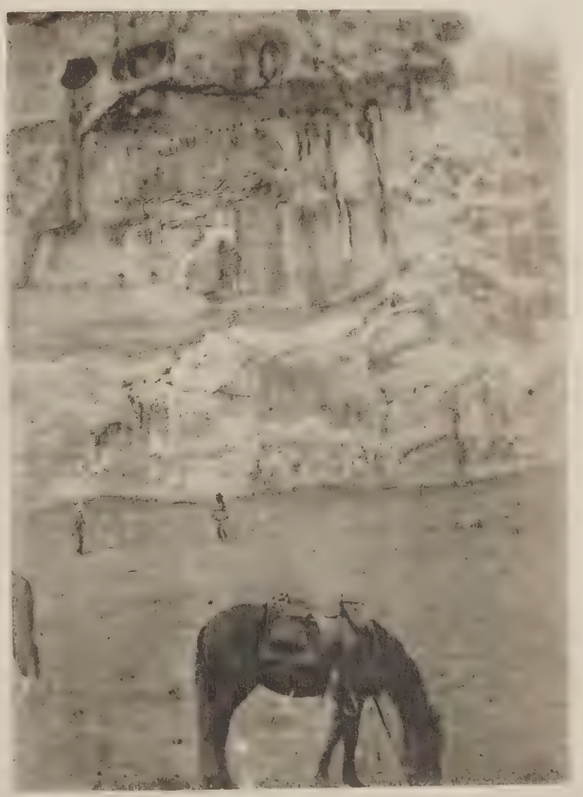
a. — LES GORGES DE LA RIVIÈRE DE KHULM, PRÈS DE DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN

b. — LES GORGES DE LA RIVIÈRE DE KHULM, PRÈS DE DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN



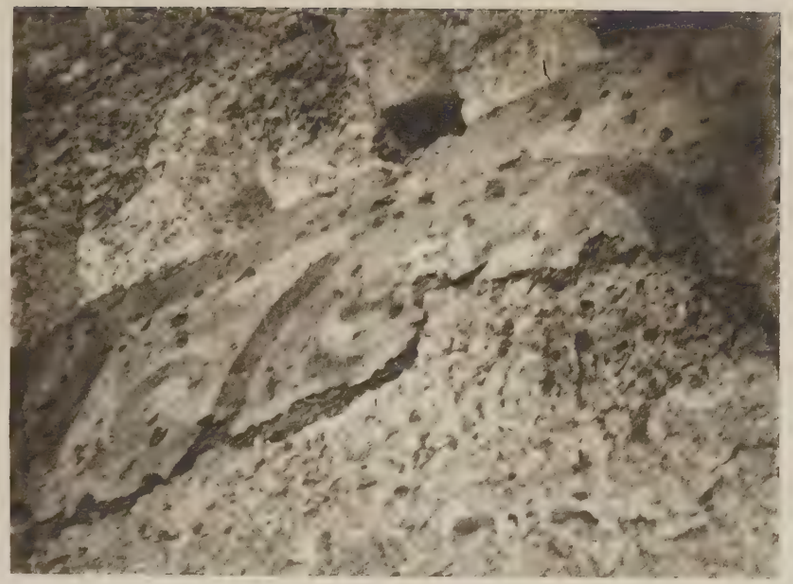
c. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
NICHE AUX PEINTURES — DÉTAIL DU SUJET CENTRAL

d. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
LA NICHE AUX PEINTURES PENDANT LES TRAVAUX



e. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
LA NICHE AUX PEINTURES

LÉON MAROTTE PARIS



a. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
NICHE AUX PEINTURES – SUJET CENTRAL

b. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
NICHE AUX PEINTURES – MOTIF DE GAUCHE

c. — DOKHTAR-I-NŌSHIRWĀN
NICHE AUX PEINTURES – SUJET CENTRAL ET MOTIF DE DROITE

d. — RUINES D'UN STŪPA ?
AU DÉBOUCHÉ DES GORGES DE LA RIVIÈRE DE KHULM, PRÈS DE ROUÏ

KÏZÏL-SAÏRAM — PEINTURES ORNANT LA GROTTE B²
(MISSION PAUL PELLIOT)

KÏZÏL-SAÏRAM — PEINTURES ORNANT LA GROTTE B[2]
(MISSION PAUL PELLIOT)

KIZIL-SAÏRAM — DÉTAIL DE LA COMPOSITION FIGURANT AU-DESSUS DE L'ENTRÉE DE LA GROTTE A
(MISSION PAUL PELLIOT)

KÏZÏL-SAÏRAM — PEINTURES ORNANT LE COTÉ DE LA GROTTE P
(MISSION PAUL PELLIOT)

ETOFFE AU QUADRIGE, PROVENANT DE MUNSTERBILSEN, PRÈS AIX-LA-CHAPELLE
ALEXANDRIE, CIRCA VII^e SIÈCLE AP. J.-C.
COLLECTION DES MUSÉES ROYAUX DU CINQUANTENAIRE

The Heckman Bindery, Inc.
N. Manchester, Ind.
MAY 1953
"Bound to Please"